

LES

HABITATIONS

NAPOLÉONIENNES.

HISTOIRE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE

DES

HABITATIONS

NAPOLÉONIENNES

A PARIS

Par Emile Marco de Saint-Hilaire.

Souvenirs intimes du temps de l'empire.



Bruxelles et Leipzig.
MELINE CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1843

Introduction.

La connaissance des lieux illustrés par la présence des grands hommes excite d'autant plus la curiosité qu'elle appartient tout à la fois à l'histoire et au roman. Scipion dans sa maison de Telëus, Caton dans sa métairie de Tusculanum et Cicéron dans sa retraite de Tivoli, intéressent aussi vivement que, lorsque, mêlés aux affaires publiques, ils font admirer l'éclat de leurs victoires, de leur vertu ou de leur éloquence. La poésie,

cette sœur ainée de l'histoire, n'a jamais dédaigné non plus les particularités de la vie intérieure des héros qu'elle a chantés. Homère, dans l'*Odyssée*, consacre plusieurs chants à la description de la demeure d'Ulysse et de Pénélope. Sophocle, dans sa tragédie d'*Antigone*, énumère avec complaisance les palais abandonnés par la fille d'OEdipe. Les historiens modernes surtout ont souvent recours à ce moyen puissant de séduire l'imagination. Qui n'a pas lu avec une ardente curiosité, dans l'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson, les charmantes pages où l'auteur peint, à la manière de Titien, la retraite obscure du vainqueur de François Ier? Qui a pu lire sans attendrissement les naïfs renseignements dont l'historien de Henri IV a rempli son ouvrage? Cette partie de l'œuvre de Péréfixe n'est certainement pas la moins précieuse.

Plutarque, chez les Grecs, et Cornelius

Nepos, chez les Romains, doivent leur principal attrait aux minutieux détails qu'ils donnent sur la vie privée des grands hommes dont ils ont écrit la biographie plus encore que l'histoire. Enfin, de nos jours, un romancier célèbre à tant de titres, Walter Scott, a dû la plus grande partie de son succès à l'exactitude de ses descriptions. Les lecteurs, sans avoir fait le voyage d'Écosse, connaissent aussi bien que le plus scrupuleux archéologue l'architecture du château d'Holy-Rood, les appartements de Kenilworth et de tant d'autres habitations qu'il a rendues à jamais fameuses.

Ce qui a été fait pour les hommes illustres des républiques grecques, pour les grands capitaines de Rome, pour Charles-Quint, Marie-Stuart, le roi Richard et tant d'autres, sera sans doute exécuté un jour pour l'homme qui fut tout ensemble, chose si rare et si merveilleuse, un grand capitaine, un

législateur, un brillant monarque et un honnête homme.

En attendant que ce travail soit entrepris par quelque plume autrement habile que la nôtre, qu'il nous soit permis de tenter une œuvre plus modeste et de fournir les détails qui sont à notre connaissance pour la magnifique épopée que Napoléon inspirera sans doute à quelque grand poëte de l'avenir.

Le berceau et le tombeau du plus grand homme des temps modernes sont connus. Nous avons décrit la chambre où il est né à Ajaccio, celle qu'il a occupée seize ans plus tard à Valence, sa première garnison, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie [1]; mais là s'arrêtent jusqu'à présent les investigations des historiens et des mémorialistes. Or, nous avons essayé de combler cette lacune en donnant la description des

[1] Dans notre *Histoire populaire, anecdotique et pittoresque de Napoléon et de la grande armée.*

divers lieux que Napoléon a habités depuis son arrivée à Paris en 1784 jusqu'à son départ pour Sainte-Hélène en 1815.

Et d'abord, nous parlerons de la cellule qui lui échut à l'école militaire de Paris, puis du modeste logement qu'il prit sur le quai Conti; puis de ceux non moins modestes qu'il occupa rue du Mail; puis de l'appartement de la rue des Fossés-Montmartre, où il fit la connaissance de Talma. Viendra ensuite la petite chambre garnie de la rue de la Michodière et l'hôtel Mirabeau, situé dans l'impasse du Dauphin, près les Tuileries. C'est là, qu'obscur général disgracié, il se trouvait logé lorsqu'il fut choisi par Barras pour défendre la Convention attaquée par les sections de Paris révoltées. Au modeste hôtel Mirabeau succédera le splendide hôtel de la Colonnade, situé rue Neuve-des-Capucines. Napoléon, commandant en chef de l'armée de l'intérieur, alla y demeurer aus-

sitôt après sa nomination. C'est là qu'il reçut la visite d'Eugène de Beauharnais et de sa mère ; c'est là qu'il vit pour la première fois celle à qui plus tard il devait donner une couronne qu'elle porta avec tant de grâce.

Viendra ensuite la simple mais élégante petite maison de la rue Chantereine, rue qui, par une juste allégorie, prit après la campagne d'Italie le titre de rue de la Victoire. Nous resterons ensuite dans les palais, pour n'en plus sortir qu'en 1815, en commençant par celui du Luxembourg, que Bonaparte consul ne fit guère que traverser, pour arriver aux Tuileries, où pendant dix ans, consul et empereur, il régenta l'Europe. Enfin nous finirons par l'Élysée-Bourbon, qui fut, au déclin de sa puissance, ce que l'hôtel Mirabeau avait été à l'aube de sa vie politique. Dans cette première partie de notre étude sur les habitations napoléo-

niennes, nous ne dirons donc rien de la Malmaison, de cette mystérieuse et poétique demeure dont il ne reste rien qu'une maison triste et morne, dépouillée de ses jardins, mais non de ses souvenirs, et habitée aujourd'hui par une reine détrônée. Nous ne parlerons pas non plus de Saint-Cloud, où Bonaparte médita l'empire. Nous nous tairons également sur les châteaux de Rambouillet, de Compiègne, de Versailles, de Trianon et de Fontainebleau, bien que dans ce dernier château se soit passé, en 1814, le plus grand drame que l'histoire ait jamais eu à enregistrer. Et en effet, s'il nous fallait parler de tous les palais habités successivement par Napoléon, en suivant les différentes phases de sa vie prestigieuse, il nous faudrait décrire le palais de Serbelloni à Milan, la grande mosquée de Roumegleh au Caire, l'Escurial à Madrid, le château de Schœnbrunn à Vienne, Potsdam à Berlin,

le Kremlin à Moscou, c'est-à-dire les habitations de tous les rois de l'Europe. Le but que nous nous sommes proposé dans ce premier travail nous fait une loi de ne pas sortir de Paris.

Mais les phases de la fortune de Napoléon sont multiples comme son génie. Cet homme, qui devait naître dans une petite île de la Méditerranée pour aller mourir, après s'être assis sur les trônes de France et d'Italie, dans une autre petite île de l'Atlantique, cet homme avait de bien pauvres abris depuis son départ d'Ajaccio jusqu'à son entrée dans les Tuileries. Nous nous sommes fait pour ainsi dire son maréchal des logis, et, nous le répétons, c'est une lacune de son histoire familière que nous avons voulu remplir. Le héros sera là dans sa vie privée. On aime à le contempler ainsi quand les rayons de sa gloire ont ébloui les yeux; on aime à voir les hommes qui ont

été dans le secret de la Providence, qui ont présidé aux destinées de tant de nations diverses, se rapprocher de l'humanité par mille points mystérieux, et, hommes comme nous avant d'être héros, participer comme le vulgaire aux labeurs et aux soucis de la vie humaine telle que Dieu et la société l'ont faite.

I

L'école militaire.

Le 19 octobre 1784 [1], à huit heures du matin, arrivaient à Paris, sous la conduite

[1] Les dates et les anniversaires offrent dans la vie de Napoléon de curieux rapprochements. Il faisait un jour à Talma la remarque qu'il avait été nommé chef de bataillon d'artillerie le 19 octobre 1793, le même jour qu'il était venu à Paris pour la première fois. Vingt ans plus tard, même jour (19 octobre 1813), il perdait, avec la bataille de Leipzig, celui des héros polonais qui lui avait donné le plus de preuves de dé-

d'un père minime [1], cinq jeunes élèves qui étaient sortis, deux jours auparavant, de l'école de Brienne et que leurs progrès ainsi que leur bonne conduite avaient désignés pour entrer à l'école royale militaire de Paris. De ce nombre était le jeune *Napoléon de Buonaparte*, gentilhomme corse [2]. Ces jeunes gens avaient voyagé par le coche

vouement, le prince Poniatowski; enfin, treize ans après et le même jour encore (19 octobre 1826) mourait un homme auquel Napoléon n'avait pas témoigné moins d'estime et d'affection, Talma, dont nous parlions tout à l'heure et dont le nom se retrouvera plus d'une fois sous notre plume dans cette étude.

[1] Les religieux minimes étaient en France, depuis le règne de Henri III, maîtres et régents de la plupart des écoles publiques. Lorsqu'en 1651 Louis XIV créa les écoles royales militaires, les minimes obtinrent la direction de ces établissements, de même que les aumôniers des régiments de l'armée furent choisis parmi les religieux de l'ordre des récollets, qui déjà avaient le triste privilége d'assister à leurs derniers moments les soldats condamnés à être pendus.

[2] Les autres étaient MM. de Montarby, de Dampierre, de Comminges, de Castries et Laugier de Bellecourt. Il y en avait un sixième qui était Bourienne, sorti comme eux de l'école de Brienne; mais en route

de Nogent-sur-Seine [1], qui les avait débarqués au port de Bercy; mais au lieu de suivre le quai de la Rapée qui était le plus court chemin pour gagner l'école militaire, le minime ayant une lettre du père Dupuis, principal de l'école de Brienne [2], à remettre au directeur de la maison de Picpus, le minime, disons-nous, prit le chemin le plus long. Il conduisit ses élèves par les boulevards extérieurs jusqu'à ce couvent, s'acquitta de sa commission, puis ayant continué de longer les mêmes boulevards, il entra dans Paris par la barrière du Trône. Quoique le bon religieux eût hâte de remettre ses cinq élèves aux mains du gouverneur de l'école, il fallait les faire déjenner auparavant, et traverser une partie de la *Baby-*

il s'était séparé de ses compagnons pour aller voir sa famille, qui habitait Sens. Il est à remarquer qu'aucun de ces élèves n'entra plus tard dans l'artillerie et que Napoléon fut le seul. (Bourienne, Mémoires, tome I, chap. IV, pag. 41.)

[1] Le baron de Costou, Biographie des premières années de Napoléon, tome I, page 60.

[2] Le baron de Meneval, Souvenirs historiques, tom. I, page 98, Brux., *Meline, Cans et comp.*, 1843.

lone moderne, dont le bruit, le fracas et la population toujours remuante, n'étaient pas moins un objet d'étonnement pour le maître que pour ses disciples. Portant chacun son léger bagage sous le bras, nos jeunes gens descendirent le faubourg Saint-Antoine, passèrent devant la Bastille qui était encore debout, traversèrent les cours de l'Arsenal, gagnèrent les quais des Célestins et Saint-Paul, franchirent le pont Marie et s'arrêtèrent dans la rue des Deux-Ponts (île Saint-Louis) chez un pauvre traiteur dont l'enseigne de fer-blanc, peinte en jaune, représentait un coq perché sur la crinière d'un lion, avec ces mots tracés en lettres noires : *Au Coq hardi.*

La petite caravane déjeuna avec appétit tout en se livrant à un entretien animé, car le premier aspect d'une ville comme Paris était un texte inépuisable pour ces jeunes imaginations. Bonaparte, ordinairement silencieux et méditatif, apporta comme les autres son tribut à la conversation générale, et, au grand étonnement du religieux, signala plusieurs améliorations qui lui parais-

saient indispensables dans une ville qu'il ne connaissait pas encore.

Le déjeuner terminé, le minime, suivi de ses ouailles bien lestées, s'achemina le long des quais de la rive gauche de la Seine, après s'être fait indiquer par le traiteur le chemin qui conduisait à l'école militaire. En côtoyant le quai Malaquais, Bonaparte et l'un de ses plus intimes camarades de l'école, M. de Castries, plus âgé que lui de deux ans, auquel il donnait le bras, s'arrêtèrent devant un bouquiniste dont les mannes d'osier remplies de livres garnissaient l'appui des parapets, et marchandèrent quatre petits volumes.

— Quatre livres douze sous, répondit le marchand.

Bonaparte se récria sur le prix, qu'il trouva exorbitant.

— Je ne puis vous les donner à moins, répliqua le bouquiniste; ils me coûtent à moi quatre francs, c'est bien le moins que je gagne trois sous par volume.

— C'est beaucoup trop cher, reprit sèchement Bonaparte.

— Trop cher ! trop cher ! répéta le marchand en tirant les volumes de sa manne. Voyez donc comme ils sont reliés, c'est du vrai maroquin.

Ces quatre petits livres n'étaient recouverts que de la plus modeste basane. Les deux jeunes gens insistaient pour les avoir à meilleur marché, car ils avaient fait la récapitulation de leurs finances qui ne s'élevaient au total qu'à une somme de trois francs trente centimes en pièces de douze et de six sous, et ce n'était pas assez.

— Voulez-vous, oui ou non, trois francs de vos volumes ? demanda d'un ton d'impatience Bonaparte au bouquiniste.

— Quatre livres dix sous et pas un liard de moins, répliqua celui-ci. J'ôte deux sous, c'est tout ce que je puis faire, et encore c'est seulement parce que je n'ai pas étrenné d'aujourd'hui.

Bonaparte et son camarade s'éloignaient fort désappointés de l'opiniâtreté du marchand, lorsque le minime, qui s'était arrêté lui aussi pour bouquiner, survint :

— Que voulez-vous donc acheter, messieurs ? demanda-t-il.

— Mon révérend père, répondit Bonaparte, c'est un ouvrage dont notre professeur de mathématiques, le père Patrault, nous a lu la préface aux dernières fêtes de Pâques [1]; ce sont les aventures de *Gil Blas de Santillane.*

— Si l'estimable père Patrault vous a lu cette préface, repartit le minime aussi candide que ceux qu'il conduisait, il faut que les aventures de ce M. de Gil-Blas soient bonnes pour compléter une éducation chrétienne. Quel prix exige donc le marchand?

— Hélas! mon père, repartit M. de Castries, il nous laisse ces quatre volumes à quatre livres dix sous; mais Bonaparte et moi n'avons à nous deux que trois livres six sous.

[1] Jadis, dans tous les établissements d'éducation, de même qu'à l'école de Brienne, la semaine de Pâques était considérée comme autant de jours fériés. Les classes étaient interrompues. On accordait aux élèves qui ne pouvaient aller passer cette espèce de vacance au sein de leur famille, de longues récréations, et les heures d'étude étaient alors remplies par des lectures édifiantes et instructives.

— Qu'à cela ne tienne, mes enfants, reprit le bon religieux ; je puis sur mes petites épargnes vous donner l'appoint.

Et tirant de sa bourse de cuir une pièce de vingt-quatre sous, il l'ajouta au petit pécule des deux élèves qui emportèrent triomphalement le roman de le Sage [1].

A l'école militaire de Paris Bonaparte en fit ses délices. Les caractères qui y sont peints restèrent gravés profondément dans son esprit, et devenu empereur il en faisait dans ses moments de bonne humeur des applications comiques. Par exemple, plus d'une fois en plaisantant il appela le baron Corvisart, son premier médecin, docteur Sangrado; plus d'une fois aussi il compara son brave aide de camp Rapp au capitaine Chinchilla [2], et un jour le cardinal Fesch

[1] Cette anecdote a été racontée, il y a douze ans, par le baron Desgenettes, médecin en chef des armées impériales, qui la tenait de M. de Castries lui-même.

[2] Cet aide de camp de Napoléon avait reçu à la bataille de la Moscova sa vingtième blessure (le colonel Marmier, *Notice sur le général Rapp*). Ce fut à cette occasion que l'empereur lui dit avec une gaieté tou-

son oncle lui ayant lu un de ses mandements, il lui répondit en souriant :

— M. le cardinal, je trouve votre mandement très-bien ; mais fût-il susceptible d'être critiqué, que je ne m'aviserais pas d'en dire le moindre mal, parce que j'ai trop présente à la mémoire la disgrâce de ce pauvre Gil Blas au sujet des homélies de l'archevêque de Grenade.

Le cardinal répondit avec beaucoup de dignité :

— Sire, Gil Blas n'était que l'humble secrétaire de l'archevêque, tandis que vous... vous êtes mon souverain.

— Tout souverain que je suis, interrompit l'empereur sur le même ton, Votre Éminence ne me pardonnerait pas d'être resté froid à ses fleurs de rhétorique. Je sais mieux que personne, M. le cardinal, que l'amour-propre d'un prince de l'Église l'emporte de beaucoup sur l'obéissance qu'il

chante : « Tâche donc de te défaire de la mauvaise habitude que tu as de te faire blesser si souvent... cela devient ridicule. »

doit à son souverain quel qu'il soit [1].

Napoléon ne savait pas si bien dire, et la prophétie se réalisa lors de sa querelle avec le pape à Fontainebleau, pendant laquelle le cardinal Fesch prit parti contre son parent, son bienfaiteur et son prince [2]. Mais revenons aux élèves de l'école militaire.

Toujours conduite par le minime, la petite caravane monta la rue des Saints-Pères et passa devant l'église de Saint-Germain des Prés.

— Messieurs, dit le religieux aux jeunes gens, n'entrerons-nous pas ici pour remercier Dieu de l'heureuse issue de notre voyage, et pour lui demander la continuation de ses grâces?

On entra dans la vieille église; chacun se mit à genoux, et celui de tous qui parut prier avec le plus d'onction fut le jeune Corse qui, avec ses quatre volumes de *Gil Blas* sous le bras, adressait au ciel de fer-

[1] M. de Beausset, Mémoires sur l'intérieur du palais, tome I, page 24.

[2] M. de Pradt, Histoire des deux concordats, tome II, page 17.

ventes prières pour le bonheur de sa famille. En sortant de l'église le religieux fit remarquer à ses jeunes amis le style architectural du monument : la tour de Childebert, qui surmonte le portail et qui existe encore aujourd'hui, attira surtout l'attention du jeune Bonaparte.

— Voilà, dit-il au minime, une position qui doit être formidable; quand les archers de l'abbaye faisaient pleuvoir du haut de cette tour leurs flèches et leurs carreaux de fer, il devait y avoir un grand carnage d'Anglais et de Normands. Mon révérend père, cette tour-là devait être à mon sens un des plus beaux monuments gothiques de Paris.

Vingt ans après, Napoléon empereur donnait des ordres pour restaurer et affermir la tour de Saint-Germain des Prés et payait ainsi la dette de sa jeune admiration.

Nos jeunes gens passèrent ensuite devant l'hôtel royal des Invalides. Cette belle création de Louis XIV frappa vivement leurs regards. Ce dôme éclatant qui domine l'asile consacré à la vieillesse et aux martyrs de

la gloire, cette population de braves mutilés qui s'agite sans cesse dans les vastes cours de l'hôtel, ces lances portées par des corps incomplets, mais où brûle encore le feu sacré, tout cet aspect excita dans l'âme de nos élèves de nobles et puissantes émotions.

— Vous le voyez, messieurs, dit alors le minime avec une sorte d'onction, la sollicitude de nos rois a placé sur la même ligne et à peu de distance l'un de l'autre deux monuments qui font l'orgueil de la France : l'hôtel des Invalides et l'école militaire ; le berceau et la tombe ; le travail et la récompense. Mes chers amis, rendez-vous digne de la magnifique sollicitude de la patrie ; travaillez activement à perfectionner vos talents pour servir au jour du danger notre chère France, notre mère commune. Si vous trouvez la mort sur le champ de bataille, Dieu vous donnera la palme qu'il réserve à ceux qui meurent en défendant leurs frères ; si vous survivez aux périls du champ de bataille, le roi vous conviera à venir vous reposer dans cet asile sacré où

vous retrouverez les souvenirs que vous aurez perdus et les drapeaux que vous aurez conquis.

A ces paroles touchantes qui devaient leur servir d'adieux, les cinq jeunes gens, par un mouvement spontané, se pressèrent autour du minime, qui, les larmes aux yeux, les embrassa avec effusion les uns après les autres.

On était arrivé à la grille de l'école militaire; les élèves de Brienne y entrèrent précédés de leur mentor. Une heure après, le bon religieux reprenait tristement la route de sa province, non sans avoir embrassé une dernière fois ses chers enfants, qu'il recommandait du fond de l'âme à la protection de Dieu et à la protection du roi. Le même jour Bonaparte et ses quatre compagnons, portés sur les contrôles de l'école royale et militaire de Paris, répondirent : Présent! à l'appel du soir.

La pensée grande et généreuse qui avait présidé à la fondation de l'école militaire de Paris en 1751, s'était étendue à toutes les parties de cet utile établissement. La vie du

soldat s'y associait aux devoirs de l'officier, et les enseignements nécessaires au gentilhomme s'y confondaient admirablement avec ceux du citoyen appelé à servir la patrie.

Chacune des chambres de l'école militaire était occupée par deux élèves. Celle où fut installé le jeune Bonaparte était une des moins agréables, parce que l'unique fenêtre qui l'éclairait donnait sur une grande cour de l'école, dont la vue était triste, et qu'il fallait monter cent soixante et seize marches pour y parvenir, c'est assez dire qu'elle était située au dernier étage. Mais à l'école militaire il n'y avait point de passe-droit, et les derniers venus, les *conscrits* (comme on a appelé depuis les *nouveaux* aux écoles de Fontainebleau et de Saint-Cyr), ne pouvaient espérer un meilleur logement qu'au fur et à mesure du départ des *anciens*. Le titre et le logement s'amélioraient avec le temps. Le camarade de chambre de Napoléon était M. Desmazis cadet [1], qui plus tard, et comme

[1] Les deux frères Desmazis avaient été les condisciples de Napoléon à l'école militaire de Paris. L'aîné

nous le dirons, fut promu en même temps que lui au grade de lieutenant en 2e dans le régiment de la Fère (4e d'artillerie).

L'ameublement des chambres d'élèves était aussi propre que simple. Deux lits composés d'un sommier de crin, d'un matelas, de deux couvertures et d'un traversin, occupaient chacun des côtés de la porte d'entrée. A droite de la fenêtre se trouvaient une table assez large et deux chaises recouvertes de peau. C'était là que les élèves travaillaient. Sur cette table étaient épars des livres, des instruments de mathématiques, des plumes, du papier et des crayons.

Une grande armoire placée à gauche de la fenêtre servait de portemanteau. Là étaient accrochés l'habit, la veste et la cu-

fut nommé en 1806 administrateur général de la loterie. Le plus jeune (celui dont il est ici question) avec lequel Napoléon se lia d'une si étroite amitié qu'elle était passée en proverbe, devint en 1804 administrateur du mobilier de la couronne. Dans les cent jours il remplit les fonctions de chambellan. (Le baron de Meneval, *Souvenirs historiques*, tome I, introduction, pag. 99, édit., *Meline, Cans et comp.*)

lotte de grand uniforme que les élèves n'endossaient qu'aux jours fériés, ou lorsque, par une permission spéciale, ils sortaient de l'école pour aller visiter leurs parents ou leurs correspondants. Une tablette ménagée entre les pieds du lit et la table de travail, supportait un pot à l'eau et une cuvette. Deux coffres en bois contenaient le linge et les petits ustensiles de toilette. La muraille était dépourvue de tapisserie et de papier, car le papier peint était alors un luxe.

En face des lits un christ de bois noir surmonté d'une branche de buis bénit, était appendu à la muraille ; puis on voyait encore çà et là, accrochés aux parois de la chambre des fleurets, des gants, un masque d'escrime et quelquefois un instrument de musique, une flûte ou une guitare. Presque tous les habitants de cette chambre avaient tracé au crayon sur la blanche muraille quelques apophthegmes, quelques sentences ou quelques souvenirs qu'ils avaient signés de leurs noms. Les locataires qui se succédaient se seraient bien gardés d'effacer ces espèces de reliques de la pensée ; c'eût

été une sorte de sacrilége. Aussi on lisait entre autres inscriptions crayonnées autour de la chambre occupée par Napoléon et Desmazis :

« Il est trois choses qu'un gentilhomme ne doit jamais permettre qu'on offense devant lui : son Dieu, son roi et sa maîtresse.

« Marquis DE SALM. »

« Le plus beau jour de la vie est celui d'une bataille.

« Vicomte DE TINTENIAC. »

« Une épaulette est bien longue à gagner !

« DE MONTGIVRAY. »

Et une infinité d'autres réflexions qui prouvaient plus encore en faveur du courage des précédents locataires qu'en faveur de leur esprit. Cependant quelques-unes dénotaient une certaine philosophie, entre autres celles-ci :

« La vie n'est qu'un long mensonge.

« Le chevalier ADOLPHE DELMAS. »

« Tout finit sous six pieds de terre.

« Le comte DE LA VILLETTE. »

Dans la suite, Napoléon augmenta les ornements de sa chambre d'une vue d'Ajaccio

et des portraits de ses trois sœurs, qu'il avait faits de mémoire.

En franchissant pour la première fois le seuil de sa cellule le jeune Bonaparte sentit son cœur se serrer ; il lui semblait que dans ce nouvel asile il aurait plus de chagrins et plus de peines à supporter que dans son dortoir de Brienne. En vain le chevalier Desmazis voulut-il lui faire les honneurs du logis et l'engager en quelque sorte à faire un voyage autour de sa chambre, Bonaparte lui répondit doucement :

— Mon camarade, vous me montrerez tout cela demain matin ; aujourd'hui je suis fatigué, permettez-moi donc de me reposer.

Et ces mots furent dits avec un accent si affectueux que le chevalier n'insista pas davantage ; mais dès que le roulement du tambour eut annoncé qu'il fallait éteindre les lumières, il lui dit d'un ton presque badin :

— Une fois, deux fois, trois fois, faut-il laisser tomber l'éteignoir ?

— Oui, oui, oui, bonsoir ! répondit Napoléon avec un ton de contentement si po-

sitif que son jeune compagnon en fut étonné.

— Le *nouveau,* se dit-il en lui-même, passe bien subitement de la tristesse à la joie ; c'est un caractère fantasque, à ce qu'il paraît.

Or, Bonaparte avait encore toute la foi religieuse de son pays. Quand il fut couché, il récita une fervente oraison dans laquelle il n'oublia ni son père, qu'il savait malade et proscrit, ni sa mère dont il n'avait point oublié les caresses, ni ses frères et sœurs, qu'il aimait tant; puis il dormit d'un profond sommeil jusqu'au lendemain six heures du matin. Il se leva au son de la diane, qui résonnait pour la première fois à ses oreilles.

Aucun fait intéressant ne signala le séjour du jeune Napoléon à l'école militaire de Paris, si ce n'est le mémoire qu'il rédigea dans les derniers jours de décembre 1784, et dans lequel il signalait avec énergie les vices que son aptitude naturelle pour l'administration lui avait fait découvrir dans l'organisation de cet établissement, monté sur un pied si brillant et si dispendieux

pour l'État [1] qu'il ne pouvait produire les résultats que le gouvernement devait en attendre. « Les élèves du roi, disait-il dans « ce mémoire, pauvres gentilshommes pour « la plupart, n'y peuvent puiser, au lieu « des qualités du cœur, que l'amour de la « *gloriole*, ou plutôt des sentiments de suffi- « sance et de vanité tels qu'en regagnant « leurs pénates, loin de partager avec plai- « sir la modique aisance de leur famille, « ils rougiront peut-être des auteurs de « leurs jours et dédaigneront probablement « leur modeste manoir [2]. »

Vers les derniers jours de décembre aussi

[1] Voir dans l'Almanach royal de 1785, indépendamment du personnel de l'état-major, le tableau des professeurs, des maîtres d'agrément, des bas officiers instructeurs, des tambours, des trompettes, des écuyers et des palefreniers chargés de l'entretien de plus de soixante chevaux.

[2] « Dans ce mémoire, disait Napoléon trente ans plus « tard à Sainte-Hélène, je voulais surtout que de « jeunes officiers qui devaient un jour commander à « des soldats commençassent eux-mêmes par être de « vrais soldats. Ainsi j'avais exigé que les élèves de « l'école de Saint-Germain pansassent leurs chevaux et

descendaient à Montpellier, dans une petite hôtellerie portant pour enseigne : *Au grand Pélican blanc*, trois gentilhommes corses dont l'équipage plus que modeste décelait la mauvaise fortune : c'étaient Charles de Bonaparte, ancien député des états de Corse à la cour et père de Napoléon, Joseph de Bonaparte, son fils aîné, et l'abbé Fesch, son beau-frère.

Miné par de profonds chagrins, Bonaparte père, après quelques semaines de séjour dans cette ville, tomba dangereusement malade. Son état inspira d'abord les plus vives inquiétudes à son fils aîné et à son beau-frère, qui demandèrent à l'hôte un médecin ; on leur amena M. Farjon, docteur en la faculté de Montpellier, et l'un des hommes les plus humains et les plus instruits

« apprissent à les ferrer. A Saint-Cyr, on pratiquait de « même tous les détails correspondants de l'infanterie. « Les élèves y étaient à la chambrée et mangeaient à « la gamelle ; en un mot, ils ne sortaient de ces deux « écoles qu'après y avoir réellement gagné leur épau- « lette. » (Voir les OEuvres de Napoléon, Gourgaud et Montholon, et le Mémorial de Sainte-Hélène.)

de la ville. Ce dernier décida, dès la première inspection, que le malade ne se relèverait pas, et dès la troisième visite, ayant pris à part Joseph et l'abbé Fesch, il leur dit :

— Il est de mon devoir, quelque triste qu'il soit, de vous éclairer sur la véritable situation de votre père et beau-frère : l'affection organique qui l'affectait sans doute depuis longtemps s'est augmentée par des peines morales dont il n'est pas en ma puissance de maîtriser les effets. La maladie marche rapidement à son dénoûment ; quelques jours encore et tout sera dit.

A cette funeste révélation, Joseph et l'abbé se regardèrent interdits.

— Votre qualité d'étrangers à cette ville, reprit M. Farjon, ne vous permettra pas d'obtenir tous les secours que votre situation exige ; mais parlez-moi franchement : je ne suis pas riche, mais j'ai été comme vous à l'école du malheur, et je serais heureux de pouvoir vous donner des preuves de tout l'intérêt que vous m'avez inspiré.

Après avoir remercié le docteur avec expansion, l'abbé dit à M. Farjon :

— Je me rappelle qu'une amie de ma sœur, qui a épousé un M. Pernon, habite en cette ville ; j'ignore sa demeure ; mais puisque votre bienveillance veut s'étendre sur nous, faites en sorte, docteur, d'instruire cette dame de la position de mon beau-frère et invoquez ses sentiments de compatriote.

— Je connais beaucoup la famille Pernon, répliqua le docteur, et de ce pas je vais m'acquitter de votre commission. Oui, ajouta-t-il, il vous faut quitter cette hôtellerie ; un tel gîte ne convient pas à des gentilshommes tels que vous.

L'officieux docteur alla trouver madame Pernon, lui fit une peinture chaleureuse de la position de Charles Bonaparte et recommanda cette honorable famille à sa sollicitude.

Vers le soir du même jour, M. Pernon, accompagnant une chaise à porteurs, vint le chercher à l'hôtellerie et le conduisit, escorté de son fils et de son beau-frère, à l'hôtel qu'il habitait, et où, par les soins de sa femme, un appartement commode et bien aéré avait été préparé pour eux.

Madame Pernon [1], jeune, belle et riche, reçut ses compatriotes avec une effusion touchante. Sa sollicitude en quelque sorte native n'échappa pas à Charles Bonaparte, dont elle adoucissait les douleurs par des paroles affectueuses et par ce sourire sympathique qu'une femme a toujours pour l'infortune. Le chevet de l'époux de Lætitia Ramolino avait remplacé pour madame Pernon les assemblées, les fêtes et les concerts; elle n'en bougeait pas et ne cessait de veiller sur le malade comme la mère la plus tendre veille sur le berceau de son premier né.

Cependant le mal avait fait de jour en jour des progrès effrayants, et un matin le docteur Farjon annonça que le malade n'avait plus que quelques heures à vivre. Mais déjà Charles Bonaparte avait pressenti sa fin prochaine. Il avait demandé les secours de la religion; son beau-frère s'était empressé d'obtempérer à ses désirs.

Quelques instants avant de mourir il fit

[1] Dont la fille aînée, Laure Pernon, épousa dans la suite le général Junot, premier aide de camp de l'empereur, et devint duchesse d'Abrantès.

approcher de son lit M. et madame Pernon, son fils Joseph et l'abbé Fesch.

— Mes amis, leur dit-il d'une voix faible et entrecoupée déjà par la convulsion de l'agonie, j'ai payé la dette à mon siècle ; j'ai été incrédule et contempteur des choses sacrées. Dieu, cependant, ne m'a point abandonné et je meurs avec les espérances d'un chrétien. Mon fils, reprit-il en regardant Joseph qui fondait en larmes, agenouillé au pied du lit, imitez-moi dans ma foi, mais gardez-vous de m'imiter dans les erreurs de ma jeunesse. Soyez le guide de vos frères, le protecteur et l'ami de vos sœurs, entourez votre mère, si malheureuse, des soins et des respects que vous lui devez à tant de titres. Toi, Fesch, deviens le conseiller et le tuteur de mes pauvres enfants. J'aurais bien voulu voir mon cher petit Napoléon ; il me semble que ses embrassements auraient adouci mes derniers moments ; mais Dieu ne m'a point permis de le presser sur mon cœur ; Joseph, charge-toi de mon dernier baiser pour Napoléon et redis lui ma tendresse et mes derniers vœux.

Joseph s'inclina religieusement et reçut le dernier gage de la paternelle sollicitude du mourant pour l'homme qui devait immortaliser le nom des Bonaparte.

Après quelques instants de silence, Charles ajouta en fixant ses yeux éteints sur M. et madame Pernon :

— Et vous, mes bons amis, ma chère compatriote, recevez l'expression de ma reconnaissance. Je suis insolvable sur cette terre pour vous récompenser de vos bienfaits, mais je prierai Dieu pour vous.

Le moribond ne put achever ; l'agonie le saisit et il expira le 24 février 1785 à sept heures du soir. Dans les courts intervalles de trêve que la mort envahissante lui accordait, le pauvre gentilhomme appelait son fils Napoléon comme si par une seconde vue il eût pu pressentir que le nom de ce fils était celui du sauveur de sa famille.

Le lendemain le corps de Charles Bonaparte était inhumé dans les caveaux de RR. PP. cordeliers de Montpellier.

A peine Napoléon fut-il instruit de la perte douloureuse qu'il venait de faire, qu'il écri-

vit à sa mère en Corse, la lettre suivante, datée de l'école militaire de Paris, le 28 mars 1785.

« Ma chère mère,

« Ce n'est qu'aujourd'hui, que le temps « a un peu calmé les premiers transports de « ma douleur, que je m'empresse de vous « témoigner l'amour que m'inspirent les « bontés que vous avez eues pour nous. « Consolez-vous, ma chère mère, les circon- « stances l'exigent ; nous redoublerons de « soins et de tendresse pour vous. Heureux « si nous pouvons, par notre obéissance, « vous dédommager de l'inestimable perte « d'un époux chéri, et nous, d'un père vé- « néré qui n'a même pas eu la triste joie « de mourir près de son épouse et entouré « de sa famille. Mais l'Être suprême ne l'a « pas permis, et sa volonté est immuable. « Je termine, ma chère mère, ma douleur « m'y oblige, en vous priant de calmer la « vôtre. Mon attachement et ma reconnais- « sance pour tous vos bienfaits est *propor-*

« *tionnelle* dans mon cœur. Ma santé est « parfaite et je prie Dieu tous les jours qu'il « vous gratifie d'une semblable. Présentez « mes respects à zia Gertruda [1], minana « Saveria et minana Fesch [2].

« *P. S.* La reine de France est accouchée « d'un prince nommé le duc de Normandie, « hier 27, à sept heures du soir.

« Votre affectionné fils,

« NAPOLION DI BUONAPARTE. »

[1] L'une des tantes de Napoléon.

[2] Cousines germaines de Napoléon.

II

Le logement du quai Conti.

Madame Pernon, ne pouvant s'accoutumer à la vie de province, quitta Montpellier avec sa famille et arriva à Paris au commencement de 1785. Sa première pensée fut d'engager son mari à aller visiter à l'école militaire le fils de son ancien compatriote Charles Bonaparte, qu'elle se rappelait parfaitement avoir vu en Corse lorsqu'il n'était encore qu'enfant ; M. Pernon se rendit au désir de sa femme, et, à

son retour, il lui dit qu'il avait trouvé Napoléon assez morose.

— Je crains, ajouta-t-il, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne convient d'en avoir dans sa position. Il a déclamé hautement devant moi contre le luxe de ses camarades dont l'éducation, a-t-il prétendu, est loin de ressembler à celle des Spartiates. Enfin, il a fait ressortir les vices de cette éducation dans un rapport qu'il a l'intention d'adresser au ministre de la guerre. Tout cela, ajouta M. Pernon, ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses supérieurs et peut-être même à lui faire donner, par ses camarades, quelque bon coup d'épée. J'ai fait mon possible pour le dissuader de cette idée, mais tous mes raisonnements à ce sujet ont été impuissants.

En effet, Napoléon s'étant présenté quelques jours après chez madame Pernon, cette dame le trouva dans les mêmes dispositions d'humeur. Il souffrait peu les observations, même celles qui étaient faites dans ses intérêts; c'est il ne faut pas douter, à cette excessive irritabilité qu'il dut la réputation

d'esprit sombre et atrabilaire qu'il avait dans sa jeunesse. Cependant des relations d'amitié résultant des rapports qui avaient existé précédemment entre les deux familles ne tardèrent pas à s'établir entre lui et M. Pernon. Ce dernier, avantageusement connu de quelques-uns des chefs de l'école militaire, était en outre intimement lié avec les professeurs Monge [1], l'Éguille [2] et Domairon [3]. Il obtint facilement de ces messieurs des permissions de sortie pour son jeune protégé, dont il s'était déclaré le correspondant, en prenant pour prétexte tantôt une affaire contentieuse suscitée par la mort de son père, tantôt une indisposition. A l'occasion d'une légère entorse qu'il

[1] Le célèbre mathématicien que plus tard Napoléon emmena avec lui en Égypte, et qu'il fit sénateur après le 18 brumaire.

[2] Professeur d'histoire, qui dans les comptes hebdomadaires qu'il rendait des élèves, nota ainsi le jeune Napoléon « Corse de nation et de caractère. Il ira loin si les circonstances le favorisent. »

[3] Professeur de belles-lettres. Frappé de la bizarrerie des amplifications de son élève, il dit un jour en parlant de lui : « C'est du granit chauffé au volcan. »

s'était faite, Napoléon passa toute une semaine dans la maison de M. Pernon [1]. Comme on le voit, les élèves de l'école militaire de Paris n'étaient pas à cette époque tenus aussi sévèrement qu'ils le furent depuis à Fontainebleau et à Saint-Cyr, puisqu'ils obtenaient si aisément la permission de sortir et même de s'absenter plusieurs jours de suite. Aussi le jeune Bonaparte avait-il profité de cette liberté pour louer un petit logement en ville.

Encore aujourd'hui, lorsque nous descendons le Pont-Neuf comme pour entrer dans la rue Thionville, nous ne pouvons nous empêcher de regarder, un peu à droite sur le quai Conti, une ancienne maison numérotée 5, formant l'angle du quai et de la petite rue de Nevers; nous levons les yeux et nos regards se fixent involontairement sur une mansarde éclairée par une fenêtre faisant saillie sur le toit. C'est dans cette infime demeure que Napoléon venait mé-

[1] La duchesse d'Abrantès, Mémoires, tome I, chap. 4, page 77.

diter et se reposer de ses études lorsqu'il pouvait s'échapper de l'école militaire [1].

Un jour qu'il était allé chez madame Pernon de meilleure heure que de coutume, cette dame et son mari lui proposèrent de l'emmener à Saint-Cyr pour y voir sa sœur Marianne (connue depuis sous le nom de la princesse Élisa). Ils partirent; mais en arrivant au parloir, mademoiselle Bonaparte avait l'esprit si triste, qu'aux premiers mots que son frère lui adressa pour connaître la cause de son chagrin, elle fondit en larmes et ne lui répondit pas. Chacun tâcha de la consoler. Enfin, sur les instances de Napoléon, Marianne lui apprit que les élèves de sa classe ayant résolu de donner un goûter d'adieu à mademoiselle de Montluc qui devait sortir de la maison, ses compagnes s'étaient cotisées; mais que l'argent de sa pension étant épuisé, elle n'avait

[1] Cette maison appartient aujourd'hui à M. Lelièvre-Lavillette. C'est un peintre, M. Dalmagne, qui occupe actuellement la chambre que Napoléon occupait il y a cinquante-huit ans.

pu faire comme les autres. Tel était le motif de son petit désespoir.

— Il ne te reste donc rien ? lui demanda son frère en italien.

— Je n'ai qu'un petit écu, lui répondit Marianne de même, et je l'aurais donné volontiers si la souscription n'était pas de six francs par élève.

Le premier mouvement de Napoléon après avoir écouté sa sœur avait été de porter la main à sa poche ; mais comme la réflexion lui vint en même temps qu'il n'y trouverait pas même cette somme, il s'arrêta, rougit, et baissa les yeux sans dire mot.

Ce que leur amour-propre dut souffrir se comprendra. Le frère et la sœur étaient tous deux boursiers dans les écoles où se trouvaient en même temps des enfants de nobles et riches familles ; or, si la famille Bonaparte était noble, elle était loin d'être riche. Pour en revenir à la jeune affligée, madame Pernon lui glissa dans la main les six francs votés pour le goûter de mademoiselle de Montluc, et, après avoir pris congé de la pensionnaire, les trois visi-

teurs remontèrent en voiture. Ce fut alors que Napoléon, qui s'était contenu devant sa sœur, éclata en amères réflexions et en piquants sarcasmes contre le mode d'éducation qui était suivi à Saint-Cyr, de même qu'à l'école militaire. Il avait ressenti plus que personne l'humiliation qu'avait éprouvée sa sœur. M. Pernon, qui était vif, s'impatientant enfin du ton tranchant que le jeune homme mettait dans ses discours, l'interrompit en lui disant d'un ton sévère :

— Allons, tais-toi. Il ne t'appartient pas, élevé comme tu l'es par les bontés du roi, de parler ainsi.

A ces mots, le visage de Bonaparte devint cramoisi, puis tout à coup d'une extrême pâleur.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit-il d'une voix tremblante d'émotion, je ne suis pas élevé par roi, je suis élevé par la nation.

— Voilà, ma foi, une belle différence que tu nous fais là! s'écria M. Pernon. Que tu sois élève du roi ou de l'État, n'est-ce pas la même chose, puisque le roi c'est l'État?

— Ce n'est pas mon avis, reprit Napoléon avec un peu plus de calme ; mais pour terminer la discussion, permettez-moi de vous dire que si j'étais le maître, les règlements dont je parle seraient conçus autrement pour le bien de tous [1].

Vingt-quatre ans plus tard, devenu *le maître*, il fondait l'école militaire de Saint-Cyr et l'institution des orphelines de la Légion d'honneur, et dictait lui-même les admirables règlements qui régissent encore aujourd'hui ces deux célèbres établissements.

Au commencement du mois d'août 1785, le jeune Bonaparte fut ce qu'on appelle *examiné* par le savant Laplace, qui avait remplacé le célèbre Bezout, comme examinateur des élèves aspirants au corps royal de l'artillerie ; et, le 1er septembre suivant, d'après cet examen, qui ne fut pas aussi brillant que quelques historiens l'ont supposé, il fut nommé lieutenant en second d'artillerie [2] ; mais plus de trois semaines

[1] La duchesse d'Abrantès, Mémoires, tome I, ch. 6, page 110.

[2] La promotion dont Napoléon faisait partie se

s'écoulèrent encore sans qu'il reçût, non plus que ceux qui avaient été nommés officiers en même temps que lui, son brevet ni sa lettre de service. Et en effet, sous la date du 23 septembre 1785, Napoléon écrivait la lettre suivante à M. Labitte[1] :

composait de cinquante-huit élèves, dont quarante et un avant lui et seize après ; c'est-à-dire que dans ce nombre de cinquante-huit Napoléon n'obtint que le numéro quarante-deux. On exigeait alors des élèves qu'ils sussent l'arithmétique, la géométrie, la trigonométrie rectiligne, l'algèbre jusqu'au binôme de Newton; la mécanique et l'hydrostatique du cours de Bezout. Ce ne fut que plus tard qu'on ajouta à l'examen les sections coniques ainsi que le calcul intégral et différentiel du même auteur. Aujourd'hui on est devenu un peu plus exigeant à l'égard des jeunes gens qui aspirent à se faire recevoir à l'école polytechnique.

[1] M. Labitte, alors marchand de draps, rue Saint-Honoré, au coin de celle des Prouvaires, à la Croix d'or, était fournisseur de tous les régiments étrangers au service de France. En 1804, M. Rattier, gendre et successeur de M. Labitte, s'étant présenté comme tel à Napoléon, fut nommé fournisseur ordinaire de sa maison, avec le titre de marchand de draps de Sa Majesté l'empereur et roi, que nous avons vu inscrit pendant dix ans au-dessus de la porte de son magasin, occupé aujourd'hui par un marchand de vins. Quant à M. Rat-

« Monsieur, l'année dernière mon père
« venait à Paris et était chargé par M. Pa-
« ravicini, mon oncle, de vous remettre
« ma lettre avec un certificat de vie pour
« tâcher de retirer sa pension, en total ou
« en partie; mais la mort l'a arrêté dans la
« ville de Montpellier. Ainsi, monsieur, je
« vous envoie ces pièces, espérant que vous
« aurez la bonté de m'envoyer cette pen-
« sion ou la partie que vous jugerez conve-
« nable. Dans l'ignorance où je suis de la
« rue où vous demeurez, j'adresse cette let-
« tre à M. Coster, espérant qu'il aura la
« bonté de vous la faire passer.
« Je suis, avec le plus sincère attache-
« ment, votre très-humble, etc.

BUONAPARTE fils,
« Cadet gentilhomme à l'école royale
militaire de Paris. »

tier, depuis longtemps retiré des affaires, il demeurait encore il y a quelques années rue des Fossés-Montmartre, dans la maison numérotée 4, qui se trouve justement placée à côté de celle que Napoléon lui-même a habitée en 1795. C'est à l'obligeance de M. Bruno, qui a succédé à M. Rattier, que nous sommes redevable de la copie de la lettre que nous donnons ici.

Enfin, le 8 octobre, Napoléon reçut son brevet avec l'ordre de rejoindre, à Valence en Dauphiné, le régiment d'artillerie de la Fère qui y tenait garnison. En outre, le ministre enjoignait aux jeunes officiers nouvellement promus de partir immédiatement de Paris; mais la plupart d'entre eux éludèrent les instructions ministérielles parce qu'ils avaient des adieux à faire. Napoléon fit comme les autres, car il avait la famille Pernon à remercier de toutes les obligeances qu'elle avait eues pour lui pendant son séjour à l'école militaire, et un petit compte à régler avec le propriétaire de son logement du quai Conti. Il convint donc avec le chevalier Desmazis, nommé comme lui officier dans le même régiment, qu'ils partiraient ensemble et qu'ils ne quitteraient Paris que la semaine suivante. Le jeune Bulli de Bussy, placé comme eux dans le régiment de la Fère, engagea ses deux camarades à venir passer quelques jours dans sa famille en Champagne; mais soit que Napoléon eût des motifs particuliers pour ne pas accepter cette invitation, soit qu'il ne voulût pas

avouer à M. de Bussy qu'il voulait rester à Paris, ni lui ni Desmazis n'acceptèrent ses offres obligeantes; Napoléon eut recours à un prétexte pour colorer leur refus.

— L'ordre ministériel est précis, dit-il à M. de Bussy; nous ne pouvons rester à Paris, et nous partirons peut-être demain ou après...

— Mais, objecta M. de Bussy, nous rattraperons facilement le temps perdu en prenant la poste.

— Je pars, répliqua Napoléon de ce ton bref dont il avait déjà contracté l'habitude; je ne connais que le devoir. D'ailleurs il ne me siérait pas de désobéir; je n'ai pas comme vous, pour me justifier à mes propres yeux, des parents à embrasser. Allez donc les voir, mon ami; moi et Desmazis nous allons vous précéder au régiment pour vous en faire les honneurs à votre arrivée.

M. de Bussy n'insista plus; il embrassa ses camarades, leur souhaita un bon voyage et s'éloigna en disant à Napoléon : « A bientôt ! »

Ce ne fut que vingt-neuf ans après, et pendant la fatale campagne de France, que l'empereur retrouva M. de Bussy à Corbeny. Bien qu'il eût quitté depuis longtemps le service et qu'il fût maire de sa commune, Napoléon lui donna le grade de colonel et en fit un de ses aides de camp [1].

La veille de son départ, Bonaparte vint faire une dernière visite à la famille Pernon. Notre jeune officier avait endossé pour la première fois son nouvel uniforme de lieutenant d'artillerie et paraissait joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour; mais il avait dans son habillement quelque chose qui lui donnait une apparence fort ridicule; c'étaient des bottes tellement larges que ses petites jambes, alors fort grêles, y étaient par trop à l'aise. Or, on sait que personne ne saisit le ridicule comme l'enfance. Dès que mademoiselle Cécile Pernon, qui pouvait avoir dix ou douze ans, le vit entrer dans le salon, affublé de la sorte, elle

[1] Le baron Fain, Manuscrit de 1814, chap. 8, page 156.

ne put se contenir et fut prise d'un fou rire.

De son côté, dès que Napoléon s'aperçut qu'il était un objet de plaisanterie, il se fâcha et dit à mademoiselle Pernon d'un ton dédaigneux :

— On voit bien, mademoiselle, que vous n'êtes encore qu'une petite fille, à laquelle il faut bien se garder de faire attention.

Mademoiselle Pernon n'était qu'une enfant, il est vrai ; mais cette épithète de petite fille, lancée par un très-jeune homme, blessa sa vanité ; aussi, malgré sa douceur habituelle, répliqua-t-elle sur-le-champ :

— Et vous, monsieur, vous n'êtes qu'un chat botté.

Toutes les personnes présentes, à commencer par madame Pernon, se mirent à rire, car le coup avait porté ; mais peindre la colère du jeune officier serait difficile. Cependant il ne répondit pas, car, bien qu'il ne possédât pas encore ce tact qu'il devait acquérir un jour à un si haut degré, il avait trop l'instinct des convenances pour ne pas comprendre que devant un tel adver-

saire il n'y avait rien à dire, et quoique piqué au vif du malheureux sobriquet, il affecta bientôt après de n'y plus penser, autrement que pour en rire lui-même. Il fit mieux : pour prouver qu'il ne conservait pas de rancune, il revint le soir et pria mademoiselle Pernon d'accepter un charmant petit joujou qui représentait un chat botté courant devant le carrosse du marquis de Carabas. Cette babiole était très-jolie ; il avait dû la payer un prix qui n'était pas en rapport avec l'état de ses finances, d'autant plus qu'il y avait joint une petite édition des contes de Perrault, reliée et dorée sur tranche, en lui disant que c'était un souvenir qu'il la priait de conserver.

— Mon cher Bonaparte, lui dit alors madame Pernon avec cette bienveillance qui donne tant de prix à un remercîment, le joujou, à la bonne heure, mais le conte est de trop.

— C'est un souvenir, madame, répéta Napoléon, et celui-là peut se garder longtemps... dans une bibliothèque, ajouta-t-il en souriant.

— Je suis persuadée que ma fille ne s'en séparera jamais, répondit madame Pernon émue [1].

Et elle se hâta de parler d'autre chose.

Le lendemain, 16 octobre, à sept heures du matin, Bonaparte et Desmazis, dans un costume moitié bourgeois, moitié militaire, sortaient de la petite maison du quai Conti où ils s'étaient donné rendez-vous la veille, et, suivis d'un commissionnaire qui portait l'unique malle dans laquelle leur linge et leurs habits avaient été entassés en commun, ils se dirigèrent vers les Turgotines de Lyon [2] où ils avaient fait retenir leurs places

[1] La duchesse d'Abrantès, de qui nous tenons cette anecdote, nous montra en 1834, alors qu'elle demeurait encore rue de Larochefoucauld, ce petit livre que sa sœur aînée lui avait légué à son lit de mort, et qu'elle conservait pieusement dans un coffret de bois des îles que lui avait donné la mère de l'empereur, dont elle avait été une des dames du palais.

[2] Ces voitures étaient des espèces de diligences établies par le ministre Turgot qui leur avait donné son nom. Le bureau des Turgotines était situé rue Christine (Saint-Germain), près de la rue des Grands-Augustins, dans la maison occupée aujourd'hui par l'imprimerie de M. Gauthier Laguillonie.

vingt-quatre heures auparavant. En arrivant dans la cour des messageries, la vue de cette multitude de voyageurs empressés, les cris des gens qui arrivaient tout essoufflés pour occuper une place dans l'une des vingt guimbardes qui desservaient alors toutes les provinces de France, tout ce mouvement fut un spectacle tout nouveau pour Napoléon. Ni à Ajaccio, ni à Brienne, ni même à Paris, il n'avait vu réunies sur un même point tant de figures hétéroclites se disposant à aller, les unes à Bordeaux, les autres à Strasbourg, celles-ci à Caen, celles-là à Grenoble, et toutes chargées d'un attirail digne du voyageur Cook ou du capitaine Lapeyrouse. Il y avait là une douzaine de diligences au moins qui attendaient le signal de l'horloge pour partir, et à tout moment il en arrivait d'autres qui grossissaient encore le tintamarre. C'était un chaos effroyable.

— Où est la diligence de Lyon? demanda Bonaparte au milieu de ce cataclysme de cris, de plaintes, d'éclats de rire, de coups de fouet et de hennissements de chevaux.

— Ici, mon officier, répondit une voix.

Bonaparte chercha des yeux l'individu qui lui avait répondu, et aperçut, à quelques pas de lui, un gros postillon joufflu à l'œil malin, au teint enluminé, qui était en train de passer de grosses bottes, et qui suspendit un moment sa toilette pour faire le salut militaire aux deux jeunes officiers.

— Vous avez été soldat, lui demanda Bonaparte qui se sentit tout à coup une certaine sympathie pour cet homme.

— Oui, mon officier, répondit celui-ci, huit ans, ni plus ni moins, et dans les dragons de Penthièvre, encore!

— Très-bien; mais qui vous fait supposer que je suis officier? poursuivit Napoléon [1].

— Oh! oh! cela se voit à la première in-

[1] Avant la révolution, les officiers ne revêtaient l'uniforme que dans leurs garnisons respectives ou lorsqu'ils avaient à faire quelque visite d'apparat; ailleurs, ils portaient l'habit bourgeois. Dans la haute société de Paris, il n'était séant pour un gentilhomme de se présenter en uniforme que le jour ou même la veille de son départ.

spection, répliqua le postillon. Les anciens soldats et ceux qui doivent le devenir se sentent à la piste comme les lièvres. Et où allons-nous, mes officiers ?

— A Lyon d'abord, puis à Valence, répondit Desmazis.

— A Lyon ? fameuse ville où je ne suis jamais allé, mais dont j'ai entendu agréablement parler dans les garnisons que j'ai parcourues. C'est peut-être la seule ville de France que je ne connaisse pas, car j'ai été à Lille, à Valenciennes, à Cambray, à Amiens, à Poitiers, à Rennes en Bretagne, que sais-je, moi ! A présent je me contente d'aller et venir régulièrement deux fois par jour de Paris à Villejuif. C'est ma dernière étape et la première poste. J'ai galopé longtemps pour l'État, je galope aujourd'hui pour mon compte, c'est trop juste.

La voix du conducteur qui criait : « Allons, messieurs et dames, en voiture, s'il vous plaît ! » interrompit le discours du postillon. Déjà il s'apprêtait à enfourcher sa haridelle, lorsque Bonaparte, s'approchant de lui :

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il.

— Mon nom est Dutac [1], si l'on veut, répliqua le postillon, mais on m'appelle ordinairement Bataille.

Un moment après, la voiture sortie de la rue Christine était lancée au galop des chevaux, et Napoléon regardait peut-être comme un heureux augure le surnom de son premier postillon.

[1] Ces détails nous ont été racontés par un ancien piqueur des écuries de l'impératrice Joséphine, M. Dutac, fils de ce même Bataille, âgé aujourd'hui de 92 ans, et qui habite Saint-Germain en Laye, où il s'est retiré depuis 1810.

III

L'hôtel de Metz.

Cependant, les opinions républicaines, ayant débordé de Paris sur les provinces, donnaient prétexte dans chaque localité à des réunions politiques où les hommes qui se sentaient de l'audace et de l'ambition formulaient à l'envi des systèmes de constitution et des formes de gouvernement.

Le jeune Bonaparte fut donc un des premiers officiers d'artillerie de la garnison de Valence qui prirent part à ce mouvement des

esprits. Bonaparte fut affilié à un des clubs de Valence, celui de Brutus [1], qui se composait d'avocats, de notables citoyens et de quelques militaires de la garnison. Il y parla souvent avec force et éloquence, évoquant, dans de véhémentes improvisations, les ombres de tous les grands hommes de la Grèce et de Rome qui avaient fondé, au prix de leur sang et de leur existence, la liberté de leur patrie. La parole brève du jeune officier d'artillerie, sa physionomie austère, le son magique de sa voix vibrante et sonore produisaient ordinairement sur l'auditoire une profonde sensation. Quelques-uns des orateurs habituels s'énonçaient mieux que lui; mais nul d'entre eux ne paraissait parler avec plus de conviction, de sincérité, des destinées qui devaient changer prochainement la face du gouvernement. Dans une de ses harangues, Bonâparte prononça avec l'accent de la plus fougeuse exaltation ces paroles, dont à coup sûr sa raison si droite

[1] Archives des vingt-deux sociétés, tant des Amis de la constitution que des Surveillants, tenues à Valence (en Dauphiné) pendant les années 1791 et 1792.

et si honnête eût désavoué le sens fanatique s'il eût eu le temps de la réflexion :

« Il est quelque chose que je préfère à l'épée conquérante de César, c'est le poignard de Brutus [1]. »

Le panégyriste de Brutus en 1792 devait huit ans plus tard prendre le rôle de César et renverser cette république dont il avait salué l'aurore.

Les choses en étaient là lorsque le nouveau colonel du 4e régiment d'artillerie [2] crut devoir avertir le ministre de la guerre des opinions exagérées du jeune capitaine corse. Laissons Napoléon apprécier la conduite de cet officier supérieur dans cette circonstance : « Le colonel du régiment où je

[1] Procès-verbal du serment civique prêté au champ de Mars de la ville de Valence le 14 juillet 1791 (deuxième anniversaire de la prise de la Bastille) ; extrait du registre des délibérations du conseil général de cette commune : signé Delacourt, curé de Saint-Romain-de-Romans ; A. Grégoire, prêtre ; F. Chabert ; Treillard ; Réallier-Dumas, et Muguet, secrétaire.

[2] Celui qui avait succédé au chevalier de Lance, brigadier des armées du roi et chevalier de Saint-Louis, alors émigré.

« servais, dit-il, fit son devoir en avertis-
« sant le ministre des opinions que je pro-
« fessaiset qui étaient en désharmonie avec
« la politique de l'État. Un officier ne doit
« point connaître autre chose que la couleur
« de son drapeau, c'est une vérité incontes-
« table. Jeune et peut-être *trop subalterne*
« comme j'étais alors, je ne comprenais pas
« encore bien tout ce qu'il y a d'affligeant et
« de dangereux dans un corps d'officiers qui
« se mêle de politique et qui délibère au lieu
« de s'instruire à la victoire [1]. »

A la suite du rapport du colonel, le capitaine Bonaparte reçut l'ordre de se rendre à Paris pour y rendre compte de sa conduite. Bonaparte arriva à Paris dans la seconde quinzaine de mai 1792 avec une indemnité de route. Cette indemnité et quelques min-

[1] Nous avons lu ces réflexions écrites de la main de Napoléon à Sainte-Hélène, en marge d'un exemplaire de Polybe qui lui avait appartenu. Ce livre précieux, mis en vente en Angleterre au mois d'octobre 1823, fut acheté par lord Bathurst, qui, à son dernier voyage à Paris, a bien voulu nous le faire voir et nous autoriser à en extraire quelques notes.

ces économies que le jeune capitaine avait faites et qui présentaient un chiffre rond de trois cents francs, formaient toute la fortune du futur empereur. Il alla loger à l'*hôtel de Metz*, rue du Mail, tenu par un certain Maugeard, ancien employé de la maison de Penthièvre, et dont le frère cadet avait été l'un des valets de chambre tapissiers du comte d'Artois [1]. Napoléon, disons-nous, fut inscrit sur les registres de l'hôtel de cette manière : « M. de Buonaparte, capitaine d'artillerie, arrivé le 21 mai à sept heures du soir. Une chambre au troisième, n° 14. »

Dès le lendemain de son arrivée, Napoléon se présentait chez le comte de Narbonne, ayant le département de la guerre, avec lequel il eut un entretien qui fut assez long. On ignore quelles paroles furent échangées à cette audience; mais la bienveillance, l'attachement même que Napoléon témoigna aux jours de sa puissance au frère de ce ministre [2]

[1] Calendrier historique et chronologique pour 1791; à Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Temple du Goût*.

[2] Le lieutenant général comte de Narbonne, qui,

prouve suffisamment que les reproches de M. de Narbonne au jeune officier eurent tout le caractère d'une admonition paternelle et non d'une sévère mercuriale.

Bonaparte, sur l'ordre du ministre, prolongea son séjour à Paris; il est certain qu'il lui demanda alors de passer avec un grade supérieur dans les bataillons d'artillerie destinés pour les colonies. La réclamation instante de Napoléon, apostillée par la veuve de M. de Marbeuf, ancien gouverneur de la Corse, se trouvait encore sous le Directoire dans les cartons du ministère.

Le jeune officier, économe par nécessité,

sous l'empire, devint aide de camp de Napoléon, ambassadeur et gouverneur de Torgau, où il mourut en 1813. M. de Narbonne était tellement observateur de l'étiquette que, lors de la désastreuse retraite de Russie, il se faisait chaque matin raser et poudrer par son valet de chambre derrière un arbre. Napoléon citait cet officier général comme doué d'une force d'âme peu commune et l'offrait pour modèle à quelques-uns de ses généraux, qui, nés bien loin des raffinements de l'ancienne cour, se lamentaient plus que les gentilshommes et les grands seigneurs de ce temps-là. (Voir l'histoire de la Grande Armée pendant la campagne de 1812, par M. le comte de Ségur.)

vivait d'une façon très-retirée. Il mangeait chez un modeste traiteur de la rue des Petits-Pères, appelé Justat [1], chez qui le plat était fixé à six sous, allait rarement au spectacle et au café, et encore plus rarement dans le monde. Ses délassements ordinaires étaient la promenade; chaque jour, avant son dîner, il faisait deux ou trois tours de Palais-Royal, et le soir il allait aux Tuileries, où les allées les plus sombres et les moins fréquentées étaient celles qu'il préférait.

Dans une de ses promenades du soir aux Tuileries, Bonaparte rencontra Bourrienne, cet ancien camarade de l'école de Brienne avec lequel il avait fait, huit ans auparavant, la moitié de la route de Paris, et qui, longtemps son égal, devint successivement son confident, son secrétaire intime, enfin

[1] Plus tard la veuve Justat, qui était encore jeune et jolie femme, prit au Palais-Royal un établissement qu'elle monta sur un pied magnifique. En 1795, Napoléon alla y dîner deux ou trois fois et parle de ce restaurant dans une lettre confidentielle qu'il écrivit à son frère Joseph, alors à Marseille, en date du 16 messidor an III (4 juillet 1795). Cette lettre a été imprimée.

son ennemi déclaré. En l'apercevant, Bonaparte courut à lui, car l'apparition d'un ami de collége était une bonne fortune. L'amitié ne croît pas sur les pavés de Paris, et quand on l'y rencontre, on est heureux comme le voyageur du désert quand il découvre au loin quelque palmier.

— Bourrienne, est-ce vous? s'écria Bonaparte.

— Bonaparte ici! s'écria Bourrienne.

Et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Après s'être un peu remis de l'émotion d'une rencontre si imprévue, Bourrienne dit à Bonaparte :

— Nous ne nous quitterons pas ainsi ; la retraite donne le signal de la fermeture des grilles ; la chaleur est étouffante : allons prendre de la bière sur les boulevards, cela nous mettra à même de causer plus à notre aise [1].

Bonaparte semblait hésiter et portait machinalement la main à son gousset. Bourrienne, qui devina sa position financière, reprit aussitôt en souriant :

[1] Bourrienne, Mémoires, tome Ier, chap. 4, page 48.

— N'ayez pas peur, mon cher, je suis riche, je suis à la tête d'une cinquantaine d'écus, et j'espère bien en recevoir encore autant de ma famille d'ici à huit jours. Aussi, mon ami, si vous avez besoin de quelque argent, la moitié de ma bourse est à votre service, comme à Brienne. Si nos habits sont changés, nos cœurs, je l'espère, sont restés les mêmes.

Et en prononçant ces paroles, Bourrienne avait serré cordialement la main de Napoléon.

— Merci, Bourrienne, merci, repartit Bonaparte en maîtrisant l'émotion que cette généreuse confraternité avait fait naître en lui. Je n'ai présentement besoin de rien, mais plus tard nous verrons.

Les deux amis traversèrent le jardin, prirent le Pont-Tournant et gagnèrent les boulevards par la rue Royale. Bientôt ils s'attablèrent au café du Helder, qui était alors le rendez-vous des *muscadins* et des *incroyables*. Or, Bourrienne était à cette époque une espèce de muscadin; car à beaucoup d'expression dans la physionomie il joignait

une tournure élégante et des manières distinguées.

Jusqu'à près de minuit, les deux camarades s'entretinrent longuement des événements qui s'étaient passés depuis leur sortie de l'école. Puis ils parlèrent un peu de politique, de leurs projets d'avenir, et enfin de la Corse, cette chère patrie, que Napoléon aspirait à revoir. Dès ce moment, Bonaparte ne fut plus seul. Il ne se passait guère de jours sans que Bourrienne vînt le prendre à son hôtel de la rue du Mail pour aller dîner ou pour faire quelque excursion. Enfin, Bonaparte ne pouvait plus se passer de Bourrienne ni Bourrienne de Bonaparte. Leur amitié de collége s'était retrouvée tout entière.

Cependant ils n'étaient heureux ni l'un ni l'autre. Les rentrées sur lesquelles Bourrienne avait compté n'arrivèrent pas, et il avint même quelquefois que les choses les plus indispensables leur manquèrent à tous deux; aussi passaient-ils leur temps comme des jeunes gens de vingt ans qui n'ont rien à faire et qui ont peu d'argent.

Napoléon en avait encore moins que Bourrienne. Pendant ce temps, Bourrienne, qui sollicitait une place au ministère des affaires étrangères parce qu'il venait d'entreprendre un voyage inutile en Prusse et en Pologne, avait quelque velléité de demander au commerce et à l'industrie une position que les autres carrières semblaient lui refuser; il fit part à Bonaparte de ses projets; ils en essayèrent même quelques-uns, mais le manque absolu de fonds les contraignit bientôt d'abandonner toutes ces utopies industrielles que le génie de l'un, que l'esprit de l'autre enfantaient avec une merveilleuse fécondité[1]. Sur ces entrefaites arriva la journée du 20 juin 1792.

Ce jour-là, les deux jeunes gens, qui s'étaient donné rendez-vous pour dîner ensemble, se dirigeaient vers un restaurateur de la rue Saint-Honoré, lorsqu'ils virent passer sur la place du Palais-Royal une foule déguenillée hurlant les plus grossières provocations et se dirigeant vers les Tuileries en

[1] Bourrienne, Mémoires, tome Ier. chap. IV, page 48.

criant : A bas le veto ! Vive les sans-culottes ! Cette troupe de forcenés était commandée par Santerre et par le marquis de Saint-Hurugues, et se rendait à l'assemblée constituante.

— Suivons cette foule, dit Bonaparte à Bourrienne.

Et les deux jeunes gens, ayant pris les devants, arrivèrent sur la terrasse du bord de l'eau, d'où ils purent contempler la scène hideuse qui se préparait et dont ils avaient le pressentiment.

On en connaît les affreux détails, on sait à combien de dangers Louis XVI et sa famille furent exposés dans cette terrible journée. Bonaparte et Bourrienne ne savaient pas ce qui se passait dans l'intérieur du château, mais ils le devinèrent facilement lorsqu'une fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrit et que le roi parut coiffé d'un bonnet rouge qu'un homme du peuple lui avait présenté au bout d'une pique.

A cette vue, le cœur de Napoléon bondit dans sa poitrine. Il serra fortement le bras de Bourrienne. Le jeune officier sentait que

ce bonnet remplaçait désormais la couronne sur le front du monarque.

— Mais qu'eussiez-vous fait à sa place ? lui dit Bourrienne ; ne voyez-vous pas que ce pauvre roi est à la merci de cette poignée de forcenés ?

— Il fallait leur montrer du canon, répondit celui-ci, et tout cela courrait encore.

En quittant les Tuileries Bonaparte dit encore à Bourrienne :

— Je n'ai jamais éprouvé comme aujourd'hui le sentiment de l'indignation. Ah ! le malheureux roi ! Il n'a donc pas lu l'histoire de Charles Ier ?

A sept heures, les deux amis, tout émus de la scène dont ils avaient été témoins, allèrent dîner, non chez le restaurateur de la rue Saint-Honoré, mais *aux Trois Bornes,* chez un petit traiteur dont l'établissement était situé rue de Valois, presque en face le fameux Février [1], restaurateur du Palais-

[1] Chez qui, l'année suivante, le député Lepelletier de Saint-Fargeau fut assassiné par un garde du corps nommé Pâris, le 20 janvier, veille de la mort du

Royal alors très en vogue. Pendant le repas, qui fut court, Napoléon discuta avec un grand sens les causes de cette insurrection, dont les événements du 10 août ne furent que la conséquence. Ce jour-là Bourrienne paya la carte du dîner comme cela lui arrivait assez souvent, car il était plus à l'aise que Bonaparte, qui s'était vu contraint, deux jours auparavant, de déposer sa montre chez Fauvelet, frère aîné de Bourrienne, qui avait à l'hôtel de Longueville[1] une entreprise

roi. L'épitaphe suivante fut faite à cette occasion :

Ci gît Saint-Fargeau Lepelletier,
Assassiné en janvier chez Février.

[1] Cet hôtel était situé sur le Carrousel, à côté de l'hôtel Marbeuf et presque en face du château des Tuileries. Plus tard cet hôtel devint le dépôt de la ferme des tabacs sous le nom de l'Hôtel des Fermes. En 1806, Napoléon l'acheta et en fit abattre une aile pour construire ses nouvelles écuries qui bientôt furent abattues à leur tour pour faire place à la rue Napoléon qui conduisait au Louvre. Au 20 mars 1815, les grenadiers qui revenaient de l'île d'Elbe furent logés dans le bâtiment de l'hôtel de Longueville qui subsistait encore et sur l'entrée duquel on avait apposé un énorme écriteau avec ces mots écrits en rouge : *Quartier des*

connue sous le nom d'Encan national, c'est-à-dire qu'il recevait en dépôt toute sorte d'objets sur lesquels il avançait une partie de la valeur en argent. Il gardait ces objets pendant un certain temps, et le délai convenu étant expiré, si le consignataire ne les retirait pas, il les faisait vendre publiquement à l'enchère.

Napoléon n'oublia jamais les événements du 20 juin 1792. Il en parla souvent à Sainte-Hélène avec toute la vivacité d'une imagination profondément frappée.

Mais au 10 août, Bonaparte assista seul à l'invasion des Tuileries [1]. M. Méard de Saint-Just dit que plusieurs officiers de la garde suisse furent sauvés de la fureur populaire par la courageuse intervention d'un jeune homme qui s'était posté dans le Carrousel

Braves. Napoléon fit enlever cette espèce d'enseigne pour empêcher les querelles de corps. Les restes de cet hôtel ont entièrement disparu lorsqu'il s'est agi de déblayer la place du Carrousel pour l'agrandir.

[1] Bourrienne n'était plus à Paris; il était parti depuis quelques jours pour Stuttgard en qualité de secrétaire de légation.

près de l'hôtel de Longueville. Quelques personnes ont cru que ce généreux citoyen était Bonaparte. Nous n'affirmerons pas ce fait, mais nous dirons, parce que nous en avons eu la certitude depuis, que Napoléon aida à transporter des blessés dans l'orangerie du Louvre, et que, dans cette déplorable circonstance, il se fit remarquer par son zèle et son humanité [1].

Moins de trois semaines après, les massacres de septembre ensanglantaient les prisons de Paris. Bonaparte vit encore le sang couler et des assassins gagés promener dans les rues de la capitale leurs horribles trophées ; il vit tout cela et il en gémit, car son âme de jeune homme était ouverte à tous les sentiments honorables, et son jugement était éclairé déjà par les enseignements de l'his-

[1] C'est par modestie sans doute que Napoléon n'a jamais parlé de ce fait ; cependant il a dit à Sainte-Hélène : « Au bruit de l'assaut des Tuileries, le 10 août, « je courus au Carrousel chez Fauvelet, frère de Bour- « rienne, qui tenait un magasin de meubles à l'hôtel de « Longueville. » Cette déclaration semblerait venir à l'appui de l'assertion de M. Méard de Saint-Just et de la nôtre.

toire. On ne peut donc douter que les déplorables journées des 20 juin, 10 août et 2 septembre aient modifié quelque peu ses opinions ; du moins est-il constant que depuis cette époque il n'écrivit rien dans le sens des doctrines démagogiques. Il est également certain que le dédain excessif qu'il conserva depuis pour ceux qu'il appelait les idéologues, dédain qui se manifesta avec plus de force encore dans les dernières années de son règne, date de ces temps de cruelle mémoire [1].

Le 16 août 1792, l'assemblée nationale ayant décrété l'évacuation de toutes les maisons royales, Bonaparte fit les démarches nécessaires pour emmener avec lui sa sœur (Marianne-Élisa), qui était toujours à Saint-Cyr ; et le 1er septembre suivant il écrivit aux administrateurs du district de Versailles la

[1] « Les *idéologues,* disait Napoléon, ont fait plus de « mal à la France que les jacobins, les anarchistes et « les septembriseurs. Les *idéologues,* surtout, ont fait « égorger les blancs aux colonies et ont inventé un « mot (philanthropie) qui fera couler plus de sang que « les guerres de religion. »

lettre suivante, curieuse à plus d'un titre [1].

« Messieurs,

« Buonaparte, frère et tuteur de la de-
« moiselle Marie-Anne Buonaparte, a l'hon-
« neur de vous exposer que la loi du 7 août,
« et plus particulièrement l'article addition-
« nel décrété le 16 du même mois, suppri-
« mant la maison de Saint-Cyr, il vient ré-
« clamer l'exécution de la loi pour ramener
« dans sa famille ladite demoiselle sa sœur.
« Des affaires pouvant l'obliger à partir de
« Paris d'un jour à l'autre, il vous prie de
« vouloir bien ordonner qu'elle jouisse du
« bénéfice de la loi du 16, et que le trésorier
« du district soit autorisé à lui escompter les
« vingt sols par lieue jusqu'à la municipalité
« d'Ajaccio, en Corse, lieu du domicile de
« ladite demoiselle, et où elle doit se rendre
« auprès de sa mère.

« Je vous salue avec respect.

« Buonaparte.

« 1er septembre 1792. »

[1] Dossier relatif à la sortie de Saint-Cyr de Marie-Anne Bonaparte.

Le même jour, le maire et les officiers municipaux de Saint-Cyr ayant donné un avis favorable à la demande de Napoléon, le directoire du district de Versailles conclut à ce qu'il fût délivré un mandat de 350 fr., payable à vue à la trésorerie nationale, à mademoiselle Bonaparte, et à ce que son frère pût l'emmener avec son linge et ses hardes [1].

Napoléon alla donc chercher sa sœur à Saint-Cyr et l'emmena avec lui à son logement de l'hôtel de Metz, qu'il n'avait point quitté; mais n'ayant pu prévoir l'obligation où il se trouverait d'avoir à sa charge une personne de plus, bientôt, et malgré l'indemnité de route qu'il avait touchée, il éprouva une gêne dont il fit l'aveu à un de ses anciens camarades de l'école de Brienne, M. Rantz, depuis peu établi à Paris. Celui-ci n'ayant pu, malgré sa bonne volonté, obtempérer à sa demande, Napoléon, voyant de jour en jour ses faibles ressources s'épuiser, prit la subite ré-

[1] Extrait des registres des délibérations du district de Versailles, du 1er septembre 1792, an IV de la liberté et Ier de l'égalité.

solution de retourner en Corse avec sa sœur. Il fit part de ses intentions à son ami, qui essaya vainement de le retenir en lui faisant envisager les chances de succès qu'il pourrait avoir à Paris.

— Non, lui répondit-il, ce n'est point ici que je pourrai sortir de la foule; il y a trop d'ambitieux et de solliciteurs. Je végète dans un hôtel garni, il faut que j'aille respirer l'air de ma pauvre patrie, et que je retrempe mon âme au foyer paternel. Et puis que ferais-je ici de ma sœur? Je ne puis l'envoyer seule dans ma famille. Il nous faut partir. Je reviendrai à Paris sous de plus favorables auspices.

— Vous partirez par la barrière d'Italie, repartit l'ancien camarade en plaisantant, et vous reviendrez peut-être par la barrière du *Trône*.

— Non, pas encore, répliqua Bonaparte sur le même ton, mais au moins par la barrière de *l'Étoile*.

Le 29 septembre 1792, Napoléon et sa sœur Élisa quittaient l'hôtel de Metz, et quelques jours après il était dans les eaux

de la Corse, à bord de la flotte de l'amiral Truguet, avec le titre de commandant des volontaires d'Ajaccio, que M. de Quenza, lieutenant-colonel au même corps, lui avait conféré sur le bâtiment même où ils étaient montés ensemble.

IV

L'hôtel des Droits de l'homme.

Les événements du 9 thermidor [1] trouvèrent Bonaparte général d'artillerie. De Toulon reconquis, il avait passé à Nice, d'où Robespierre (le jeune), représentant du peuple à l'armée des Alpes, voulut l'emmener à Paris. Bonaparte refusa, au grand regret de Robespierre. Ce dernier pressentait sans doute que le génie guerrier du jeune géné-

[1] 27 juillet 1794.

ral servirait à la fortune politique de son frère, qui, n'ayant pas l'épée de Cromwell, l'eût trouvée dans la main de Bonaparte.

Les députés terroristes ayant été remplacés à l'armée de Nice par Albitte et Salicetti, leur arrivée à Barcelonnette fut signalée par l'arrestation de Napoléon, qui fut conduit à la prison de la ville [1], où il demeura au secret pendant quatorze jours, au bout desquels un second arrêté des mêmes représentants lui rendit la liberté. Il en profita pour venir à Paris, où il arriva dans les derniers jours d'octobre 1794, ayant voyagé par économie à petites journées et avec ses propres chevaux.

Voyez-vous cette vieille maison à quatre fenêtres de face qui se trouve à gauche en entrant dans la rue du Mail, par la rue Montmartre ? C'est là que le vainqueur de Toulon, le futur conquérant de l'Italie, descendit d'une chaise de poste d'assez maigre apparence, accompagné de deux jeunes

[1] Ce furent Viévin, chef de brigade de gendarmerie, et l'adjudant général Aréna, tous deux compatriotes de Napoléon, qu'on chargea de son arrestation.

gens, ses aides de camp, dont l'un devait ceindre son front de la couronne des princes de Nassau, et l'autre porter sur son écusson le vautour de la maison de Bragance : Louis Bonaparte et Junot, le futur roi de Hollande et le futur duc d'Abrantès.

Bonaparte loua dans cette maison, qui portait pour enseigne *Hôtel des Droits de l'homme* [1], un petit appartement garni au quatrième étage, auquel étaient annexées deux chambres au-dessus, l'une pour son frère Louis, l'autre pour Junot. Le prix de l'appartement et des deux chambres fut arrêté en bloc à 72 livres par mois, numéraire.

Le général, n'ayant pour toute fortune que quatre cents francs en argent, chargea le maître de l'hôtel de lui trouver un acquéreur pour sa chaise de poste et ses deux chevaux ; cet acquéreur se présenta. Il compta douze cents francs au général pour sa voiture et ses chevaux. La somme de

[1] Cette maison était tenue à cette époque par un sieur Grégoire qui, en 1814, était propriétaire de l'hôtel Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin.

seize cents francs que Napoléon se trouva posséder le mit à même d'attendre le résultat des réclamations qu'il se proposait de faire valoir auprès du gouvernement.

Louis et Junot passèrent leur temps à visiter Paris. Bonaparte, toujours actif, allait tantôt chez les représentants du peuple qui avaient quelque influence dans les comités, tantôt chez le ministre de la guerre; mais la plupart de ses démarches étaient infructueuses; ici il recevait un accueil glacial, là on lui faisait de belles promesses qui ne se réalisaient pas. Le général rentrait tristement à son hôtel, écrivait, lisait, méditait, et finissait par se coucher à neuf heures du soir *comme les poules,* disait Junot en badinant.

Un soir que Napoléon s'était mis au lit de meilleure heure encore, il dormait, lorsque tout à coup il fut réveillé par une voix vibrante et accentuée qui déclamait avec chaleur ces vers :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome, qui ta vu naître et que ton cœur adore,

Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore,
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés,
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !...

— En vérité, s'écria-t-il en se mettant sur son séant, voilà du Corneille tout pur ! On récite ici les imprécations de Camille ; mais ces honnêtes voisins ne pourraient-ils pas choisir une heure moins avancée pour se livrer au plaisir de la déclamation ?

Bonaparte se leva, alla regarder à sa pendule. Il était à peine dix heures et demie.

— Au fait, se dit-il en se recouchant, il n'est point une heure indue. Ce ne sont pas ces gens-là qui se couchent trop tard, c'est moi qui me couche trop tôt. Prenons patience, ils ne réciteront peut-être pas les cinq actes de la tragédie.

La leçon de déclamation ayant lieu dans l'appartement situé au-dessous du sien, Bonaparte ne perdit pas une tirade, pas un vers. Il y avait une voix de femme et une voix d'homme ; la voix de femme était jeune et passionnée, mais celle de l'homme qui

semblait lui indiquer les intonations et les mouvements avait une vigueur et un charme irrésistibles.

Le lendemain matin, en sortant de chez lui, Bonaparte rencontra le maître de l'hôtel.

— Citoyen, lui demanda-t-il, vous avez donc des artistes dramatiques dans votre maison ?

— Oui, citoyen général, répondit l'hôte, il y a dans l'appartement du troisième au-dessous du vôtre une jeune dame qui arrive de Bordeaux et qui vient à Paris pour débuter au théâtre de la République. Le citoyen Talma, auquel elle a été recommandée d'une manière toute spéciale, vient, les jours où il ne joue pas, lui faire répéter divers rôles ; mais, citoyen général, se hâta d'ajouter l'hôte, est-ce que vous auriez été importuné par leurs éclats de voix ?

— Nullement, repartit Bonaparte, je m'étais couché hier d'assez bonne heure parce que je me sentais fatigué ; mon repos a été peut-être un peu troublé, je l'avoue, par la leçon du citoyen Talma ; mais peu à peu

j'ai éprouvé tant de plaisir à l'entendre que je n'ai point regretté la perte de quelques heures de sommeil.

— Ah ! mais un moment ! citoyen général ; je n'entends pas que le sommeil de mes locataires soit troublé en aucune façon, et dès ce soir je parlerai...

— Citoyen, interrompit Bonaparte, je vous répète que mon repos n'a point été troublé, et, ajouta-t-il de ce ton sec qui décelait chez lui le désir d'être obéi, je vous saurais très-mauvais gré de faire au citoyen Talma et à son élève des reproches qu'ils n'ont pas mérités. Au contraire, je me trouve très-bien d'un pareil voisinage.

Le lendemain, à neuf heures du soir, un homme d'une physionomie noble et mélancolique, d'une mise élégante et ayant des manières distinguées, frappait doucement à la porte du général qui donnait à son frère Louis une leçon de mathématiques. Le futur roi de Hollande s'empressa d'aller ouvrir.

— Citoyen, lui demanda poliment le visiteur, le général Bonaparte est-il visible?

Voulez-vous avoir la complaisance de lui dire que le citoyen Talma, artiste du théâtre de la République, désirerait lui présenter ses hommages?

Au nom de Talma, Bonaparte, qui écoutait, se leva et alla au-devant de l'artiste. Roscius et Sylla se retrouvaient en présence. Après un échange de salutations :

— Citoyen général, dit Talma, la citoyenne Julie Carreau, votre voisine, a été informée qu'avant-hier vous aviez passé une mauvaise nuit à cause d'elle et de moi, je viens en son nom et au mien vous offrir des excuses : si les lauriers de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir, ajouta Talma en souriant, au moins de malencontreux comédiens ne venaient pas ajouter à ses insomnies par leur babil.

— Citoyen, repartit Bonaparte un peu confus, j'avais défendu au maître de cet hôtel de vous parler de cette bagatelle; puisque l'indiscrétion de cet homme vous amène ici, je n'ai plus la force de lui en vouloir, et je me félicite au contraire de cette circonstance, qui me procure le plaisir de

faire votre connaissance. Dans le dernier séjour que j'ai fait à Paris, je vous ai entendu et admiré plusieurs fois, citoyen Talma. Je puis vous attester que votre *manière* a fait sur moi une grande impression. Depuis Lekain, que vous surpassez sans aucun doute, aucun acteur tragique, selon moi, n'avait su rendre comme vous Mahomet et Xipharès.

— J'accepte vos éloges, citoyen général, et si je ne les mérite pas tout à fait aujourd'hui, j'espère un jour m'en rendre plus digne.

La conversation continua sur ce ton. Bonaparte et Talma, ces deux hommes dont la destinée sur la scène des fictions et sur la scène des réalités devait être si brillante, se comprirent tout d'abord. On parla de Corneille, de Racine, de Molière et de Voltaire. Bonaparte ne cacha à l'artiste ni ses préférences ni ses antipathies.

— Corneille est le premier de nos tragiques, lui dit-il ; sa versification, sa pensée, son allure, tout est d'un vieux Romain ; Racine sent un peu trop la cour de Louis XIV ; je crois toujours voir, sous la tunique d'Hip-

polyte et sous l'armure d'Achille, les courtisans de l'OEil-de-bœuf. Voltaire est faux partout et ne soutient pas la lecture; ôtez de ses tragédies les déclamations philosophiques et les *concetti* doucereux qui plaisent tant aux femmes, il ne restera plus rien. Mais Corneille! Corneille! quel langage! quelle politique! quelle raison haute et sublime! quel patriotisme! quelle vigueur d'images et d'expressions! Ne croirait-on pas que ce vieux Corneille a commandé des armées quand il fait parler Sertorius et Pompée? Un homme d'État pourrait-il mieux penser qu'Auguste, que Rodogune? Et dans son *Attila,* qu'on a tort de dédaigner, ne se trouve-t-il pas une scène digne d'admiration : celle où Attila délibère s'il doit s'unir à Rome qui s'éteint dans la fange ou à la Gaule qui se lève dans la gloire? Ah! citoyen, quel noble génie que ce Corneille, dont Louis XIV aurait dû faire un duc et pair, un ambassadeur ou un ministre!

On voit que le monarque perçait déjà dans les pensées du général d'artillerie.

— Citoyen général, répondit Talma en se

levant, vous paraissez aimer les arts, car vous en parlez en homme qui en a approfondi les secrets. Oserai-je vous inviter, au nom de la citoyenne Carreau, à venir passer quelques-unes de vos soirées chez elle? Vous trouverez dans son salon une réunion d'hommes de lettres et d'artistes qui vous plairont. Les citoyens Lemercier, Chénier, Della Maria et plusieurs autres la visitent souvent. On fait des lectures, on fait de la musique, on cause, et enfin on déclame; c'est-à-dire nous travaillons, ajouta Talma en souriant; et quand nous aurons l'honneur de vous avoir près de nous, pour ma part, je ne craindrai pas que Cinna ait besoin de la clémence d'Auguste.

Bonaparte profita de l'invitation de Talma et de la citoyenne Julie Carreau [1], et, pen-

[1] Les vieux habitués du Théâtre-Français n'ont pas oublié les brillants débuts que cette demoiselle, sous le nom de Julie Vanhove, fit en 1795, dans les rôles de Phèdre, de Camille et de Zaïre. Elle était fille de François Carreau, qui pendant quarante ans avait été artiste au même théâtre sous le nom de Vanhove, et élève de mademoiselle Raucourt et de Talma. Douée d'un physique remarquable et d'une rare intelligence,

dant le court séjour qu'il fit à l'*hôtel des Droits de l'homme*, il passa de fréquentes soirées chez cette comédienne. C'est donc dans cette maison de la rue du Mail que se fonda l'amitié qu'il eut toute sa vie pour Talma, et qu'il connut Della Maria, Népomucène Lemercier et même Ducis : le premier, auteur de charmantes partitions ; le second, poëte estimé pour ses poésies, mieux encore par son noble caractère ; et le troisième, traducteur, imitateur, arrangeur ou *dérangeur,* comme on voudra, des tragédies de Shakspeare, mais que recommandait l'austérité de ses mœurs et de ses opinions. Cet aréopage, composé d'éléments si divers, se réunissait deux fois par semaine, et deux fois par semaine Bonaparte y venait apporter le tribut de ses pensées neuves et ardentes. Là il oubliait, au milieu des arts et de la littérature, les dégoûts dont il était abreuvé.

Cependant un ancien capitaine, nommé

Julie eût occupé la première place sur la scène française, après Talma qu'elle avait épousé, si une mort prématurée n'était venue l'enlever bien jeune, comme nous le dirons plus tard.

Aubry [1], dirigeait le comité de la guerre. Il fit un nouveau tableau des officiers de l'armée, se porta comme général d'artillerie, donna à Bonaparte, en échange du titre qu'il lui prenait, celui de général d'infanterie, et voulut l'envoyer dans la Vendée. Napoléon, qui avait horreur de la guerre civile, et qui d'ailleurs tenait à l'arme pour laquelle il s'était livré à des études spéciales, refusa de se rendre à son poste, et fut, par un arrêté du comité de salut public, rayé définitivement du contrôle des officiers généraux employés dans les armées de la république. Les nombreuses démarches qu'il fit alors pour faire révoquer cette injustice n'ayant obtenu aucun succès, et ses ressources pécuniaires étant à peu près épuisées, il se détermina à quitter Paris. L'homme de guerre fatigué voulait devenir cultivateur ou industriel.

[1] François Aubry, capitaine d'artillerie, député du Gard à la Convention nationale. C'est lui qui, en 1793, fit rendre le fameux décret par lequel toutes les cloches des églises de France étaient mises à la disposition du ministre de la guerre pour en faire des canons.

— C'en est fait, dit-il un jour à Talma, je ne puis prolonger davantage mon séjour à Paris. J'use ma vie, mon temps et mon argent sans entrevoir d'issue au labyrinthe inextricable dans lequel je me suis engagé. Je suis fait pour me battre et non pour intriguer. Je quitte la partie ; si la chance tourne, je reviendrai ; mais elle ne tournera pas, j'ai du malheur ; m'entêter serait une sottise.

— Ne vous fatiguez pas, répliqua Talma, restez encore avec nous. Qu'allez-vous faire? Vous retirer dans une ferme à cent lieues de Paris? Vous y serez oublié.

— Et le serais-je moins ici? repartit Napoléon. Oui, il faut que je m'éloigne ; tout m'en fait une loi. N'ébruitez pas cette détermination, je veux en faire un mystère à mes amis et à vos habitués.

Talma garda le secret, et deux jours après, à six heures du matin, Bonaparte quitta l'*hôtel des Droits de l'homme*, et accompagné de son frère Joseph (ce dernier allait à Marseille pour se marier), il monta dans une diligence des messageries nationales qui emporta les deux frères.

— Veux-tu donc absolument te confiner dans un ermitage? demanda Joseph à Napoléon.

— Oui, répondit celui-ci en soupirant; il n'y a rien à faire ici.

— Alors, reprit Joseph, nous commencerons nos explorations lorsque nous serons arrivés à Marseille; mais j'ai lieu de croire qu'à la manière dont tu quittes Paris, tu ne seras pas longtemps sans y revenir.

Joseph ne se trompait pas.

V

Le petit appartement de la rue Michodière.

Quand Napoléon revint à Paris, ce fut avec la résolution d'y attendre patiemment que les préventions que nourrissaient contre lui les hommes qui étaient au pouvoir eussent disparu. Il ne voulut pas descendre à l'*hôtel des Droits de l'homme,* où il aurait retrouvé, avec la citoyenne Carreau, Talma et les gens qu'il avait connus dans un temps plus heureux; il alla se loger rue Michodière dans une maison bourgeoise qui porte aujour-

d'hui le n° 19 [1], et où il y avait de petits appartements garnis que le propriétaire louait aux étrangers, soit au mois, soit à la décade, c'est-à-dire à la semaine. Napoléon choisit celui de ces appartements dont le loyer était le moins cher, avec la résolution bien arrêtée de s'y séquestrer et de reprendre cette vie obscure qui lui était tant à charge. Sur ces entrefaites, Bourrienne, de retour d'Allemagne, s'était marié à Sens et était venu passer quelques jours à Paris avec sa femme. Une après-dînée qu'ils se promenaient tous deux au Palais-Royal, ils rencontrèrent Bonaparte qui lisait les *papiers publics,* assis à l'entrée d'un cabinet littéraire tenu par un nommé Girardin [2]. Bourrienne embrassa cordialement son ancien camarade, le présenta à sa femme et l'emmena au théâtre de la République. On donnait ce soir-là *le Sourd ou l'Auberge pleine,*

[1] Et non pas, comme on l'a prétendu, dans la maison du numéro 12, située presque en face, et qui appartient aujourd'hui à une dame Lamy.

[2] Bourrienne, Mémoires, tome Ier, chap. VII, page 78.

et Baptiste cadet, qui remplissait le rôle de Danières, provoqua des éclats de rire si bruyants que les acteurs en scène furent souvent obligés d'interrompre leur débit. Bonaparte seul demeura impassible et ne rit pas ; le malheur et l'injustice avaient tellement aigri son caractère qu'il était devenu d'un morose imperturbable. Il n'en pouvait être autrement. Réduit à un état de gêne voisin de l'indigence, il ne recevait de temps en temps de Joseph, qui avait épousé la fille de M. Clary, négociant de Marseille, que de faibles ressources insuffisantes pour un jeune homme, si économe qu'il fût. Napoléon était donc *malheureux* dans toute l'acception du mot. Le soir, lorsqu'il se promenait aux Tuileries, sur les boulevards ou au Palais-Royal, et qu'il voyait passer devant lui de ces jeunes merveilleux auxquels on avait donné le nom d'*incroyables*, il haussait les épaules et déclamait contre le sort.

— Et ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune ! s'écriait-il [1].

[1] La duchesse d'Abrantès, Mémoires.

Il est vrai qu'à cette époque de sa vie il ne ressemblait en rien à ces heureux du jour, à ces *lions* de l'époque; nous dirons même que son extérieur était loin de prévenir en sa faveur. Cette coiffure en *oreilles de chien,* qui nous paraît si étrange aujourd'hui dans les gravures où il est représenté au passage du pont d'Arcole, était alors des plus simples, car ces mêmes muscadins contre lesquels il récriminait si amèrement portaient les cheveux encore plus longs; seulement les siens étaient alors mal poudrés, et puis il avait le teint jaune, l'air maladif, et sa mise était négligée. Ses mains subirent aussi par la suite une sorte de métamorphose ; elles étaient excessivement maigres à cette époque, tandis que plus tard il tira bien quelque vanité de leur forme et de leur blancheur. Enfin lorsqu'on se représente Napoléon, en 1795, traversant la cour de la maison de la rue Michodière d'un pas gauche et incertain, coiffé d'un mauvais chapeau rond enfoncé sur les yeux, et laissant pendre de chaque côté de ses joues ces deux touffes de cheveux mal peignées, on a

peine à reconnaître dans ce portrait l'homme que l'on vit quelques années après si soigné dans sa toilette et si coquet même dans sa simplicité que cette simplicité n'était qu'une coquetterie de plus.

Après la rencontre qu'il avait faite de Bourrienne au Palais-Royal, Bonaparte alla souvent dîner chez lui, bien qu'il demeurât dans un quartier très-éloigné du sien (Bourrienne logeait alors rue Grenier-Saint-Lazare). Cet appartement n'était qu'un pied-à-terre ; mais madame Bourrienne ayant témoigné à son mari le désir de s'éloigner de ce bruyant voisinage, Bourrienne arrêta un appartement dans une maison neuve d'assez belle apparence, située rue des Marais-du-Temple, au coin de la rue Albouy [1], et s'y installa aussitôt. Dès ce moment, Napoléon alla passer toutes ses soirées chez eux.

— Un logement dans votre maison et un cabriolet, leur dit-il un soir, et je serais le plus heureux des hommes !

Cependant, lorsqu'il déménagea de la rue

[1] Bourrienne, Mémoires, tome I, chap. VII, page 81.

Michodière, il n'alla pas loger, comme on l'a encore prétendu, rue des Marais, en face de son ami. Et d'ailleurs cela lui eût été impossible puisqu'il n'avait pas de mobilier. Ce fut un motif d'amour-propre qui lui fit quitter brusquement son petit appartement garni quelques jours après que Bourrienne et sa femme eurent quitté Paris pour retourner à Sens. Et puis Napoléon voulait se rapprocher des Tuileries, où la Convention nationale tenait le soir des séances auxquelles il assistait assez régulièrement. Or, voici le véritable motif qui le fit partir si précipitamment de la rue Michodière :

Un soir qu'il rentrait chez lui assez tristement, il fut accosté par un ancien maître de danse, nommé Dantel, qu'il avait connu à Valence à l'époque où il n'était encore que lieutenant d'artillerie. Voulant se lancer dans les salons de cette ville, pour mieux y figurer, Napoléon avait pris des leçons de ce professeur, qui se disait « élève de Vestris (le père) et danseur du roi. » Ce Dantel, qui déjà était âgé, renonça peu après à son art pour occuper à la direction

de la poste aux lettres de Valence un modeste emploi que la tourmente révolutionnaire lui enleva. Il avait fait le voyage de Paris, comme beaucoup d'autres, pour y chercher fortune, et, en attendant, il rôdait ce soir-là autour du Théâtre des Arts dans l'espérance d'y rencontrer quelqu'une de ses anciennes connaissances qui eût le crédit de le faire entrer gratis au spectacle. Il aborda Bonaparte , qui le reçut d'abord assez froidement ; mais le vieux professeur se montra si heureux de cette rencontre, que peu à peu l'ancien élève, se laissant aller à l'empire des souvenirs, causa bientôt familièrement avec lui. Après s'être entretenus longuement de la société de Valence, on parla de théâtre, de musique italienne et de ballets. Dantel fit la critique de tous les danseurs qui étaient à l'Opéra, prétendant que l'art chorégraphique avait périclité depuis que lui Dantel avait abandonné la scène française. Tout en devisant ainsi, le maître de danse avait suivi son ancien élève, qui, pensant à tout autre chose, l'avait emmené machinalement jusque dans la rue

Michodière, et s'était arrêté devant la porte de sa maison.

— Pardon, mon cher maître, dit enfin Napoléon au maître de danse, qui n'avait pas cessé de parler; mais c'est ici que je demeure; souffrez que je vous quitte.

— Au moins, général, lui dit Dantel, me permettrez-vous de vous présenter quelquefois mes hommages?

— Je serais fâché de vous déranger, répondit Napoléon, qui voulait se débarrasser de l'importun. D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne suis chez moi que très-rarement.

— Même le matin? objecta le maître d'un ton suppliant.

— Je sors toujours le matin, répondit Napoléon avec impatience.

— Alors c'est différent, au revoir, avait répliqué Dantel en saluant son élève d'après les principes qu'il lui avait jadis inculqués.

Napoléon croyait s'être débarrassé pour toujours de cet ennuyeux original lorsque le lendemain, à sept heures du matin, on frappe à la porte de sa chambre.

— Qui est là ? demande-t-il, étonné qu'on vienne l'éveiller si matin.

— C'est moi ! répond une voix qui lui est inconnue.

La porte s'ouvre aussitôt : c'est Dantel.

Napoléon fut très-mécontent de se voir surpris ainsi ; mais comme à toutes les époques de sa vie il sut prendre une prompte détermination, sans répondre un mot aux politesses banales et aux excuses que lui adressait le maître de danse, il s'élance de son lit, s'habille en un moment, passe son bras sous celui de Dantel, l'entraîne jusqu'à la porte, se jette dans un cabriolet de place qu'il aperçoit et laisse Dantel tout ébahi et ne comprenant rien à la manière dont il vient d'être reçu par son ancien élève, qu'il croit cette fois piqué de la tarentule.

Mais à peine le cocher a-t-il fait deux cents pas que Bonaparte lui paye sa course et revient à pied, rue Michodière, annoncer à son hôte qu'une affaire de famille le forçant de s'absenter de Paris, il quittera sa maison le jour même.

A douze ans de là, au mois d'octobre 1808, au moment où il se disposait à partir pour l'Espagne, le baron Fain crut devoir mettre sous ses yeux un placet dont la suscription portait cette recommandation : « A Sa Majesté l'empereur et roi, à lui seul, » que Napoléon avait recommandé qu'on respectât toujours. Cette pétition était ainsi concue :

« Sire,

« Celui qui a eu l'honneur de *faire faire* « *les premiers pas dans le monde* à Votre Ma-« jesté est malheureux, infirme et se re-« commande à son inépuisable générosité.

« Il est avec le respect le plus profond, etc.

« Dantel,

« Ancien maître à danser à Va-
« lence, présentement à Paris,
« rue Saint-Roch-Poissonnière,
« hôtel de Bordeaux. »

Après avoir lu cette singulière et laconique supplique, Napoléon dit d'un ton d'intérêt :

— Le pauvre diable ! je le croyais mort

depuis longtemps; mais puisqu'il n'en est rien, j'en suis bien aise ; je doute cependant qu'il soit aussi bavard qu'autrefois [1].

Et prenant la plume, il traça sur la marge de la pétition une espèce d'hiéroglyphe que le baron Fain traduisit ainsi : « Envoyer de « suite mille francs sur ma cassette parti- « culière. Dire au pétitionnaire qu'il m'a- « dresse une demande d'emploi en rapport « avec ses moyens. » Puis rendant le papier à son premier secrétaire, il dit en souriant :

— Je crois que mon ancien maître Dantel s'est permis de me faire un calembour, qu'en pensez-vous ? N'oubliez pas de me faire apostiller sa demande, à moins cependant qu'il ne veuille la place de premier danseur de mon Académie impériale de musique, ajouta-t-il en souriant.

[1] C'est à M. le baron de Costou, lieutenant d'artillerie en retraite, qui eut jadis des rapports intimes avec Napoléon, car il servit avec lui dans le même régiment d'artillerie, que nous sommes redevable de la communication de cette pétition et des détails qui concernent ce même Dantel.

Deux mois après (le 15 décembre suivant), Dantel recevait l'avis de sa nomination de contrôleur dans l'administration des Droits réunis, place qu'il avait sollicitée; mais il ne profita pas de cette bonne fortune, car il mourut bientôt après, le 1er janvier 1809.

VI

L'hôtel Mirabeau.

L'*impasse du Dauphin*, l'une des plus courtes, des moins aérées et des moins propres de Paris, comptait en 1795 plusieurs hôtels garnis de chétive apparence. Sous l'ancien régime, ces maisons étaient ordinairement habitées par des provinciaux besogneux ou par des employés inférieurs attachés à la cour, et qui la suivaient lorsqu'elle venait à Paris, ce qui était rare. Parmi ces hôtels se trouvait celui de *l'Éperon Royal*,

qui prit en 1792 le titre plus approprié aux circonstances de *Mirabeau*. Le tribun n'aurait pas voulu cependant y loger le dernier de ses valets.

Une maison enfumée, haute de trois étages, ayant sur la rue des croisées dites à guillotine, et flanquée de deux petites boutiques occupées l'une par un rôtisseur et l'autre par un perruquier, tel était l'hôtel Mirabeau. On entrait dans cette méphitique résidence par une allée étroite et sombre, sillonnée par une espèce de rigole toujours remplie d'eaux stagnantes, qui aboutissait à une cour de huit pieds carrés, presque entièrement envahie par un puits et par le double escalier à vis qui conduisait dans le corps de logis du devant et dans celui de derrière. Cet établissement se composait de dix-huit chambres ou cabinets, non compris le logement de l'hôtelier et de sa famille, qui était au rez-de-chaussée. Le prix du loyer de ces chambres variait de douze à dix-huit francs par mois; les cabinets étaient loués de six à huit francs. Une seule servante, presque contemporaine de cette anti-

que masure, était chargée du service des locataires. Moyennant vingt-quatre ou trente sous par mois, elle faisait les chambres, nettoyait la chaussure et brossait les habits. Elle s'était constituée en outre la pourvoyeuse matinale du déjeuner de chacun. L'hôte, nommé Rouget, ancien aide de cuisine chez le prince de Conti, veillait de sa tanière du rez-de-chaussée au maintien du bon ordre. Il était assisté dans ses fonctions de chef d'établissement par sa femme, d'un naturel assez maussade, et par sa fille, jeune personne de dix-sept ans, qu'on appelait dans la langue de l'époque la citoyenne Fanchette.

L'hôtel Mirabeau, excepté son voisinage des Tuileries et du Palais-Royal, ne devait pas offrir un grand attrait aux voyageurs qui y descendaient par ignorance ou par nécessité. La citoyenne Fanchette y jetait seule quelque gaieté. C'était une brune piquante, aux allures vives et enjouées, mais sage et modeste. La jeune fille voyait avec la même indifférence tous les locataires de la maison de son père, un seul excepté. Ce-

lui-là paraissait avoir fait impression sur son âme : c'était un jeune général de la république en non-activité de service qui était venu s'abattre à l'hôtel Mirabeau. Le citoyen Bonaparte avait plu à la citoyenne Fanchette par ses manières simples et polies, par un son de voix qui allait au cœur, et surtout par ce sourire qui donnait à sa physionomie déjà si expressive un attrait irrésistible.

Le père Rouget avait cru démêler les sentiments que sa fille nourrissait, à son insu peut-être, pour le jeune général.

— Fanchette, lui disait-il parfois, tu as un grain d'amitié pour le n° 5 (c'était le numéro de la chambre occupée par Napoléon [1]). Je sens cela, vois-tu ; ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire des grimaces. Eh bien, mon enfant, si l'officier jette le frac aux orties, et il y a des moments où il me fait l'effet d'envoyer la république une et indivisible à tous les diables, je pour-

[1] On sait que dans les hôtels garnis, de même que dans les prisons ou dans les hôpitaux, on désigne les titulaires des chambres ou des lits par leur chiffre.

rais prêter la main à votre mariage. C'est un homme qui a des moyens ; et, bien qu'il n'ait pas la taille ordinaire du moindre grenadier de notre section, il n'en a pas moins une bonne tête. Je lui abandonnerais volontiers mon hôtel, et vous le feriez fructifier, j'en suis sûr, car vous avez de l'ordre et de l'économie tous les deux.

Ce n'est point une des moindres particularités de la vie de Napoléon que d'avoir manqué de devenir le propriétaire de l'hôtel Mirabeau. Se figure-t-on le nom de l'homme qui a régné sur l'Europe inscrit en grosses lettres et de cette façon dans l'impasse du Dauphin :

Hôtel Mirabeau, tenu par le citoyen Bonaparte.

La jeune fille repoussait les suppositions de son père ; mais tandis qu'elle cherchait à démolir les châteaux en Espagne que le père Rouget s'amusait à bâtir, ses joues se coloraient d'un vif incarnat, ses beaux yeux devenaient plus brillants que de coutume ;

10.

il était facile de s'apercevoir que le vieux hôtelier ne s'était pas trompé. Il ajoutait encore :

— Au surplus, le citoyen Bonaparte aurait assez de chance pour rattraper de l'activité à l'armée du Rhin, que je ne m'opposerais pas à lui donner ta main s'il m'en faisait la demande bien articulée. Cependant, j'aimerais mieux qu'il cessât de servir, car, vois-tu, si les militaires sont des maris fort aimables, ils donnent en revanche trop d'inquiétude à leur femme; sous le chapeau de mariée d'une jeune fille qui épouse un défenseur de la patrie, fût-il général en chef, il y a toujours un bonnet de veuve. C'est pour cela que je préfère le civil au militaire. Et puis le citoyen Bonaparte pourrait trouver une bonne place au comité de la guerre, dont l'incorruptible Carnot est le chef; voilà qui serait bien plus avantageux. Tu tiendrais l'hôtel, toi; et par ce moyen, vous gagneriez l'un et l'autre. Je ruminerai cela.

Et tandis que le père Rouget ruminait et que sa fille soupirait d'un amour sans es-

poir, Bonaparte se livrait dans sa pauvre et sombre chartreuse à l'étude et à la méditation. Il sortait rarement dans la journée, et s'il rendait quelques visites, c'était à des membres de la Convention ou à quelques personnages influents des comités, qui pouvaient appuyer ses demandes instantes auprès du ministre de la guerre pour obtenir de l'activité. Quant aux personnes qu'il voyait intimement, elles étaient en petit nombre : c'était Talma, avec lequel il avait fait connaissance comme nous avons dit plus haut ; c'était Bourrienne, lorsqu'il n'était pas à Sens; c'étaient Junot, Muiron, ses aides de camp, comme lui en non-activité ; c'était madame Pernon, sa vieille et constante amie ; c'était quelquefois Salicetti, son compatriote, bien qu'il n'eût pas à se louer de lui [1] ; c'étaient enfin cinq ou six

[1] « Salicetti m'a fait bien du mal, a dit Napoléon à « Sainte-Hélène ; il a brisé mon avenir à son matin ; il « a desséché mes idées de gloire à leur tige ; je le ré- « pète, il m'a fait bien du mal, et cependant je ne lui « en ai jamais souhaité. » A la journée du 18 brumaire, Salicetti, qui, après avoir été proscrit, était

autres personnes moins avancées dans son intimité, qui faisaient quelquefois chez lui de courtes apparitions. Quant aux visites que Bonaparte rendait à ceux que nous avons cités, elles étaient fréquentes et longues, et se prolongeaient souvent bien avant dans la nuit.

Lorsqu'il n'était pas invité à dîner en ville, Bonaparte, fidèle à ses habitudes, prenait son repas aux *Trois Marches*. Il passait ensuite sa soirée soit au *Café Militaire*, rue Saint-Honoré, soit un peu plus loin, au *Café de la Régence*, sur la place du Palais-Égalité (Palais-Royal), où se tenait, comme à présent, une réunion des plus forts joueurs d'échecs de Paris. Le jeune général suivait avec attention la marche des pièces, et, la tête appuyée sur sa main, assistait silencieusement à ces batailles innocentes dont les

resté en France, montra contre son compatriote une opposition que celui-ci, premier consul, voulut encore oublier, puisqu'il lui confia diverses missions, et que, devenu empereur, il le nomma ministre de la police générale à Naples, où il mourut (empoisonné, dit-on) le 25 décembre 1809.

trophées habituels étaient une bouteille de bière et une corbeille d'échaudés. Il se passionnait quelquefois à la vue de ce champ de bataille de quelques pouces carrés, et on le vit s'arracher à sa contemplation ordinaire pour conseiller d'une voix impérieuse l'*échec au tyran,* comme on disait alors, ou la marche victorieuse d'un cavalier sur le terrain ennemi. A ces interventions d'autant plus surprenantes qu'elles venaient d'un homme habituellement taciturne, les vieux coryphées se regardaient ébahis, mais obéissaient au commandement de l'artilleur, comme subjugués par une puissance supérieure à leur volonté.

A neuf heures, lorsqu'il avait passé la soirée au café, ou à onze heures, quand il était allé au théâtre de la République, Bonaparte rentrait chez lui. En prenant la clef de sa chambre accrochée au clou de la muraille, il demandait, après avoir salué le père Rouget et sa fille, s'il n'était venu personne pour lui. La réponse était presque toujours négative; mais quelquefois aussi on lui remettait une lettre timbrée de Marseille; il

la prenait avec empressement, allumait bien vite sa chandelle et montait précipitamment chez lui pour ouvrir cette chère missive qui lui apportait, avec les aromes de sa malheureuse patrie, les embrassements, les conseils d'une mère prévoyante, et les vœux de sœurs chéries dont il était l'unique espoir.

La chambre numérotée 5 était l'une des moins somptueuses de l'hôtel Mirabeau, où l'on n'en comptait guère de confortables. Située au second étage sur le devant, elle ne contenait qu'un assez mauvais lit, quatre chaises recouvertes de paille, une commode en bois de marqueterie et un petit bureau en bois noir. Une glace de petite dimension était accrochée au-dessus d'une cheminée à peu près inutile, et devant la seule croisée qui éclairait cette chambre étaient appendus de longs rideaux à carreaux rouges et blancs, pareils à ceux qui ornaient l'alcôve. Les poutres saillantes et inégales du plafond et les carreaux usés du parquet attestaient l'antiquité de la maison et le peu d'amour-propre que mettait le propriétaire à séduire par

le luxe les locataires nomades de son établissement[1].

Lorsque Bonaparte allait dîner chez le général d'Avranches-d'Haugerenville, beau-frère d'Alexandre Berthier, qui demeurait dans un des splendides hôtels de la place Vendôme; ou bien lorsque Talma l'emmenait dans les brillants salons des Frères Provençaux, ou dans les caveaux resplendissants de Février, dont le restaurant était toujours en vogue, ou enfin dans les coquets

[1] Ces détails de la maison et du mobilier de l'*hôtel Mirabeau*, habité par Napoléon avant les événements du 13 vendémiaire, sont de la plus sévère exactitude. Nous avons visité cette maison dans notre enfance, avec notre père, ami du capitaine Theuré, de la garde des consuls, qui avait son logement dans ce même hôtel lorsque son bataillon était de service aux Tuileries (la garde des consuls était casernée à Courbevoie). Le capitaine Theuré, qui devint successivement chef de bataillon et colonel d'un régiment d'infanterie de bataille, habitait alors la même chambre qu'avait jadis occupée Napoléon. Dans une de nos visites au capitaine Theuré, nous nous rappelons parfaitement avoir lu au-dessus d'une des boutiques qui flanquaient la maison ces mots que le badigeon avait mal effacés : *Leblond, perruquier suivant la cour.*

boudoirs de Frascati, le jeune général devait trouver, au retour, son logis bien triste et bien maussade. Cependant on ne l'entendit jamais se plaindre. La comparaison qu'il devait faire nécessairement entre ces demeures magnifiques et sa modeste chambre ne provoquait chez lui aucun regret. Il avait coutume de dire que la résignation était la vertu des malheureux, et certes jamais maxime n'avait été mieux pratiquée. Cette résignation tenait chez lui à une inflexible volonté. Il voulait arriver, il avait tracé sa route d'avance : nul découragement ne pouvait plus prévaloir dans cette âme fortement trempée, que l'adversité pouvait rompre, mais non pas faire plier.

Et puis, dans cette froide chartreuse, n'avait-il pas des cartes géographiques et des livres qu'il consultait, qu'il lisait, qu'il commentait avec amour? Montesquieu ou Cabanis se trouvaient sans cesse sous sa main ; il méditait profondément l'*Histoire des progrès de l'esprit humain*, de Condorcet. A côté de ces livres, qui dénotaient déjà le législateur et l'homme d'État, on voyait pêle-mêle

les *Commentaires de César,* Racine, les campagnes de Montecuculli, les poésies d'Ossian, les rêveries du maréchal de Saxe et le système stratégique du grand Frédéric de Prusse. C'était en se nourrissant l'esprit de ces lectures que le jeune général d'artillerie, encore obscur , préludait pour l'avenir aux grandes victoires de Rivoli, d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram et de la Moskowa.

Les jours où Talma jouait , Bonaparte , à l'issue de la représentation, allait le trouver dans sa loge. Le grand tragédien se déshabillait et se rhabillait sans façon devant lui ; puis ils allaient passer quelques instants au café du théâtre de la République. Là , comme chez la citoyenne Carreau , qui n'était pas encore la femme de Talma, Bonaparte émettait sur l'art dramatique des idées pleines de sens et d'originalité ; l'entretien se prolongeait souvent jusqu'à minuit, et le tragédien accompagnait celui qu'il appelait *son ami* jusqu'à la porte de l'hôtel Mirabeau.

—Que vous êtes heureux, mon cher Talma!

disait parfois Napoléon à l'acteur chéri du public ; vous avez pour déployer votre talent une large scène , un entourage imposant ; vous puisez dans le silence ou dans les bravos tumultueux de la foule, de nobles et entraînantes inspirations. Moi , je n'ai rien de tout cela ; mes idées s'usent dans ma tête sans profit pour mon pays ni pour moi ; je végète, en un mot, faute de théâtre, de comparses et de public.

— C'est que dans votre profession , *mon bon* [1], répondait Talma, il faut bien d'autres choses que dans la mienne. L'art du comédien n'a besoin que de quelques chandelles et de trois ou quatre planches jointes ensemble ; c'est ainsi du moins que les premières tragédies d'Euripide et les comédies d'Aristophane et de Plaute ont été représentées. Tandis qu'à vous autres il faut de gros bataillons , des canons et tout un pays pour théâtre. Mais aussi lorsque comme Attila , Alexandre ou César, vous frappez

[1] Ceux qui comme nous ont particulièrement connu Talma, savent que cette locution lui était habituelle avec les personnes qu'il traitait familièrement.

l'esprit des peuples par des incendies et de colossales hécatombes, votre nom croît en raison des nations que vous avez anéanties, et il passe à la postérité au milieu d'une auréole de gloire; car le temps dépouille à la longue l'image des assassins illustres, qu'on est convenu d'appeler les grands capitaines, de ces vapeurs épaisses de larmes, de feu et de sang au milieu desquelles ils apparaissent souvent aux yeux de leurs contemporains épouvantés : leur grandeur seule reste debout, et les champs de bataille qu'ils ont labourés des pieds de leurs chevaux, les palais où ils ont tenu des rois captifs, deviennent des monuments éternels de leur génie. Nous autres artistes, au contraire, nous ne jouissons que d'une gloire viagère, et encore cette gloire nous est-elle disputée chaque jour par le plus infime folliculaire, ou par l'écolier obscur qui vient, le soir, nous régenter du haut du *paradis* pour nous apprendre à bien dire une tirade de Corneille ou un hémistiche de Racine.

Un clerc pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut venir, au parterre, attaquer Attila;

Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Et si on traite quelquefois de visigoths les vers de Corneille, ajouta Talma, on traite trop souvent de Turc à More l'artiste qui les débite. Eh! dites-moi, mon cher, poursuivit Talma en proie à cette exaltation fébrile qui ne manquait jamais de s'emparer de lui quand il parlait de son art, que reste-t-il de Roscius ? rien ! Sans l'amitié que Sylla, Pison et Cicéron avaient pour lui, l'histoire n'aurait pas même daigné le nommer.

— Mais,... interrompit Bonaparte en s'arrêtant tout à coup et en prenant le bras de Talma, l'amitié d'un homme comme Sylla ou comme Cicéron ne devait-elle pas suffire à la vanité orgueilleuse de votre M. Roscius!

— Je le sais, repartit Talma ; mais aussi que de dégoûts, que de constants efforts pour plaire à ce public qui vous oublie si vite ! *Mon bon,* la postérité n'existe pas pour un comédien. Hélas ! les hommes aiment bien mieux garder leur admiration pour ceux qui les oppriment que pour ceux qui les amusent.

Talma avait prononcé ces paroles en souriant avec amertume, et comme prévoyant déjà les dénigrements systématiques dont son incomparable supériorité devait être bientôt l'objet.

— Je ne disconviens pas de la justesse de vos réflexions, répondit le jeune général; mais cette gloire viagère, comme vous l'appelez d'une façon si pittoresque, est belle et enivrante! Ensuite est-il bien certain que le talent d'un grand comédien s'efface si vite de la mémoire des hommes? Ne parle-t-on pas encore tous les jours parmi nous de Baron et de Lekain?

— Oui, reprit brusquement Talma, on parle encore de Baron et de Lekain, mais pour écraser par un parallèle outrageant ceux qui veulent marcher sur leurs traces. Et ces hommes d'élite ont été eux-mêmes flagellés, de leur temps, par une critique implacable, par une malveillance intrépide. Et le préjugé, mon cher, le préjugé n'était-il pas là, toujours là, comme ces *insulteurs* publics qui marchaient autrefois devant les triomphateurs romains? Le préjugé ne ve-

nait-il pas apporter ses épines au milieu de la couronne qu'on leur tressait ? ne venait-il pas empoisonner leur gloire ? Que d'humiliations, grand Dieu ! que d'amertume dans cette carrière dont vous vous faites un si beau tableau ! Que vos illusions s'évanouiraient bien vite si vous pouviez vivre seulement un jour au milieu de nous ! Les rivalités qui se croisent, les jalousies qui conspirent, la médiocrité qui se révolte, l'ignorance qui se pavane, tout cela se ligue contre l'homme qui veut s'élever par sa propre valeur. Ah ! mon cher, Frédéric le Grand disait avec raison qu'il aimerait mieux commander une armée de cent mille hommes que de gouverner une troupe de vingt comédiens. Ce despote faisait mouvoir plus facilement ses régiments dans les plaines de Silésie que ses comédiens dans son château de Potsdam. Qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait s'il eût eu affaire aux chefs d'emploi mâles et femelles du théâtre de la République !

— Je passe condamnation sur les dégoûts dont l'artiste est abreuvé au commencement

de sa carrière, répondit Bonaparte; mais vous, Talma, vous n'en êtes plus là. Les beaux rôles que vous avez créés, ce rôle de Charles IX, entre autres, qui vous a valu de si unanimes suffrages, doivent désormais vous mettre au-dessus des misérables brigues qui s'agitent autour de vous. Quant au préjugé dont vous parliez tout à l'heure, il n'existe plus; la révolution a fait justice de toutes ces misérables niaiseries qui avaient cours autrefois dans la société; un comédien est aujourd'hui un homme comme un autre, il peut arriver à tout et être reçu partout, s'il est honnête homme et bien élevé. On ne connaît point de comédiens dans une république comme la nôtre, on ne compte que des citoyens, artistes, marchands, cultivateurs, industriels, savants ou soldats.

— Le préjugé, dites-vous, n'existe plus, ne doit plus exister dans une république! reprit Talma avec feu; mais, *mon bon*, il existe et il doit exister avec plus de force encore que dans une monarchie. Rappelez-vous donc ce que Cicéron, qui était l'ami,

le confident de Roscius, Cicéron, qui avait défendu au forum dans une admirable plaidoirie le comédien accusé par Fannius; rappelez-vous ce que Cicéron disait de Roscius après sa retraite du théâtre : « Il « avait tant de talent qu'il n'aurait jamais « dû en descendre, et tant de vertu qu'il « n'aurait jamais dû y monter. » Le préjugé peut-il être exprimé par un républicain d'une manière plus énergique. Au surplus, ajouta Talma en baissant tristement la tête, le préjugé a quelquefois raison, je l'avoue.

— Vous avez beau dire, mon cher Talma, reprit Bonaparte, votre art a des enchantements qui en compensent tous les désagréments. Interprète des grandes pensées du poëte, des vastes conceptions du moraliste et du philosophe, vous faites passer dans l'âme d'une foule attentive et suspendue pour ainsi dire à vos lèvres, les passions les plus nobles, les élans les plus purs. Le grand comédien tient dans sa main le cœur de la multitude; il exalte et il apaise à son gré les passions de la foule; c'est un foyer

ardent dont les brillantes étincelles vont embraser dans l'âme du spectateur tous les plus nobles sentiments, l'enthousiasme, l'amour de la gloire, le patriotisme, la vertu. Oh! mon cher Talma, vous êtes heureux, vous! répéta encore Bonaparte en poussant un soupir, tandis que moi, jeté dans la carrière des armes, il faut que j'attende patiemment la protection d'un sot, ou, ce qui est pis encore, l'appui d'une courtisane peut-être pour arriver à un poste où je puisse me faire connaître, me faire comprendre. Et cet appui, cette protection, quand viendront-ils? Dieu seul le sait.

— Mon cher, vous êtes jeune encore, repartit Talma, l'avenir est à vous!

— Mais cet avenir, repartit le général d'artillerie en serrant les poings, qui me répond qu'il viendra pour moi? En attendant, cette stupide loi sur l'avancement promulguée par la Convention me paralyse! Croyez-le bien, Talma, poursuivit Bonaparte en se frappant le front, il y a là dedans des idées que je ne puis définir encore, mais qui pourraient tourner au profit de la

chose publique. Je les mûris par l'étude et par la méditation ; mais ces idées pourront-elles jamais se produire? Je consume ma vie en instances, en sollicitations, en ennuis de tout genre ; je passe des nuits entières sans sommeil. Talma, un officier général qui sent ce qu'il peut valoir est plus malheureux qu'un artiste qui sait ce qu'il vaut. Le public a mesuré votre talent, il est à vous ; moi, le public n'a pas mesuré le mien, je ne suis à personne! Délaissé, inconnu, abandonné, j'use mes forces à espérer, à attendre un jour favorable, et ce jour ne vient pas!

— Il se présentera, gardez-vous d'en douter!

répliqua Talma de cette voix qui faisait frissonner le spectateur au théâtre.

Napoléon sourit, plus encore de la consolante application que Talma lui avait faite de ce vers si connu que Racine met dans la bouche d'Agamemnon, que de la pose toute théâtrale que le grand tragédien avait prise en le prononçant, aussi lui répondit-il sur le même ton :

— C'est possible, mon cher Calchas, mais en attendant il me faut payer le loyer de ma mauvaise... étoile.

— Votre hôte, *mon bon*, comme celui de Philopœmen, répliqua Talma avec un accès de gaieté, vous aurait-il forcé de fendre le bois nécessaire à sa cuisine?

— Cela ne va pas jusque-là, répondit Napoléon en souriant à demi ; mais je lui dois deux mois de loyer, et il s'est cru suffisamment autorisé, par cette lacune dans ses recettes mensuelles, à me sonder sur mes projets. Je crois, Dieu me pardonne, que ce vieux fou s'est mis dans la tête de me faire épouser sa fille.

— La citoyenne Fanchette! cette petite brune qui, lorsque je vais vous voir, me salue toujours si gracieusement?

— Précisément.

— C'est une charmante enfant, en vérité. Eh bien, de quoi vous plaignez-vous, mon cher? On vous offre une jolie fille, probablement aussi une dot qui ne sera rien moins que l'établissement du beau-père, n'est-ce pas jouer de bonheur?

— Ne plaisantons pas ainsi, repartit Bonaparte d'une voix légèrement émue; vous savez qu'avant tout je suis amoureux...

— Vraiment! s'écria Talma d'un ton de surprise; et de qui?

— De mon état, répondit Bonaparte avec beaucoup de calme.

— Je le crois, mais cela n'empêche pas d'être amoureux d'une jolie fille. Ah! mon cher, vous qui, tout à l'heure, battiez si bien en brèche les préjugés, seriez-vous entaché d'orgueil nobiliaire? N'oubliez pas que Pierre le Grand a épousé une cantinière, et que Louis XIV, ce superbe despote, n'a pas craint de donner sa main et son trône à la veuve du poëte Scarron, à la femme d'un cul-de-jatte.

— Moi, de l'orgueil! et de l'orgueil nobiliaire encore! Oh! vous vous trompez, mon ami; je rends justice à la beauté de la citoyenne Fanchette, à ses qualités, à sa vertu; je pense même qu'elle fera une très-bonne épouse; mais je n'ai pas de goût pour le mariage, et ni Fanchette, ni...

— Ne jurez pas, dit Talma; vous avez

trop d'ambition pour rester célibataire.

— A propos, dit Bonaparte qui n'était pas fâché de donner un autre cours à la conversation, j'ai compté sur votre complaisance pour rendre une personne bien contente ; il s'agit de la citoyenne Fanchette dont vous parlez avec tant d'admiration. Je lui ai promis que je vous demanderais un billet pour la prochaine représentation de *Charles IX ;* elle meurt d'envie de vous voir dans ce rôle.

On était arrivé à la porte de l'hôtel Mirabeau et les deux amis s'étaient arrêtés.

— Puisque la citoyenne Fanchette désire voir *Charles IX,* répondit Talma en tirant de sa poche un billet et en le remettant à Bonaparte, voilà deux places dont je lui fais hommage pour demain, en supposant que les sections restent tranquilles. S'il n'était pas si tard, mon cher ami, je lui présenterais ce billet moi-même ; mais il faut que je rentre chez moi au plus vite pour étudier. A la décade prochaine, je me risque dans Oreste d'*Andromaque,* et je tâche de me bien pénétrer du personnage dans les poëtes

grecs, que je lis et relis avec assiduité. Adieu, *mon bon,* si demain vous êtes libre, venez me prendre dans ma loge à l'issue du spectacle; nous irons faire un tour à Frascati.

— Quel jour est-ce demain?

— 12 vendémiaire an IV de la république une et indivisible, dit Talma en appuyant sur tous ces mots.

— Oh! le 12, le 13 ou le 14, peu m'importe, répondit Bonaparte; je vous demande le nom du jour.

— Duodi.

— Duodi n'étant pas jour de réception chez madame d'Hangerenville, j'irai probablement vous trouver; mais, ajouta-t-il en reculant d'un pas, que me laissez-vous donc dans la main avec votre billet? Votre lorgnette, je pense.

— Non, *mon bon,* c'est tout simplement un rouleau fort maigre qui vous sera très-utile pour payer votre loyer.

— Talma, je vous assure que je ne le prendrai pas, dit Bonaparte d'un ton décidé en rendant le rouleau, qu'il ne voulut ac-

cepter sous aucun prétexte, malgré les instances de l'artiste.

— Écoutez-moi, dit enfin ce dernier. Un comédien anglais trouva un jour dans une taverne de Londres, un jeune officier, enseigne au régiment de la reine, en butte à des propros inconvenants de la part de l'hôte, parce qu'il se trouvait dans l'impossibilité de payer un écot de douze guinées qu'il avait fait avec plusieurs de ses camarades. Le comédien s'approcha de l'officier, lui offrit sa bourse, après s'être nommé, et le conjura de l'accepter. Alors celui-ci n'hésita pas à profiter de l'obligeance toute naturelle du comédien, et depuis ce temps ils devinrent bons amis. Or, pour vous achever l'histoire, ce comédien s'appelait Garrick, et ce jeune enseigne Jean Churchill, depuis duc de Marlborough. Acceptez donc, mon ami, et acceptez sans vergogne en me souhaitant de devenir un jour aussi célèbre que Garrick, comme je suis sûr que, la république aidant, vous deviendrez aussi grand capitaine que Marlborough [1].

[1] Nous ne savons si l'histoire de Garrick et de Chur-

Cela dit, Talma serra la main du jeune général et s'éloigna à grands pas, laissant ce dernier stupéfait et tenant d'une main le rouleau et de l'autre le marteau de la porte bâtarde de l'hôtel Mirabeau. Il frappa enfin, et on ouvrit.

Toute la famille Rouget était assemblée dans la salle de conférence et s'entretenait des événements politiques de la soirée.

— Citoyenne Fanchette, dit Bonaparte après avoir salué tout le monde comme d'habitude, vous m'avez demandé un billet pour aller voir *Charles IX ;* j'ai été assez heureux pour l'obtenir ; le voici, je vous prie de l'accepter.

La jeune fille rougit, prit le billet et bal-

chill racontée par Talma fit sur Napoléon une grande impression ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que plus tard les noms de Marlborough et de Garrick venaient souvent dans les conversations familières de Napoléon empereur, et que lorsqu'il partait pour une de ses grandes guerres il fredonnait toujours, quoique peu chanteur de son naturel, le fameux refrain de la populaire chanson : « Malbrouck s'en va-t-en guerre, etc. » (Voir les Mémoires de Constant, ceux du duc de Rovigo et du général Rapp.)

butia un remercîment que le père Rouget commenta à sa manière.

— Le citoyen Rouget voudra-t-il me faire le plaisir de me donner demain la note de ce que je lui dois? ajouta Bonaparte.

— Votre note, citoyen! dit l'hôtelier, qui s'était levé de sa chaise aussitôt; est-ce que vous voudriez nous quitter?

Et à cette demande de son père, Fanchette avait tressailli; puis elle avait arrêté sur le jeune général un regard qui avait quelque chose de suppliant.

— Non, certes, reprit Bonaparte avec calme; mais vous savez bien que je n'aime pas à être en retard.

— Oh! alors, reprit le père Rouget en s'asseyant, cela ne presse pas.

— Pardonnez-moi, citoyen, repartit Bonaparte de ce ton bref qui faisait taire les volontés les plus récalcitrantes, cela presse, et demain matin vous me ferez remettre cette note, je la veux.

Un loustic, un de ces flâneurs que l'on trouve toujours au coin du poêle d'un hôtelier, prit alors la parole et dit à la jeune fille :

— Citoyenne, c'est un beau spectacle que ce *Charles IX* que l'on donne demain au théâtre de la république ; cette pièce est du citoyen Chénier. On joue avec cela *les Dehors trompeurs,* du citoyen Boissy.

Et le loustic, en prononçant le titre de cette dernière pièce, regarda avec une certaine malice Napoléon, qui, devinant son intention, fixa sur l'indiscret bavard, coiffé en cadenette, un regard qui fit pâlir celui-ci malgré lui.

— Quoi ! se hâta de demander le père Rouget, qui craignait pour son habitué une explication, est-ce que cette pièce des *Dehors trompeurs* serait du citoyen Boissy d'Anglas, qui a été membre de la Convention et président de l'assemblée lors de l'assassinat du citoyen Féraud ?

— Nullement, répondit froidement Bonaparte tout en allumant sa chandelle, le citoyen Boissy d'Anglas n'est point l'auteur de cette pièce : c'est un Boissy tout court qui vivait il y a une cinquantaine d'années.

— Si le citoyen Bonaparte, reprit le loustic, que le ton du jeune général avait com-

plétement rassuré, ne vous accompagnait pas demain au spectacle, citoyenne Fanchette, je vous offrirais mon bras, car le billet est pour deux personnes.

La jeune fille jeta un regard interrogateur sur Bonaparte, qui répondit froidement :

— Je ne puis avoir l'honneur d'accompagner la citoyenne au spectacle.

Fanchette baissa les yeux et dit au jeune homme :

— Je vous suis bien obligée, citoyen Muneret, mais j'irai avec ma mère ou avec ma marraine.

— Il n'est pas venu de lettres pour moi? demanda Bonaparte en se retirant.

— Non, citoyen, répondit le père Rouget.

— Mais si, mon père, interrompit vivement Fanchette. Un *nécessaire* [1] du palais du Directoire est venu apporter une petite lettre pour le citoyen Bonaparte.

[1] Sous la république et plus particulièrement à l'époque du Directoire on appelait les domestiques employés chez les gens de bonne maison un *nécessaire* ou bien un *officieux*.

— Ah, c'est vrai ! dit l'hôtelier en se frappant le front avec la main, je n'y pensais pas. Tenez, citoyen, voilà cette lettre ; elle n'est pas *conséquente,* comme vous voyez, mais elle embaume.

En effet, c'était un petit billet renfermé dans une enveloppe soigneusement cachetée et toute parfumée d'ambre et de musc. Le bonhomme ne se doutait pas que cette missive renfermait les destinées de la France et de l'Europe.

— Tu as bien fait, ma fille, continua le père Rouget, d'avoir de la mémoire pour trois, car ni moi ni ta mère n'y pensions plus.

Bonaparte prit la lettre et monta précipitamment dans sa chambre.

Il ouvrit d'abord le rouleau que lui avait laissé Talma et y trouva vingt-quatre petits écus de trois livres ; puis il décacheta la lettre et lut ce peu de mots écrits de la main de Barras :

« Le citoyen Bonaparte est invité à venir demain, à dix heures du matin et toute af-

faire cessante, chez le citoyen directeur Barras, qui le recevra au palais du Luxembourg.

« Salut et fraternité.

« Paris, ce 11 vendémiaire, an IV de la république. »

Bonaparte ne put dormir, car mille idées confuses se croisaient dans sa tête.

— Que peut me vouloir le citoyen Barras? se disait-il dans sa fiévreuse insomnie; lui qui ne m'a pas donné signe de vie depuis le siége de Toulon! lui qui m'a refusé maintes fois les audiences que j'ai sollicitées! Ce souvenir tardif est singulier! N'importe, j'irai! Qu'il me donne le dé, je forcerai bien la fortune à m'obéir.

Il se leva à la pointe du jour, et à neuf heures précises il quittait l'hôtel Mirabeau pour se rendre auprès de Barras dans le palais directorial.

Rien n'a jamais transpiré de la conversation que Napoléon eut avec Barras au Luxembourg. Tout ce que l'on sut, c'est que ce directeur engagea le jeune général à assister

le soir à la séance de la Convention, qui devait se déclarer en permanence, en ajoutant qu'on pourrait bien avoir besoin de lui. Napoléon s'y rendit. Il passa une partie de la nuit dans la salle des conférences avec Barras et d'autres personnages, quitta les Tuileries à cinq heures du matin, revint en toute hâte à l'hôtel Mirabeau, y revêtit son uniforme, puis ressortit de cette maison, dans laquelle il ne devait plus rentrer, sans avoir parlé à aucun des locataires, car il ne faisait pas encore jour.

Un obscur hôtelier de l'impasse du Dauphin avait donc tenu dans ses mains le sort du monde. Il aurait pu, par une simple négligence, faire échouer la fortune de Napoléon. Quelques lignes écrites sur un petit papier ont renversé des trônes et transformé la face des empires. Sans Napoléon, la convention nationale, abaissée, soumise, capitulant avec l'émeute armée, n'aurait plus offert à la coalition des rois qu'un fantôme de représentation dont peut-être elle eût fait bon marché aux dépens de la France.

Or, le 13 vendémiaire, à huit heures du

matin, Bonaparte entrait dans l'impasse du Dauphin, non plus seul, à pied, mais à cheval, entouré d'un brillant état-major, vêtu de l'habit de général et coiffé du chapeau bordé d'un large galon d'or, car il venait d'être promu au grade de commandant en second de l'armée de l'intérieur. Il était suivi de deux pièces d'artillerie, d'un bataillon dont les rangs étaient serrés et d'un escadron de cavalerie commandé par Murat. Il s'arrêta un moment devant l'hôtel Mirabeau pour donner quelques ordres et prendre ses dernières dispositions.

En reconnaissant dans le chef qui commandait cette force armée celui qu'il avait pour locataire, le père Rouget, qui était demeuré sur le seuil de sa porte, inquiet des événements qui allaient se passer, fut saisi d'une indicible surprise, et, son bonnet de queue de renard à la main, s'empressa de donner au jeune général les détails que celui-ci demandait sur la marche et l'attitude des insurgés rassemblés aux alentours. Il existait dans l'hôtel Mirabeau un étroit passage qui, en formant le coude, correspondait

à la rue Saint-Honoré, à l'endroit même occupé par les troupes sectionnaires. Napoléon fit glisser par cette espèce de défilé des éclaireurs qui lui rendaient compte à chaque instant des manœuvres irrésolues du général Danican. Tout à coup, et sur l'ordre de Bonaparte dont les forces se trouvèrent appuyées par les troupes qui débouchaient dans la rue Saint-Honoré par le Louvre, le bataillon stationné dans l'impasse du Dauphin s'ébranla et démasqua les deux pièces d'artillerie qui commencèrent à tirer à poudre comme pour donner le signal du combat. Dès ce moment, l'épouvante s'empara des bataillons sectionnaires, dont quelques compagnies lâchèrent pied. Bientôt après, pour achever leur déroute, le canon tonne, les boulets vont mordre et ricocher sur les marches de l'église Saint-Roch, dont les sectionnaires se sont emparés. Dès lors, la journée est décidée. Les sectionnaires, mitraillés, rompus, poursuivis, abandonnent les points qu'ils occupaient, et les troupes de la Convention rentrent presque aussitôt dans leurs quartiers respectifs. La tranquil-

lité était rétablie partout et la puissance du Directoire et de la Convention désormais assise sur des bases solides. Mais l'impasse du Dauphin fut, pendant la soirée du 13 vendémiaire, le théâtre de scènes douloureuses. A l'hôtel Mirabeau même on établit une ambulance de blessés. Parmi eux une jeune fille se faisait remarquer par le courage avec lequel elle supportait ses souffrances. C'était la citoyenne Fanchette. En voulant éviter le danger, la pauvre enfant avait été atteinte par un biscaïen qui, en ricochant, était venu lui fracasser la jambe dans le passage Saint-Roch, où elle se trouvait. Fanchette sortait du temple, où elle avait été peut-être prier en cachette pour celui qu'elle aimait, lorsque Bonaparte, débouchant de la rue du Dauphin, apparut à ses yeux. L'étonnement, l'orgueil de voir l'homme qui occupait toutes ses pensées à la tête d'une armée, ne lui permirent pas sans doute de réfléchir au danger qu'elle courait en se réfugiant dans ce fatal passage déjà encombré, et elle devint l'une des premières victimes de cette journée déplora-

ble [1]. L'amputation ayant été jugée nécessaire, elle la subit avec un courage héroïque et une résignation toute chrétienne. Napoléon, dans la première année de son consulat, c'est-à-dire cinq ans après l'événement, lui fit accorder une pension. La citoyenne Fanchette avait fini par épouser Muneret, qui avait succédé à son père dans la gestion de l'hôtel Mirabeau, où elle se plaisait encore, en 1806, à confesser avec une naïve émotion les sentiments que le héros futur avait inspirés à la jeune fille.

[1] Il entrait dans la politique du Directoire, déjà tombé dans le mépris public, de donner, selon l'expression de Barras, *un sanglant coup de collier*. Il est bien certain que le gouvernement aurait pu prévenir le mouvement insurrectionnel du 13 vendémiaire; mais il voulut faire de la force pour faire ensuite du despotisme.

VII

L'hôtel de la Colonnade.

Le canon de vendémiaire changea la destinée de Napoléon. A l'homme qui venait de sauver la république en sauvant la Convention, il fallait un palais ; à l'audacieux guerrier qu'elle allait bientôt nommer général en chef de l'armée d'Italie , il fallait un entourage digne de son rang. Bonaparte reçut donc de la Convention , avec le grade de

général en chef de l'armée de l'intérieur, un mandat de cent mille francs sur le Trésor, et pour habitation le superbe hôtel de la Colonnade, situé rue Neuve-des-Capucines [1].

Cet hôtel, construit par un duc et pair, embelli par un fermier général (M. de Reuilly), et fréquenté dans les dernières années de la monarchie par tout ce que la capitale comptait d'artistes célèbres, de femmes à la mode et d'hommes distingués dans les lettres, dans la magistrature et dans l'armée, avait été sauvé, comme par miracle, des excès révolutionnaires. Les glaces n'avaient point été brisées lors des visites domiciliaires; la galerie de tableaux qu'il renfermait avait été respectée, et les toiles des grands maîtres ne portaient point les stigmates de la fureur et de l'ignorance populaires. Le magnifique escalier, orné d'une

[1] Il sert aujourd'hui de dépôt aux archives du ministère des affaires étrangères. Le maréchal Mortier y logeait au commencement du consulat lorsqu'il n'était encore que général commandant la première division militaire.

double rampe en fer poli, où des fleurs de lis incrustées se mariaient encore aux attributs de l'abondance et des beaux-arts, s'ouvrait sur une vaste cour où six équipages pouvaient circuler librement. Dès le premier jour de son installation, Bonaparte, d'un coup d'œil rapide, en reconnut toute la beauté; mais comme s'il n'eût jamais habité que des palais, il se montra aussi impassible au milieu de ces splendeurs nouvelles que dans les modestes habitations du quai Conti, de la rue des Fossés-Montmartre, de la rue Michodière et de l'impasse du Dauphin. Il se contenta de dire à son frère Louis, qu'il avait mis au nombre de ses aides de camp :

— Je crois que nous ne serons pas mal ici.

Le nouveau général en chef de l'armée de l'intérieur établit son cabinet d'apparat dans le salon de l'hôtel, pièce immense dont les lambris dorés et les lustres de cristal révélaient assez l'opulence des anciens maîtres. Il voulut que tous ces ornements disparussent; il fit enlever les consoles de laque, les

tableaux, les meubles de marqueterie, les canapés de brocart qui garnissaient cette pièce, et, en politique habile, remplaça la statue de l'Amour décochant ses flèches par un buste de Brutus, les fauteuils de velours gorge de pigeon par des chaises de canne, le sofa par un bureau, et les tableaux par des drapeaux tricolores. De tous les anciens meubles il n'y eut que la pendule qui resta sur la cheminée, parce qu'elle représentait l'action héroïque du chevalier d'Assas, comme si la bravoure eût été la seule vertu qui dût trouver grâce devant tous les régimes politiques. Là, le jeune général commença de trôner entouré d'une foule de généraux ayant plus du double de son âge, qui commencèrent, eux aussi et comme les Mages, à venir adorer son étoile. Il donnait des ordres, recevait des dépêches, distribuait des encouragements, formulait les réprimandes comme s'il avait commandé une armée depuis dix ans. Sa parole était brève, son regard fier et ardent, son front large et chargé de ces soucis qui rehaussent si bien les grandes physionomies. Bonaparte

était donc là posé en maître; c'était déjà Sylla moins les faisceaux consulaires, c'était déjà César par l'épée et par le génie.

La convention nationale, à peine remise de son émotion, voulut reprendre un peu de cette énergie qui jadis avait assuré ses triomphes. Par un décret, elle ordonna le désarmement des sections. Ce désarmement fut opéré avec une rigueur excessive. Les délégués de la Convention ne se contentèrent pas de saisir les fusils de munition, les piques et les sabres confiés par l'État aux citoyens; ils s'emparèrent aussi des armes de luxe et des armes de famille. Aux termes du décret, toutes devaient être transportées à l'hôtel de l'état-major. Aussi des chariots pesamment chargés, expédiés des divers quartiers de Paris, entraient-ils à chaque instant dans l'hôtel de la Colonnade, où des ouvriers artilleurs étaient occupés à les décharger et à les réunir. Que de dépouilles singulières! que de trésors de fer, d'acier et de bronze ensevelis dans la poussière des greniers revirent le jour en cette circonstance! Des maillets de fer du temps de Charles VII tom-

baient lourdement à côté des framées gauloises; des pertuisanes damasquinées du temps de François Ier heurtaient des escopettes de l'époque de Henri IV. Ici on voyait un fusil à rouet; là une épée à deux tranchants; plus loin, des arquebuses et des sabres à coquille. C'était un pêle-mêle, un chaos indescriptible. Dans les moments où le général en chef n'était pas assiégé par les visiteurs, il aimait, du haut de son balcon, à reposer ses regards sur ces antiquités belliqueuses.

— Muiron, dit-il à son aide de camp en lui désignant du doigt ces mornes trophées de l'art militaire, le canon plus que la rouille a rendu toutes ces inventions inutiles.

— C'est évident, mon général, répondit celui-ci; mais il n'en est pas moins vrai que toutes ces armes antiques ont servi autrefois à gagner des batailles; je vous avouerai même que je ne les vois pas sans déplaisir jetées çà et là comme de la vile ferraille.

— Vous avez raison, répliqua Bonaparte, qui saisissait toujours de premier jet les idées grandes et généreuses; je vais donner des

ordres pour qu'on les respecte davantage.

Et dès le jour même un officier d'artillerie fut spécialement chargé de contrôler et de classer ces diverses armes, dont la majeure partie devint le noyau de ce musée d'artillerie qui fait encore, malgré les dépouillements qu'il a subis, l'admiration des étrangers.

Un jour, un enfant de dix ou douze ans se présente à l'hôtel de la Colonnade. Sa jolie taille, l'air mélancolique répandu sur sa figure, sa mise, qui, sans être élégante, était d'une propreté parfaite, lui attirèrent tout d'abord les sympathies et les égards des officiers.

— Que voulez-vous, mon petit ami? lui demanda l'aide de camp de service auprès du général en chef.

— Citoyen capitaine, je voudrais parler au général Bonaparte, répond l'enfant en levant ses grands yeux bleus sur celui qui l'interroge.

— Ne parle pas qui veut au général en chef, mon jeune ami, ajoute un autre officier; il faut, pour le voir, obtenir une au-

dience. L'avez-vous sollicitée cette audience ?

— Hélas ! non, répliqua l'enfant ; je ne savais pas qu'il fallût pour parler au général lui écrire auparavant. Mais s'il savait le motif qui m'amène ! oh ! bien sûr, citoyen, il ne refuserait pas de me recevoir.

Et de grosses larmes roulèrent dans les yeux de l'enfant, dont la douce voix avait vibré aux oreilles des jeunes officiers.

— Mon petit ami, dit l'aide de camp visiblement ému, je ne vous promets pas de réussir, mais je vais faire une tentative pour vous faire parler au général.

— Oh ! merci, citoyen capitaine, s'écria l'enfant, dont le regard s'illumina subitement ; merci mille fois de votre bonne volonté.

Au bout de dix minutes le bienveillant officier revenait près de son petit protégé et, le tenant par la main, l'introduisait dans le cabinet de Napoléon alors entouré de plusieurs généraux. A la vue des uniformes, des drapeaux et de cet attirail belliquenx qui a tant d'influence sur les jeunes imaginations, l'enfant se redressa, essuya ses

yeux et s'avança avec une noble hardiesse vers le général en chef, qui avait fait quelques pas au-devant de lui.

— Citoyen général, dit-il, mon père était comme vous un digne défenseur de la république. Il est mort là-bas... (l'enfant désignait du doigt la place Louis XV) ne laissant pour tout patrimoine à ma pauvre mère, à ma sœur et à moi que son épée. Citoyen général, on nous a enlevé cette épée, et je viens au nom de votre gloire vous la redemander.

Bonaparte, avec son instinct si sûr, avait deviné un héros dans ce faible enfant : il lui prit la main et l'attira vers lui.

— Le nom de votre père, mon ami? lui demanda-t-il de sa voix la plus bienveillante.

— Le général Beauharnais, reprit l'enfant, et moi je suis son fils Eugène.

Napoléon répondit :

— Je vais vous faire rendre sur-le-champ l'épée de votre père, mon jeune ami; mais ce n'est qu'à la condition que vous me promettrez de la conserver toujours, car elle appartient aussi à la France, cette épée.

Votre père, le général Beauharnais, reprit-il, était un de ses meilleurs capitaines.

— Et de ses plus dévoués, interrompit l'enfant, et pourtant...

Napoléon qui comprit cette réticence se hâta de l'interrompre en ajoutant :

— Mon enfant, il ne faut jamais se rappeler les erreurs des gouvernements : la patrie seule doit nous occuper, nous autres soldats. Il suffit que nous sachions mourir pour elle, à toute heure, quelque part qu'elle nous appelle.

Au même instant, un des aides de camp auquel le général en chef avait dit quelques mots à voix basse rentra dans le salon et déposa sur le bureau de Bonaparte une épée que celui-ci prit aussitôt et remit aux mains du jeune Beauharnais en lui disant :

— Mon petit ami, voici l'épée de votre honorable père.

L'enfant se saisit avidement de cette épée et la serra contre son cœur en baisant la poignée que la main paternelle avait tant de fois touchée...

Napoléon, vivement ému de cette action,

embrassa Eugène, l'encouragea à suivre les nobles exemples que lui avait légués son père et le congédia en l'invitant avec instance à venir le revoir.

— Mais, citoyen général, répondit l'enfant dont la candeur égalait le noble caractère, aurai-je besoin de vous écrire quand je voudrai venir vous voir ?

— Non, mon petit ami; non, répliqua le général en souriant; il vous suffira de dire : Je me nomme Eugène Beauharnais, et vous entrerez aussitôt.

Le lendemain de cette visite, qui laissa une trace ineffaçable dans le souvenir de Napoléon, une femme brillante de grâces et d'attraits se présentait à l'hôtel de la Colonnade pour parler, elle aussi, au général en chef. Cette dame, qui pouvait avoir de vingt-huit à trente ans, bien qu'elle parût en avoir à peine vingt-cinq, était la veuve du vicomte de Beauharnais et la mère de l'intéressant enfant qui, la veille, avait éveillé dans le cœur de Bonaparte de si douces sympathies.

— J'accours vous remercier, citoyen gé-

néral, de l'accueil bienveillant que vous avez daigné faire hier à mon fils, lui dit-elle avec émotion, et je viens vous assurer de toute ma gratitude.

— Madame, répondit Bonaparte qui n'aimait pas à se servir du titre de *citoyenne*, j'ai rempli le devoir d'un soldat en restituant au fils d'un frère d'armes l'épée si vaillamment portée par son père.

Puis Napoléon prit de là occasion de faire l'éloge du jeune Eugène; le cœur d'une mère s'ouvre facilement au plaisir d'entendre louer son enfant; aussi Joséphine écoutait-elle le jeune général avec intérêt. Insensiblement la conversation roula sur divers objets. Madame de Beauharnais répondit aux nombreuses questions de Bonaparte sur sa famille, sur ses malheurs, sur sa position, avec esprit, concision et franchise. Elle était belle, elle parlait bien, elle raisonnait en femme supérieure; Napoléon en fut charmé et lui demanda, lorsqu'elle prit congé de lui après une heure d'entretien, la permission d'aller lui offrir ses hommages.

— Pourrais-je, citoyen général, vous refuser un acte de courtoisie que vous demandez comme une grâce? répondit Joséphine avec un sourire enchanteur. Moi pauvre veuve délaissée, sans amis, sans protecteurs et presque sans famille! pourrais-je repousser une visite qui, en même temps qu'elle m'honorera, sera pour mon fils le gage d'une protection que j'envie, et dont, je l'espère, il se montrera digne?

Dès le surlendemain Bonaparte se présentait chez Joséphine qui habitait, rue de la Chaussée-d'Antin, un petit appartement chez sa tante, la comtesse Fanny de Beauharnais[1], où il fut reçu avec tous les témoignages d'estime et d'intérêt qui pouvaient s'allier avec les convenances.

Huit jours après, le général en chef de l'armée de l'intérieur ne quittait son splendide hôtel de la rue Neuve-des-Capucines

[1] Dans la maison située au coin de cette rue et de celle de la Victoire, la même qui depuis a appartenu au général Foy. Ce petit hôtel a été abattu dernièrement, et à sa place on a construit une grande et belle maison qui porte le nº 62.

que pour aller se délasser quelques heures dans les charmants entretiens de l'aimable créole qui devint bientôt madame Bonaparte, et dont le front, huit ans plus tard, rayonna des deux couronnes de France et d'Italie. Plus tard, il est vrai, une troisième couronne lui était réservée : c'était une couronne d'épines. Elle sut porter celle-là avec autant de dignité que les deux autres.

L'hôtel de la Colonnade fut, tout le temps que Bonaparte l'habita, une tente, un palais et un camp : une tente, car la frugalité de sa vie ne se démentit pas sous ces lambris splendides; un palais, car il y donna des fêtes aux généraux et aux chefs du gouvernement, qui étaient un heureux mélange, comme on disait alors, de l'austérité de Sparte et de la politesse d'Athènes; un camp, car sous le prétexte d'avoir sous la main une force armée imposante, il faisait constamment bivaquer au milieu de sa cour une compagnie d'artilleurs avec deux pièces de canon et un bataillon de grenadiers de la garde du Directoire. Ce petit noyau devait se tranformer plus tard en garde con-

sulaire, puis en garde impériale. Les soldats prétoriens à Rome étaient dans l'origine des veilleurs de nuit et des gardes de police; ils grandirent avec Marius, s'illustrèrent avec Pompée et succombèrent avec Néron.

Un jour Bonaparte, à l'occasion d'un anniversaire, s'avisa de donner une fête à l'hôtel de la Colonnade. Cet anniversaire n'était que le prétexte ; le motif véritable était le désir de plaire à madame de Beauharnais. Ce fut, comme on doit bien le penser, une fête militaire ; la musique des divers régiments en garnison à Paris formait l'orchestre ; le bal eut lieu dans un salon décoré d'attributs guerriers et d'emblèmes belliqueux. Tout à coup, au milieu de la fête, on apprend qu'une maison du faubourg Saint-Marceau est la proie des flammes , et que ses malheureux habitants seront le lendemain livrés à la plus affreuse misère. Après avoir prescrit les mesures d'ordre qu'il y aurait à prendre dans cette triste circonstance, Napoléon s'avança respectueusement vers Joséphine qui n'était point encore sa femme et lui dit avec grâce :

— Madame, il y a à trois portées de canon d'ici des familles entières qui souffrent; c'est à vous qu'est réservé l'honneur de les secourir : demandez pour elles l'obole de Bélisaire.

Et il mit un casque, un véritable casque du moyen âge entre les mains de madame de Beauharnais, qui fit aussitôt une quête dans le bal.

Trois fois le casque s'emplit : les *oboles* abondèrent. La recette s'éleva à plus de deux mille francs (somme énorme à une époque où le numéraire était très-rare) qui furent immédiatement portés par un des aides de camp du général en chef, escorté d'un piquet de cavalerie, au citoyen Cochon de Lapparent, ministre de la police, pour être distribués aux incendiés du faubourg Saint-Marceau [1].

Ce fut à l'hôtel de la Colonnade, le 9 mars 1796, que s'accomplit le mariage de madame veuve Beauharnais avec le général Bona-

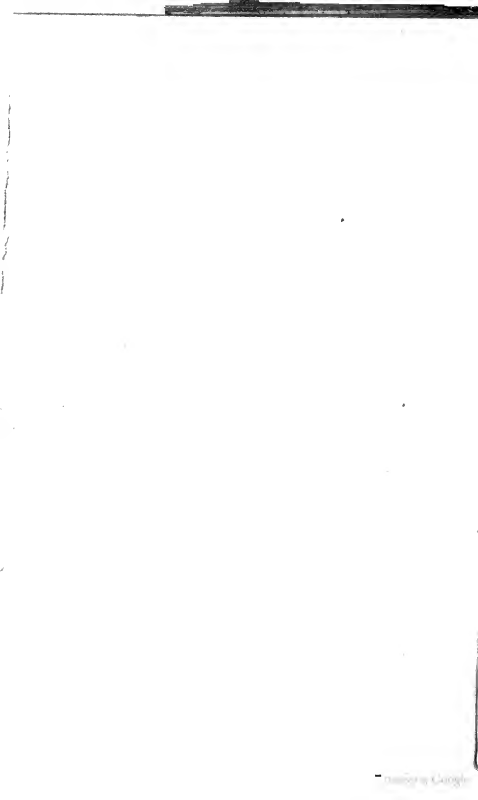
[1] Tableau civil, moral et raisonné de Paris sous le Directoire, page 167.

parte. Le jour même il alla habiter la petite maison de la rue Chantereine, dont il avait déjà fait l'acquisition. C'est de cette union que date la fortune militaire de Napoléon.

Scarron disait en parlant de sa femme, mademoiselle d'Aubigné, depuis madame de Maintenon :

— Elle m'a apportée en dot une belle paire de mains, un grand esprit et un logement à la place Royale.

Napoléon aurait pu dire de Joséphine qu'elle lui apportait en dot six royaumes à vaincre, deux couronnes à prendre et un nom immortel à léguer au monde. Car le présent de noces de la mère d'Eugène, fait par le directeur Barras, fut le commandement en chef de l'armée d'Italie. Quarante mille hommes à commander, les Alpes à franchir et l'Europe à dominer. Quelle fille de roi aurait pu offrir une telle dot au jeune général ?



VIII

La petite maison de la rue Chantereine.

Ce fut le célèbre Ramponneau, ce roi des cabaretiers de la Courtille, qui fit bâtir les plus jolies maisons de la rue Chantereine. L'une de ces maisons devint l'habitation provisoire d'un homme qui, plus tard, devait avoir en sa possession les vieux manoirs de Charlemagne, les palais de François Ier et de Louis XIV, les maisons de plaisance des Médicis, de Philippe IV, de

Marie-Thérèse d'Autriche et du grand Frédéric, enfin les Tuileries, Schœnbrunn, Potsdam, l'Escurial et le Kremlin !

Sous le règne de Louis XIII, la rue Chantereine n'était encore qu'un marais, dont le nom indique suffisamment le délassement des habitants, *chant des reines,* c'est-à-dire des grenouilles, dont ces lieux marécageux étaient remplis. Le cardinal de Richelieu donna une partie de cet espace aux religieux mathurins, qui déjà possédaient une ferme au lieu même appelé aujourd'hui la *rue Neuve-des-Mathurins.* Les bons pères firent défricher les marais environnants et y élevèrent quelques misérables bicoques ; mais la rue Chantereine ne commença à se peupler que sous la régence. Au commencement du règne de Louis XV elle fut entièrement couverte de maisons ; et quelques petits hôtels construits par un autre cabaretier du nom de Montgobert, qui, de même que Ramponneau, ayant fait fortune, s'était fait fermier des gabelles, y attirèrent les grands seigneurs de la cour, les actrices les plus célèbres et de riches financiers qui

y eurent leurs petites maisons; Montgobert y avait la sienne.

Bonaparte avait choisi son petit hôtel de préférence à tout autre parce qu'il était à proximité de celui de la comtesse Fanny de Beauharnais, avec qui vivait sa nièce Joséphine depuis son veuvage, et parce qu'on lui avait offert toute facilité pour en acquitter le prix. Et puis Napoléon connaissait tout le confortable de cette demeure qui, ayant appartenu primitivement à mademoiselle Guimard, la célèbre danseuse de l'Opéra, était devenue la propriété de Julie Carreau, à qui Talma avait donné des leçons de déclamation en 1795, alors que Napoléon demeurait à l'hôtel des Droits de l'homme, rue du Mail. L'année suivante Talma avait épousé cette demoiselle, qui avait débuté à la comédie française sous le nom de Julie Vanhove, et s'était séparé d'elle presque aussitôt après son mariage pour des motifs qui ne furent jamais bien connus du public. Bonaparte, disons-nous, avait donc acheté au mois de janvier 1796 la petite maison de la rue Chantereine, sur le prix de laquelle

il n'avait donné qu'un à-compte de 6,400 fr., et dont l'acte de vente ne fut définitivement passé devant notaire que deux ans après, c'est-à-dire à son retour de la campagne d'Italie et quelques jours seulement avant son départ pour l'Égypte, comme la copie de l'acte que nous avons sous les yeux le prouve [1].

[1] Voici cette pièce d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas connue et qu'elle fixe désormais un point historique qui jusqu'à présent avait donné lieu à beaucoup de controverses parmi les historiens de l'ère impériale.

« Direction générale de l'enregistrement et des domaines.

« Extrait des registres de l'enregistrement des actes « civils, 2e bureau, volume 33, folio 50, verso, cases 5 « et 6 ; M. Camusat, receveur.

« Du 11 germinal an 6 (31 mars 1798), enregistré, « vente par Louise-Julie Carreau, femme séparée de « François Talma, demeurant savoir : ledit Talma, rue « de la Loi (rue Richelieu) ; et elle, rue Matignon, fau- « bourg Honoré, nº 2.

« A Napolione Buonaparte, président de la légation « française au congrès de Rastadt, demeurant rue de « la Victoire, nº 6, d'une maison susdite, rue de la « Victoire, ci-devant Chantereine, même numéro, ap- « partenant à ladite citoyenne Talma, comme l'ayant

On rapporte que madame Talma, malheureuse de ne pouvoir ramener son mari qu'elle aimait, résolut de faire une dernière tentative avant de s'abandonner au désespoir. Elle l'invite un jour à venir déjeuner le lendemain avec elle rue Matignon, où elle demeurait depuis sa séparation. Talma refuse sous un vain prétexte, mais dans l'intention, dit-on, de faire à sa femme une

« acquise par contrat devant Rouen, notaire, le 6 dé-
« cembre 1781, insinué le 6 février suivant moyennant
« cinquante-deux mille quatre cents francs.

« Passé devant Raguideau, notaire à Paris, le 6 ger-
« minal an VI (25 mars 1798). — Reçu deux mille qua-
« tre-vingt-seize francs.

« Dudit enregistré intervention de Charles Louis
« Perdrix, homme de loi, rue Honoré, n° 69, qui se
« rend caution de ladite citoyenne Talma envers le
« citoyen Buonaparte, pour raison de six mille quatre
« cents francs qui ont été payés à valoir sur le prix de
« ladite vente.

« Pour extrait certifié conforme par l'archiviste de
« l'enregistrement, soussigné et délivré sur la demande
« de M. Malleval, secrétaire général de la préfecture
« de police.

« Paris, le 20 juillet 1839.

« Signé RENARE. »

douce surprise. En recevant de son mari la réponse qu'il ne viendrait pas au rendez-vous, madame Talma perdit la tête et s'empoisonna. Le lendemain, Talma arriva à l'heure indiquée, et, ne trouvant plus qu'un cadavre, il tomba sans connaissance. On eut beaucoup de peine à le rappeler à la vie, et l'homme que l'on avait cru jusqu'alors léger et indifférent, fut longtemps inconsolable de la perte d'une femme qu'il n'avait pas cessé d'aimer et qu'un moment de dépit l'avait fait abandonner. A quelque temps de là, comme il se trouvait chez madame Bonaparte, rue Chantereine, tandis que Napoléon était encore en Égypte, Joséphine poussée par un sentiment de curiosité que sa sensibilité pouvait faire excuser, adressa au grand artiste cette question peut-être indiscrète :

— Cette chambre que j'occupe, lui demanda-t-elle, n'était-elle pas celle d'une femme qui vous aima beaucoup?

— Je ne sais, madame, répondit Talma désireux d'éviter une explication qui ne fut pas poussée au delà.

La petite maison de la rue Chantereine, n° 52, est encore aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, ou à peu de chose près. Elle se composait jadis, si notre mémoire est fidèle, d'un unique corps de bâtiment en forme de temple, élevé au milieu d'un jardin anglais. Une longue avenue d'arbres conduisait de la porte de la rue à une cour régulière, bornée au midi par un péristyle élégant demi-circulaire, sur lequel étaient peints en dehors les attributs d'une tente antique. Ce seul corps de logis était élevé de trois étages qui comportaient, au rez-de-chaussée, une petite antichambre, une salle à manger, un beau salon éclairé de quatre fenêtres et un grand cabinet. Les frises et les corniches de ces deux dernières pièces n'étaient autres que des bas-reliefs en plâtre représentant des fêtes, des luttes et des sacrifices; les autres ornements, ainsi que les peintures, d'un style grec, étaient dus au pinceau de Fragonard père. Au premier étage était la chambre à coucher de madame Bonaparte et de son mari; la salle de bains, dallée en marbres de diverses nuances; le

cabinet de toilette de Joséphine et la bibliothèque, qui servait en même temps de cabinet de travail à Napoléon. Au second étage se trouvaient quelques chambres d'amis, l'appartement d'Eugène de Beauharnais contigu à celui de sa sœur Hortense, et une assez grande pièce appelée le *secrétariat* où se tenaient habituellement Bourrienne et les aides de camp de Napoléon. Deux petits corps de bâtiment isolés, situés l'un à droite, l'autre à gauche de la cour, et en regard du pavillon principal, servaient aux cuisines, à l'office, aux remises, aux écuries et au logement des domestiques [1].

Le 21 mars 1796, à six heures du matin, Napoléon quittait la petite maison de la rue Chantereine pour aller prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie. Dix-huit mois après, le 5 décembre 1797, il y était de retour après s'être fait précéder à Paris

[1] Cette maison fut donnée par l'empereur au général Lefebvre-Desnouettes qui l'a longtemps occupée. Elle est habitée aujourd'hui par M. Coste, ancien directeur du journal *le Temps*, qui s'est fait un religieux scrupule de ne rien changer aux localités.

de 170 drapeaux, de 550 pièces de canon et de 60 millions de francs. Aussi la municipalité de Paris, cédant à un vœu généralement exprimé, prit-elle un arrêté [1] d'après lequel la rue Chantereine porterait désormais le nom de *rue de la Victoire.*

Bonaparte, qui s'était fait nommer membre de l'Institut (section de mécanique), en remplacement de Carnot, *fructidorisé,* comme on disait alors, avait demandé au citoyen Capperonnier, administrateur de la bibliothèque nationale, tous les ouvrages qui traitaient de l'Égypte. En moins de huit jours le jeune conquérant de l'Italie se trouva entouré, dans son cabinet, d'atlas, de brochures et de livres de toute grandeur, qui parlaient de l'Égypte. Un jour Népomucène Lemercier et Ducis, qui étaient venus le voir après son déjeuner, le surprirent étendu sur une immense carte dépliée sur le parquet, et piquant, avec des épingles à têtes noires et rouges, les divers points du Delta, les gués de la mer Rouge et les places fortes de la haute Égypte.

[1] Le 11 nivôse an VII (31 décembre 1797).

— A merveille, général, dit Ducis en souriant ; il paraît que vous partagez l'héritage de Sésostris et que vous voulez planter l'étendard d'Arcole sur la pyramide de Cécrops. En vérité, la Providence devrait un poëte à la France pour célébrer les victoires que vous avez déjà remportées et celles que vous nous promettez encore.

— Le ciel a aussi bien doté la France de grands poëtes que de bons capitaines, repartit Napoléon en serrant affectueusement la main des deux visiteurs, et en accompagnant cette gracieuseté d'un de ces sourires charmants dont sa belle physionomie n'était pas prodigue. Si la république, reprit-il comme avec orgueil, a à la tête de ses armées, Moreau, Masséna et tant d'autres, n'a-t-elle pas aussi à la tête de la littérature un Ducis et un Lemercier ?

Napoléon continua sur ce ton et conduisit les deux poëtes auprès de madame Bonaparte. La conversation devint tout artistique et littéraire, et le général fit assez comprendre, en donnant cette direction à l'entretien, qu'il ne se souciait guère d'être interrogé

sur les projets qu'il pouvait avoir sur l'empire des Pharaons. Quelques jours après il disait à Bourrienne :

— Mon cher, nous nous usons ici dans l'inaction : dans trois mois, pour peu que cela dure, on ne pensera plus à nous. Il faut ramener les regards du peuple sur notre fortune, il faut entreprendre de grandes choses, il faut aller en Orient ; c'est dans ce pays seul que les grandes renommées s'élèvent et mûrissent, les grands législateurs, les grands capitaines, les dieux même viennent de l'Égypte ; c'est là qu'il faut aller, c'est là aussi que nous irons. L'Europe n'est qu'une taupinière.

L'expédition d'Égypte était déjà résolue dans sa vaste pensée. Il avait, dans ses insomnies héroïques, distribué d'avance les étapes de la victoire au milieu des plaines de sable, et déjà, dans son imagination ardente, le sphinx de granit de la grande pyramide voyait sa tête, ridée par un soleil de quatre mille ans, s'ombrager du glorieux drapeau de la république française.

Quelques-uns de ces hommes qui n'ap-

profondissent ni les tendances du génie ni les exigences de l'ambition ont eu la simplicité de croire que le Directoire n'avait envoyé Bonaparte en Égypte que pour colorer, par l'éclat d'une expédition merveilleuse, l'injustice d'un exil, prétendant que le commandement en chef de l'armée d'Orient n'était qu'un ostracisme déguisé. Rien n'est moins exact. Napoléon fut lui-même l'inventeur et le préconisateur du projet qu'il avait au surplus trouvé tout tracé dans les archives du ministère des affaires étrangères, projet qui avait été présenté à Louis XVI, en 1781, et que l'infortuné monarque avait accepté en l'amendant par des notes de sa main. Il y a plus, l'éloignement du Directoire était d'autant plus grand pour confier une nouvelle armée à Bonaparte, qu'il n'ignorait pas qu'un général qui combat au loin et surtout dans des contrées fabuleuses, parle bien plus à l'imagination du peuple que le capitaine le plus habile qui défend pied à pied une ligne de frontière, ou qui envahit une province. Le projet de Bonaparte, bien qu'étayé des meilleures raisons politiques,

fut donc reçu avec peu de faveur par les cinq gouvernants, et il ne fallut rien moins que l'espèce d'influence mystérieuse de madame Bonaparte sur le directeur Barras pour le faire adopter dans son entier.

Dès que Napoléon fut parti pour l'Égypte, la petite maison de la rue de la Victoire devint le rendez-vous de toutes les notabilités gouvernementales, diplomatiques et militaires ; elle devint un véritable *foreign-office,* où les généraux fidèles à la fortune de Napoléon allaient recevoir de sa femme le mot d'ordre, où les ambassadeurs venaient guetter les nouvelles, où les gouvernants eux-mêmes étudiaient la fièvre d'ambition de ce jeune héros qui, dès son début sur le rivage africain, avait dit au Nil : « Tu es un fleuve français ! » comme l'ancien Scipion avait dit à Carthage : « Tu es une province romaine ! »

Joséphine, par les grâces de sa personne, par son esprit, par son amabilité, secondait merveilleusement les desseins de son mari. Toutes les semaines, c'est-à-dire le décadi (qui correspondait au dimanche dans

le calendrier républicain), elle recevait chez elle la meilleure compagnie de la capitale. On briguait l'honneur d'y être admis, on aspirait au bonheur d'obtenir de la souveraine du lieu quelques-unes de ces paroles dont elle connaissait si bien l'enivrante influence. Cette société était admirablement choisie : des officiers généraux, des hommes de lettres, d'illustres étrangers, des peintres, des savants, des magistrats, des musiciens, des diplomates, et, mieux que tout cela, les plus jolies femmes de Paris. On y remarquait aussi quelques membres de l'ancienne noblesse, naguère proscrits, et qui venaient se reposer des émotions de la terreur dans l'élégant salon de madame Bonaparte, comme sur un terrain neutre. Là, ils retrouvaient la politesse, les manières et le langage de l'ancienne cour ; ils pouvaient contempler sans épouvante les couleurs de la république, car ces nobles couleurs, chez les hôtes de la rue de la Victoire, n'avaient point été souillées par le sang des échafauds, et si elles étaient ternies, ce n'était que par la glorieuse fumée

des batailles et l'héroïque poussière des champs de la Lombardie.

Joséphine, en apparence tout occupée des fêtes qu'elle donnait ou qu'elle recevait, ne perdait pas une parole, pas un geste des hommes qui tenaient dans leurs mains débiles les destinées de la patrie. Ce qu'elle ne parvenait pas à arracher à leur discrétion, elle le devinait par son extrême perspicacité. Tantôt radieuse comme une jeune fille, elle excitait par sa joie naïve les plus graves personnages à partager son bonheur; tantôt préoccupée, inquiète et mélancolique comme une reine amoureuse, elle se laissait persécuter pour paraître dans le monde, où elle gagnait autant de cœurs par sa beauté toute créole que par son esprit tout parisien. Et lorsque de loin en loin le bruit des victoires que son mari remportait en Égypte, venait raviver l'opinion et exciter la curiosité publique, il fallait la voir, objet de toutes les louanges, but de toutes les admirations, recevoir soit chez elle, soit au spectacle, soit à la promenade, les manifestations de l'admiration générale, avec une

modestie, avec une candeur qui rehaussaient encore l'éclat de son triomphe.

Un jour qu'elle se promenait en calèche aux Champs-Élysées avec madame Tallien, depuis princesse de Chimay, les promeneurs se rangèrent sur la chaussée et saluèrent. Une voix dit alors : Voilà Notre-Dame de Septembre et voilà Notre-Dame des Victoires » ; mot charmant de justesse, de goût et de bon sens, mot qui ne pouvait s'entendre qu'à Paris ou à Athènes, car la petite maison de la rue de la Victoire avait plus d'un point de ressemblance avec celle de Périclès et avec celle de Ninon de l'Enclos. Dans le dernier, on parlait modes, beaux-arts et littérature ; dans le premier, on parlait batailles, victoires et trophées. La Grèce ressuscitée dans les costumes français apparaissait ainsi dans les entretiens et dans ces réunions de bonne compagnie. Madame Bonaparte aimait surtout à s'entourer des plus jolies femmes de son temps parce qu'elle ne craignait ni leur voisinage ni la comparaison.

Dans le petit salon de la rue de la Vic-

toire, on voyait souvent réunies mesdames Tallien, Récamier et de Comminges; on appelait alors ce gracieux assemblage la pléiade républicaine; Joséphine en était l'astre principal.

Malgré la destruction de la flotte de l'amiral Bruis, Bonaparte avait trouvé le moyen de noliser, à Alexandrie, un petit bâtiment américain qu'il chargea d'apporter en France les tapis, les armes, les cachemires, les arbustes, les chevaux et les antiquités qu'il avait promis à sa femme de lui envoyer. Toutes ces richesses, qui débarquèrent heureusement à Marseille, furent amenées à Paris par des chameaux conduits par des Nubiens. La caravane arriva un beau matin dans la rue de la Victoire [1]. Aussitôt le bruit se répand dans la capitale qu'un cortége insolite vient de s'arrêter devant la porte de la maison du général Bonaparte. Le peuple s'émeut, on accourt de toutes parts, la Chaussée-d'Antin, alors peu visitée par les

[1] Voir le *Moniteur* du 3e jour complémentaire de l'an VII (19 septembre 1799).

populations laborieuses, se couvre de promeneurs; c'est à qui fera ce pèlerinage, c'est à qui courra prendre part à la joie de madame Bonaparte, qui est restée près de trois mois sans nouvelle de son époux. Et puis on interrogera les Nubiens qui, s'ils ne savent pas encore parler français, pourront au moins, par leurs signes, dire que le vainqueur de l'Égypte se porte bien, qu'il n'a point abandonné la patrie et que son épée, aiguisée au granit des pyramides comme elle s'était jadis trempée au feu du Vésuve, est prête à venger les injures de la France par des victoires nouvelles, et, selon le langage de l'époque, « à raffermir la liberté menacée, par l'effroi qu'elle sut toujours inspirer aux tyrans de l'Europe. »

Madame Bonaparte accueillit cette foule empressée le sourire sur les lèvres et des pleurs dans les yeux. Par son ordre, des généraux portèrent au Directoire les drapeaux ottomans; mais par son ordre aussi les deux battants de la porte de son hôtel s'ouvrirent et laissèrent à la multitude un

libre accès dans la cour et dans le vestibule de son petit hôtel, transformé en bazar. Les cachemires, les tapis d'Alexandrie, les chevaux des mameluks, les lames de Damas, les amphores de la vieille Égypte, les charrues du temps des Pharaons, les cactus de Syrie, les mollusques des bords du Nil, furent offerts à l'avide curiosité des Parisiens; mais ce qui excita surtout l'étonnement des badauds, ce furent les dromadaires et les Égyptiens basanés qui les conduisaient. On entoura ces animaux débonnaires, on admira la richesse des housses dont ils étaient caparaçonnés, les splendides livrées de leurs conducteurs, et chacun mit une sorte d'orgueil à toucher ces épaves de la victoire, qui annonçaient plus éloquemment qu'un bulletin que les Français du dix-huitième siècle avaient vengé les défaites de Damiette et de Tunis sous saint Louis, et que la croisade de la liberté était venue en aide, après cinq cents ans, à la croisade du christianisme.

Cependant, le Directoire prit ombrage de cette dévotion populaire. Madame Bonaparte

en fut instruite; elle fit don au Jardin des plantes des dromadaires, des cactus et des coquillages, dota les haras nationaux des chevaux arabes [1], envoya les instruments aratoires au conservatoire des arts et métiers, garda naturellement pour elle les cachemires, prit à son service les Nubiens et voulut que les tapis d'Alexandrie ainsi que les objets les plus resplendissants du luxe asiatique fussent vendus aux enchères publiques et que le prix en fût distribué aux pauvres de Paris [2]; enfin, elle ordonna que les morceaux d'archéologie, les momies et les manuscrits fussent envoyés à la bibliothèque et au musée pour être mis à la disposition des conservateurs de ces établissements publics. C'était prévenir le mécontentement et la jalousie des cinq monarques, c'était tirer

[1] Il y en avait six, âgés de trois, quatre et cinq ans. Ces jolies bêtes avaient l'encolure et l'aspect des chevaux de leur race, la même couleur de robe, le même crin, les mêmes fanons, la même finesse de jambe et la même souplesse dans le port de tête. Ce présent avait quelque chose de royal.

[2] Mémoires sur l'impératrice Joséphine, tome I, chap. VIII, page 241.

parti d'une manière aussi spirituelle que triomphante des dispositions hostiles des directeurs, qui furent obligés, comme le peuple (mais le peuple n'avait pas d'arrière-pensée), de célébrer la générosité de madame Bonaparte. Le directeur Gohier surtout se laissa prendre au piége et accorda dès ce moment à la femme du nouveau César une confiance dont celle-ci s'empara avec une apparente candeur, mais avec autant de sagacité que d'adresse. Il y avait du machiavélisme dans la tête de Joséphine, mais du machiavélisme honnête et généreux, car elle voulait le pouvoir entre les mains de son époux autant pour le bonheur de la France que pour sa propre élévation. Son fils Eugène avait raison, lorsqu'en 1809 il fut question du divorce, de dire à l'empereur avec une franchise toute filiale :

— Sire, Votre Majesté ne se souvient pas qu'elle doit sa couronne autant à l'esprit et au dévouement de ma mère qu'à l'éclat de ses victoires et au retentissement de son nom.

Joséphine, en effet, combina et mûrit en

quelque sorte le 18 brumaire. Elle avait semé et cultivé, il ne restait plus qu'à faire la récolte.

A son retour d'Égypte, Bonaparte courut se confiner dans sa petite maison de la rue de la Victoire, où l'attendaient avec impatience sa femme, ses frères et ses amis. C'est là qu'on l'instruisit à fond de ce qu'on avait fait et de ce qu'on devait faire encore; c'est là qu'il apprit la faiblesse du Directoire, les revers de la France; c'est là qu'il connut sa force, sa puissance et sa popularité. Depuis son arrivée la maison ne désemplissait plus de visiteurs; c'étaient des représentants du peuple, des membres du conseil des Anciens et des Cinq-Cents qui venaient invoquer son génie pour la république en péril. Lucien Bonaparte les accompagnait; c'étaient tous les généraux qui avaient servi sous ses ordres, conduits par Eugène et par Murat. Tous ces guerriers semblaient vouloir se rallier à l'étoile de l'homme prodigieux qui, après avoir soumis Memphis et anéanti les mameluks, apparaissait tout à coup dans son pays comme

un ange libérateur pour ramener la paix et enchaîner les factions.

La petite maison de la rue de la Victoire devint le centre de tous les mécontentements, le *Pandémonium* de toutes les ambitions, de toutes les espérances. Les événements du 18 brumaire ont été racontés si souvent, qu'il serait superflu d'en reparler ici. Seulement nous dirons que Carnot, passant quelques mois après l'événement dans la rue de la Victoire, s'arrêta tout à coup devant cette habitation devenue historique, et dit à l'ami qui lui donnait le bras en lui faisant remarquer les casques, les boucliers et les insignes républicains qui décoraient comme aujourd'hui encore la porte d'entrée :

— Cette maison est pour nous le tombeau de la liberté !

IX

Le palais du Luxembourg.

En 1615, Marie de Médicis, veuve de Henri IV, ayant acheté l'hôtel du duc d'Épinay-Luxembourg, moyennant, 900,000 livres, le fit abattre pour construire sur son emplacement le palais du Luxembourg tel que nous l'avons vu il y a quelques années, c'est-à-dire avant les agrandissements qu'on lui a fait subir. Ce fut Jacques Desbrosses, l'un des plus célèbres architectes du temps, qui exécuta les dessins de ce somptueux

édifice d'après ceux du palais Pitti à Florence.

Il était naturel que cette demeure toute royale portât le nom de sa fondatrice ; mais Marie de Médicis l'ayant légué à son second fils, Gaston de France, duc d'Orléans, celui-ci lui rendit son nom primitif. En 1658, le Luxembourg fut cédé à Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier ; mais, par transaction du 1er mai 1672, il devint la propriété d'Élisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon, qui, en 1694, en fit don à Louis XIV. Enfin, en 1779, Louis XVI le donna à son frère, *Monsieur*, comte de Provence ,qui fut Louis XVIII.

En 1793, le Luxembourg fut converti en prison. On transforma les superbes portiques de Marie de Médicis en guichets où plus de trois mille victimes vinrent attendre les arrêts de mort du tribunal révolutionnaire. Sous le Directoire, ce palais devint le siége du gouvernement et la demeure des directeurs. Quatre d'entre eux habitaient l'hôtel contigu [1] appelé l'hôtel du petit

[1] Comme en France on ne perd jamais l'occasion

Luxembourg; le cinquième logeait dans le grand palais. Le dernier de ceux-là fut Barras, dont les instincts de luxe et les goûts aristocratiques s'alliaient assez bien avec la demeure édifiée par Marie de Médicis et Louis XIV[1].

Le 20 brumaire an VI (10 novembre 1797), le Luxembourg devint le théâtre d'une fête triomphale que le Directoire offrit à Bonaparte à son retour de Rastadt. La plupart des ambassadeurs de l'Europe étaient présents à cette réception, qui trahissait déjà la faiblesse du Directoire et la puissance oc-

de faire un bon mot, même au sujet des événements les plus graves, on alla clouer un jour à la porte du Luxembourg un énorme écriteau sur lequel on lisait : « Palais de Saint-Cyr » (*cinq sires*), faisant ainsi allusion aux cinq directeurs, qu'on aurait pu comparer pour leur luxe et leurs prodigalités à des Sardanapales.

[1] Les directeurs ont demeuré au grand et au petit Luxembourg depuis le mois de vendémiaire an IV (octobre 1796), jusqu'au 20 brumaire de l'an VII (11 novembre 1799). Dans cette période de trois années on continua les travaux de restauration et d'embellissement que la convention avait décrétés.

culte du général que le peuple commençait à considérer comme le futur sauveur de la patrie. La vaste cour du Luxembourg avait été disposée en conséquence pour cette solennité toute militaire, et les drapeaux conquis par l'armée d'Italie étaient groupés en forme de dais au-dessus des fauteuils des cinq directeurs. Le duc de Vendôme avait fait faire un lit d'étendards à Philippe V après la bataille de Villa-Viciosa; Bonaparte transforma ses trophées en tente pour abriter les oligarques de la France; mais ceux-ci purent voir sous les plis de ces drapeaux l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête.

M. de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères, présenta aux directeurs le jeune général qui avait rédigé, de la pointe de son épée victorieuse, les articles du traité de Campo-Formio, et prononça un discours auquel répondit Barras. La foule ne prêta aucune attention aux directeurs empanachés, drapés et vêtus de costumes d'une magnificence si théâtrale qu'ils en étaient ridicules, et concentra toute son admiration

sur Bonaparte qui portait, ce jour-là, l'uniforme d'une simplicité extrême de général en chef de la république. Ce fut avec le même habit, mais couvert de la poussière brûlante d'Aboukir, qu'au 18 brumaire il fit sa rentrée au Luxembourg après en avoir chassé les directeurs. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis qu'il y avait paru en triomphateur, et cette fois, il s'y montrait en consul et en maître. Cependant il ne voulut pas habiter, dans le grand palais, les appartements que Barras avait occupés.

— L'Égypte et la Syrie, dit-il, ne m'ont point rendu voluptueux : la France et Paris doivent me retrouver soldat comme autrefois, et soldat toujours dévoué à la gloire et à la prospérité de la patrie.

En effet, au Luxembourg, Napoléon ressemblait à un Spartiate transporté dans le palais de Xercès. Il prit son logement dans l'aile du palais qu'avait habitée jadis Mademoiselle de Montpensier, *la grande Mademoiselle,* comme l'appelait madame de Sévigné. La fille de Gaston d'Orléans perd ses chances au trône en faisant tirer le canon de la Bas-

tille sur les troupes de Louis XIV [1], tandis que ce fut aussi le canon qui fraya le chemin de ce même trône à Bonaparte. Les Parisiens auraient pu lui garder rancune, mais ils ne se vengèrent des boulets de vendémiaire qu'en lui décernant la plus belle couronne du monde.

Le lendemain du jour où Napoléon s'était installé au Luxembourg, madame Bonaparte et ses enfants, Eugène et Hortense, le rejoignirent. Le premier consul leur avait fait disposer des appartements séparés, ainsi que pour toutes les personnes attachées à leur service, car dès ce moment

[1] On sait que sous la minorité de Louis XIV, mademoiselle de Montpensier avait embrassé le parti de la Fronde, et, qu'après le combat du faubourg Saint-Antoine, elle défendit l'entrée de Paris aux troupes royales qui poursuivaient l'armée du prince de Condé. Le cardinal Mazarin dit en apprenant cette nouvelle : « Mademoiselle de Montpensier a tué son mari avec le canon de la Bastille. » En effet, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, n'était pas éloignée d'unir le jeune monarque à cette princesse qui était belle et courageuse. Ce fut cette même Mademoiselle de Montpensier qui épousa dans la suite le duc de Lauzun.

ils commencèrent à avoir ce qu'on appelle une *maison montée*. Bonaparte occupait, nons l'avons dit, l'appartement de Mademoiselle de Montpensier, situé au rez-de-chaussée, à droite, en entrant par la rue de Vaugirard. Son cabinet de travail se trouvait près d'un petit escalier dérobé qui conduisait, au premier étage, à l'appartement de Joséphine et de sa fille Hortense, qui ne la quittait jamais. Eugène, les aides de camp et le secrétaire Bourrienne, logeaient au second étage. La domesticité avait été reléguée dans les combles.

Chaque jour, après le déjeuner, qui était servi à dix heures, le premier consul causait quelques instants avec les personnes qu'il avait invitées. Il recevait habituellement Defermon, Regnault de Saint-Jean d'Angely, Boulay de la Meurthe, Monge, ses frères Lucien et Joseph, et s'entretenait familièrement avec eux. Quand il quittait le salon, il était rare qu'en prenant congé de ceux qui s'y trouvaient, il ne leur dît pas : « Allons, adieu, je vais travailler ; faites comme moi. » On dînait à six heures ; après

le dîner, Napoléon remontait chez Joséphine, où il recevait les ministres, des généraux et quelques membres du corps diplomatique; puis à minuit, et souvent plus tôt, il donnait lui-même le signal de la retraite en disant : « Allons, bonsoir, il faut aller se coucher. »

Ceux qui ont *habillé* Napoléon *avec une peau de tigre*, comme il le disait spirituellement à Sainte-Hélène, ne le connaissaient guère. Doué au contraire d'une extrême sensibilité, il était accessible plus que personne aux sentiments doux et tendres, et recherchait avant tout les affections de famille. Et ce n'était pas seulement dans les réalités de la vie qu'il apportait cette disposition ; c'était aussi dans les fictions de l'art. La musique et la poésie avaient une grande puissance sur son âme. N'étant encore que capitaine d'artillerie, à vingt-deux ans, il fréquentait assidûment le théâtre de Marseille, où se trouvait alors madame Saint-Huberti, qui excellait, dit-on, dans le rôle de Didon. Napoléon l'entendit et fut profondément ému aux accents de cette voix, qui exprimait les

peines de l'âme avec une telle sensibilité qu'on ne pouvait retenir ses larmes en l'écoutant. L'enthousiasme inspira alors au jeune officier les vers suivants qui sont les seuls peut-être qu'il ait jamais faits [1] :

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendit votre empire naissant,
Didon n'eut pas d'empire assez puissant
Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine ;
Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,
Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encor sauvage.

L'amour qu'il professa toujours pour les

[1] Ces vers, dont nous pouvons garantir l'authenticité, nous ont été donnés jadis par le duc de Bassano, chez la duchesse d'Abrantès, de qui nous tenons cette anecdote. Seulement le duc de Bassano a prétendu que c'était à Aix que Napoléon avait composé ces vers. Que ce soit à Marseille ou à Aix, la différence des lieux est si peu importante que nous nous serions arrêté à cette seconde version, si, par respect pour la vérité historique, nos recherches bibliographiques ne nous avaient mis à même d'acquérir la preuve que la fameuse madame Saint-Huberti n'avait jamais donné de représentations dans la ville d'Aix.

lettres, quand tant d'autres souverains leur ont préféré les maçons; le goût qu'il avait pour la poésie, comme l'a témoigné sa préférence hautement exprimée pour les œuvres d'Ossian; enfin, chose étrange dans un tel homme, une certaine tendance à la rêverie qui, par exemple, lui faisait trouver beaucoup de charme à écouter les cloches lorsqu'elles tintaient le soir [1], tout cela prouve que Napoléon était, comme l'a dit plus tard son frère Lucien, un composé de *fer et de feu.*

Sieyès et Roger Ducos firent bientôt place dans le consulat à Cambacérès et à Lebrun; mais Bonaparte dominait de toute la hauteur de son génie le mérite circonscrit de ces deux hommes politiques. Humbles satellites d'un astre immense, Cambacérès et Lebrun semblaient ne siéger à côté de leur collègue que comme ces dignitaires du moyen âge qui, sous le nom de dapifer, escortaient les empereurs de Constantinople dans les céré-

[1] Thibaudeau, Histoire de France et de Napoléon Bonaparte.

monies d'apparat, et portaient devant l'idole l'épée et la couronne impériale.

Les deux premiers actes de Napoléon dans le palais du Luxembourg furent des actes de souveraineté. Les magnifiques tableaux de Rubens qui ornaient jadis la grande galerie de ce palais étaient dans un affreux état de délabrement. Il ordonna que cette précieuse collection fût restaurée et enrichie de nouveaux cadres. Un buste de Henri IV en marbre et le portrait en pied du cardinal de Richelieu étaient ignominieusement relégués dans une immense cheminée qui servait de bûcher; il donna des ordres pour que ce buste et ce portrait

Du seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire,

et d'un des plus grands ministres de notre histoire, fussent restaurés et placés convenablement dans la galerie du Luxembourg.

Une nouvelle télégraphique lui apprit qu'un émigré français, M. Defeu, pris dans le Tyrol et conduit à Grenoble pour y être jugé, venait d'être condamné à mort. Bona-

parte dicta à son secrétaire ces mots : « Le premier consul ordonne de suspendre l'exécution de M. Defeu. » Et ces mots sauvèrent la vie d'un Français égaré. Ainsi Napoléon attirait déjà à lui les deux plus nobles prérogatives de la royauté : le droit de faire grâce et le droit de protéger les arts.

Cependant le Luxembourg lui sembla bientôt un théâtre trop étroit ; il rêva les Tuileries pour demeure ; mais il voulut d'abord que ce palais fût purifié de certains souvenirs par les drapeaux conquis en Italie et en Égypte. Cela fait, un arrêté des consuls annonça à la France que le pouvoir gouvernemental allait être transféré du Luxembourg aux Tuileries [1]. Le corps législatif devait loger au Palais-Bourbon, le sénat au Luxembourg, le tribunat au Palais-Royal (qui perdit son nom de Palais-Égalité) et les consuls aux Tuileries. C'est de là que partirent désormais les ordres régénérateurs

[1] Les premiers préparatifs d'installation furent modestes. Lecomte, qui était architecte de ce palais, reçut seulement l'ordre de le nettoyer.

qui devaient consolider la grandeur et la puissance de la patrie ; c'est là que reçurent leur exécution toutes ces grandes pensées qui devaient mériter à la France le titre de *la grande nation* qu'il lui donna plus tard.

Trois jours après cet arrêté, le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800), Bourrienne entrait de grand matin dans la chambre du consul qui dormait profondément. Napoléon était beaucoup moins ému lorsqu'une chose était définitivement arrêtée que lorsqu'il ne faisait qu'en méditer l'exécution, tant il avait de facilité à regarder ce qu'il avait décidé comme déjà exécuté. Aussi le premier consul dit-il à Bourrienne avec un air de satisfaction :

— Eh bien ! mon cher, c'est aujourd'hui que nous allons décidément coucher aux Tuileries ! Vous êtes bien heureux, vous, de ne pas être forcé de vous donner en spectacle. Vous irez tranquillement de votre côté, tandis que moi il me faudra un cortége. Cela m'ennuiera sans doute ; mais il faut parler aux yeux du peuple. Au bivac, la simplicité est à sa place, tandis que dans

une grande ville, dans un palais, il faut que le chef du gouvernement attire à lui les regards par tous les moyens possibles. Ma femme et sa fille verront la revue que je passerai en arrivant, d'une des fenêtres de l'appartement de Lebrun; vous leur tiendrez compagnie si vous le voulez; seulement n'oubliez pas de vous trouver dans mon cabinet dès que vous me verrez descendre de cheval [1].

La translation des membres du gouvernement consulaire du Luxembourg aux Tuileries fut le prétexte et l'objet d'une cérémonie brillante, où se déploya déjà tout le luxe d'une royauté militaire. Vingt-cinq mille hommes de toutes armes, des canons, des étendards concoururent à cette inauguration, qui eut trois cent mille citoyens pour témoins. Après la revue Bonaparte monta d'un pied ferme le grand escalier du château des Tuileries. Le rôle de général et de consul était fini pour ce jour-là, celui de chef

[1] Bourrienne, Mémoires, tome III, chap. XIX, pag. 319.

de l'État et d'empereur devait commencer le lendemain [1].

Aussitôt chacun s'empressa de tirer l'horoscope du héros. C'est Cromwell ! dirent les vieux révolutionnaires ; c'est Monck [2], prétendirent les royalistes; c'est César! s'écrièrent les républicains modérés ; c'est moi-même, dit le peuple, qui voyait sa plus brillante personnification dans l'héroïque parvenu.

[1] Par un rapprochement non moins singulier que ceux que nous avons faits dans le cours de cette étude, Pie VII fut élu pape le jour même de l'installation de Napoléon aux Tuileries. Ce fut également le 30 pluviôse an VIII qu'eut lieu la formation de la république des Sept-Iles.

[2] Le général Monck avait ramené sur le trône Charles II, fils de l'infortuné Charles I[er], décapité à Whitehall.

X

Le château des Tuileries.

Au seizième siècle, les Tuileries, ou plutôt l'hôtel de la Sablonnière, appartenaient à Nicolas de Neuville, sieur de Villeroy, secrétaire des finances. En 1518 François I[er] en fit l'acquisition pour Louise de Savoie, sa mère, qui le céda bientôt à Jean Tiercelin, maître d'hôtel du Dauphin. En 1564, Catherine de Médicis, obligée de quitter le palais des Tournelles dont Charles IX venait d'ordonner la démolition, acheta le terrain et

la maison des Tuileries, et confia la construction du palais qu'elle voulait faire bâtir dans cet emplacement à Philibert de Lorme et à Jean Bullan, célèbres architectes du temps ; mais les craintes superstitieuses de cette princesse lui firent bientôt abandonner cette demeure pour aller s'établir à l'hôtel de Soissons [1] qu'elle édifiait au milieu de Paris et qu'elle abandonna, de même que le Luxembourg, comme nous l'avons dit précédemment. Enfin, en 1665, Louis XIV acheva le palais des Tuileries où devaient se dérouler, un siècle et demi plus tard, les plus glorieuses destinées de la France. Le Nôtre dessina les jardins, Lafosse, Mignard et Lebrun décorèrent les appartements de leurs toiles admirables. Lepaute, Coustou et Coysevox semèrent ces magnifiques jardins de groupes, de statues et de vases de marbre qui font l'admiration de tous les connaisseurs. Énée après le sac de Troie et la Mort de Lucrèce sont, entre autres, deux chefs-d'œuvre comparables à

[1] Aujourd'hui la halle au blé.

ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait en ce genre.

Ce fut dans cette habitation vouée à tant de fortunes diverses et où le despotisme dans tout son orgueil, et l'anarchie dans toute sa laideur, avaient dominé successivement, que Bonaparte fit faire halte à ses faisceaux consulaires, comme ce centurion de la vieille Rome qui, arrivé au sommet du Capitole, cria au soldat qui portait l'enseigne de Romulus : « Arrêtons-nous ici ! »

Bonaparte entra dans le palais de Louis XIV comme il était entré dans le palais des rois lombards à Milan, et sous les portiques des Pharaons en Égypte, l'épée à la main. Il s'empara du pouvoir comme d'un héritage. Le premier soin du consul, avant même d'avoir franchi le seuil royal, avait été de faire disparaître les insignes et les légendes révolutionnaires accumulées sur les murailles de cet édifice depuis 1792. Quelques jours avant son installation, visitant les Tuileries, accompagné de l'architecte Lecomte, il s'écria en désignant du doigt

les bonnets rouges peints sur les murs extérieurs du palais :

— Faites-moi disparaître tout cela : je ne veux plus ici de pareilles images.

On lisait ces mots tracés sur un écriteau placé au-dessous d'un des balcons du Louvre (celui situé presque en face du pont des Arts) : « Ce fut de cette fenêtre que « l'infâme Charles IX tira sur son peuple le « jour de la Saint-Barthélemy. » Par une susceptibilité monarchique exagérée, l'écriteau fut enlevé, et le balcon de fer mutilé au 10 août fut raffermi et restauré.

Deux corps de garde avaient été construits, l'un à droite, l'autre à gauche de la grille du jardin qui donne sur la place Louis XV. Sur celui de gauche on lisait : « Le peuple français reconnaît un Être su- « prême et punit les tyrans. » Sur celui de droite : « Le 10 août 1792, la royauté a été « abolie en France et ne se relèvera jamais. » Elle était déjà relevée : les écriteaux disparurent également.

Dans la pièce principale des grands appartements, appelée galerie de Diane, il fit

effacer d'un magnifique portrait de Lebrun, représentant Louis XIV en pied, la cocarde tricolore peinte sur le chapeau que le monarque tient à la main en disant :

— Il fallait que la Convention fût bien bête pour autoriser un anachronisme aussi sot.

Il fit extraire des combles du palais où ils gisaient dans l'abandon et dans la poussière, les précieux tableaux des écoles italienne, française et flamande qui ornaient jadis les grands appartements du palais. Un portrait de Turenne attira surtout son attention : le plus grand capitaine du dix-septième siècle était représenté en costume de maréchal de France avec un bonnet rouge sur la tête.

— Envoyez ce tableau à Vien, dit le consul, et priez-le de ma part de restaurer le portrait d'un homme si cher à la France. Vien, ajouta-t-il, est digne par son talent et ses vertus de rendre ce dernier hommage à celui qui a élevé les armes françaises à un si haut degré de gloire.

Avec ce tact exquis qui le caractérisait, Napoléon n'accepta point la dénomination ancienne du palais qu'il allait habiter. Les

Tuileries s'appelèrent tout simplement *palais du gouvernement;* en outre il avait résolu de ne pas habiter à lui seul cette demeure qui réveillait tant de monarchiques souvenirs ; il s'était contenté d'y réserver pour lui les appartements royaux, voulant que les deux consuls ses collègues s'installassent, l'un au pavillon de Flore et l'autre au pavillon Marsan; mais bientôt il prit seul possession du palais [1] et s'établit dans les

[1] En conséquence Cambacérès alla loger à l'hôtel d'Elbeuf sur la place du Carrousel et Lebrun s'établit à l'ancien hôtel de Noailles, faubourg Saint-Honoré. Cet arrangement se fit selon les besoins de famille de chacun d'eux. Lebrun avait avec lui sa belle-mère et ses cinq enfants : sa fille aînée, qui épousa peu après M. de Plancy, et la plus jeune qui est aujourd'hui madame veuve de Chabrol; puis ses trois fils Charles, Alexandre et Auguste. L'aîné était déjà colonel aide de camp du premier consul. Il fallait donc à Lebrun un local plus vaste qu'à Cambacérès qui n'avait pas de famille. A cette époque tous les frères et sœurs de Napoléon étaient déjà pourvus de belles propriétés, car le népotisme fut une de ses faiblesses. Joseph avait Morfontaine; Lucien, Leplessis-Chamant; Louis, Saint-Leu; madame Murat, Neuilly; madame Leclerc (qui épousa

appartements jadis occupés par Louis XIV. L'ancien oratoire de Marie de Médicis servit de transition des appartements de madame Bonaparte aux appartements d'apparat et au cabinet du premier consul, qui n'était séparé de la chambre de sa femme que par un petit salon. L'ameublement de ce salon consistait en quelques chaises recouvertes en maroquin vert et en un très-grand bureau à cylindre, en bois de rose plaqué, représentant des attributs de chasse et des instruments de musique, le tout chargé d'ornements en cuivre doré [1]. Un petit corps de bibliothèque à hauteur d'appui régnait d'un côté sur toute la longueur de la pièce.

plus tard le prince Baciocchi), le château de Montgobert, etc.

[1] Ce meuble, d'un très-mauvais goût, provenait de l'ancien mobilier du château de Versailles. Il avait appartenu, dit-on, à Louis XIV. Sous l'empire, on le relégua au mobilier de la couronne dont M. Demazis jeune était, comme on l'a vu, administrateur général. C'est à lui que nous avons entendu dire que Louis XIV avait signé la révocation du fameux édit de Nantes sur ce bureau.

Quant au cabinet proprement dit de Napoléon, il n'était éclairé que par une seule fenêtre, pratiquée dans un angle qui donnait sur le jardin. Le meuble principal était un magnifique bureau en acajou chargé de bronzes dorés et soutenu par quatre griffons. Ce bureau placé au milieu de la pièce n'était qu'une espèce de grande boîte carrée dont le couvercle glissait sur deux coulisses, de sorte qu'on pouvait le fermer et l'ouvrir sans déranger les papiers dont il était toujours surchargé. Le fauteuil sur lequel s'asseyait le consul était de forme antique, le dossier couvert d'une draperie de casimir vert dont les plis, rehaussés à la grecque, comme on disait alors, étaient retenus par des cordons de soie noire ; les bras se terminaient par des têtes de lion. Napoléon ne s'asseyait guère devant ce bureau que pour signer ; il se tenait plus habituellement sur une causeuse recouverte en taffetas vert, près de laquelle était un petit guéridon de forme antique sur lequel son secrétaire posait la correspondance du jour. Cette correspondance n'en était retirée que pour faire

place à celle du lendemain. Un écran à plusieurs feuilles défendait ce petit meuble de l'ardeur du feu. Dans le fond du cabinet il y avait deux corps de bibliothèque placés dans les encoignures et, entre eux deux, une grande pendule de l'espèce de celles appelées *régulateur*, renfermée dans une boîte d'acajou de six pieds de haut; en face de cette pendule était une armoire vitrée, à hauteur d'appui et à dessus de marbre contenant quelques cartons; on voyait au milieu une statue équestre du roi de Prusse Frédéric II, en bronze de Florence. Tel était, si l'on excepte le bureau qui avait été acquis à la dernière exposition des produits de l'industrie française, comme chef-d'œuvre de l'habile fabricant Biennais, l'ameublement sans faste du cabinet consulaire [1]. La simplicité des goûts de Napoléon s'y faisait remarquer, comme dans tout ce qui tenait à sa personne.

Quant à madame Bonaparte, elle occupait

[1] Le baron de Meneval, Souvenirs historiques, tom. I, introduction, page 95 et suiv., édit. Meline, Cans et comp., Bruxelles, 1843.

cette partie du rez-de-chaussée que depuis elle habita comme impératrice et qui fut plus tard occupée par Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette se trouvait le petit appartement de sa fille Hortense, composé d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail. Les appartements de madame Bonaparte avaient été meublés avec goût, mais sans aucun luxe. Le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune garni de franges de soie ; presque tous les meubles étaient en acajou recouvert de gourgourou. On ne voyait d'or nulle part. Les autres pièces n'avaient pas plus de richesse dans leur décoration, mais tout était frais et de bon goût. Et puis les appartements de Joséphine ne servaient qu'aux réunions particulières et aux personnes qu'elle recevait le matin ; les grandes réceptions avaient lieu au-dessus, c'est-à-dire dans les grands appartements. Il n'y avait encore ni chambellan ni préfet du palais : un conseiller d'État, ancien ministre de l'intérieur, le citoyen Benezech, était chargé de l'administration du palais. Cela offusqua d'abord ce qui res-

tait de vrais républicains. Le service de Benezech embrassait tout ce qui, depuis, fit partie des attributions du grand maréchal et du grand maître des cérémonies.

Dès le lendemain de son installation aux Tuileries, Bourrienne entra, comme il avait fait la veille au Luxembourg, dans la chambre du premier consul, qu'il trouva en train de s'habiller.

— Eh bien, général, lui dit-il, vous voilà enfin arrivé où vous vouliez sans difficulté et aux acclamations du peuple ; je vous en fais mon compliment. Vous rappelez-vous le mot que vous me dites un matin que nous nous promenions dans l'avenue de votre petite maison de la rue de la Victoire [1] ? C'était quelques jours avant votre départ pour l'Égypte.

— Oui, je me le rappelle ; il n'y a que deux ans de cela. Voilà cependant ce que c'est que de vouloir ! Savez-vous, Bourrienne,

[1] « Je pourrais bien me faire roi, avait dit Napoléon, mais il n'est pas encore temps. » (Bourrienne, Mémoires, tome IV, chap. I, page 2.)

que nous avons fait bien des choses depuis ce temps-là? En somme, je suis fort content. La journée d'hier a très-bien été. Croyez-vous que tous ces gens qui sont venus me flagorner fussent de bonne foi? Non, sans doute; mais la joie du peuple était vraie, le peuple a toujours raison. Et d'ailleurs, consultez le grand thermomètre de l'opinion, le cours des rentes : à 11 francs le 17 brumaire; à 16 le 20 et aujourd'hui à 21. Avec cela je puis laisser caqueter les jacobins. Mais qu'ils ne s'avisent pas de parler trop haut, ou sinon [1]...

Napoléon n'acheva pas sa phrase; mais un moment après il reprit :

— Il me faut passer une inspection générale de tout ce qui est ici. Venez avec moi.

Le consul visita de nouveau toutes les parties de ce noble édifice; il donna partout des ordres pour qu'on enlevât jusqu'au moindre vestige du vandalisme de la ter-

[1] Bourrienne, Mémoires, tome IV, chap. I, page 2.

reur. La galerie de Diane, la salle du conseil, l'imposant et grand salon qu'on appela depuis la salle des Maréchaux, la chapelle, la salle de spectacle, les deux terrasses extérieures qui donnent sur le jardin, tout fut soumis à son regard investigateur. Après avoir prescrit les restaurations et les embellissements nécessaires, il s'arrêta sur le balcon du pavillon de l'horloge du côté du Carrousel, et là, s'appuyant familièrement sur l'épaule de son secrétaire :

— Mon cher, lui dit-il, ce n'est pas tout d'être aux Tuileries. Qui est-ce qui n'a pas habité ce palais depuis le grand roi ? Il y a eu là des imbéciles et des furieux. Tenez, regardez là-bas ; ne voyez-vous pas la maison de votre frère ? N'est-ce pas là que j'ai vu assiéger les Tuileries et enlever Louis XVI ? Soyez tranquille, ce n'est pas moi qu'on traiterait ainsi. Qu'ils y viennent ! Je sais, moi, que l'important n'est pas d'entrer ici : l'important, c'est d'y rester !...

XI

Les Tuileries à l'époque du consulat et sous l'empire.

Une fois que le palais du gouvernement fut, pour nous servir de l'expression du premier consul, *purgé* des traces qu'y avait laissées la terreur, Napoléon songea à rétablir l'étiquette, qui, selon lui, rehaussait l'éclat du pouvoir et le rendait plus respectable aux yeux du vulgaire. En peu de jours on passa de la familiarité galante des sociétés du Directoire à la décence des réunions

aristocratiques. Bonaparte se garda bien d'établir tout d'abord des jours de *réception;* mais il désigna des jours de *cercle*, ce qui revenait au même. Le titre de *citoyen* et le titre absurde de *citoyenne* (car les femmes des citoyens, à Rome, étaient des dames romaines, des matrones et non pas des citoyennes) disparurent de la conversation, et le débraillé du règne directorial, qui n'était qu'une émanation masquée du sansculottisme, fut banni du costume.

A ces cercles où madame Bonaparte appelait les femmes des ministres, des généraux, des principaux fonctionnaires publics, des notabilités financières, industrielles et artistiques, furent également invités quelques membres de l'ancienne noblesse que les espérances produites par le 18 brumaire avaient peu à peu ramenés en France. Possédant parfaitement elle-même le langage et les manières de l'ancienne cour, Joséphine sut imprimer à ces réunions un cachet d'élégance et de bon ton qui enchantait ceux qui n'étaient point habitués à la délicatesse et à la distinction des usages de

l'ancien régime. Le consul, peu galant de son naturel, quoique toujours poli et quelquefois fort gai, surtout quand il se voyait entouré de ses généraux, de ses conseillers d'État et de ses confrères de l'Institut, se livrait volontiers à des entretiens frivoles. Il adressait d'abord la parole aux dames individuellement ; à l'une parlait de sa parure, à l'autre de sa famille, à toutes de leur âge, ce qui n'était pas le plus sûr moyen de captiver leurs suffrages ; mais Napoléon ne ressemblait pas au grand Cyrus de mademoiselle Scudéry, qui, dans ses discours à Artamène, comparait le teint d'une femme à un lis, sa chevelure à un saule, ses yeux à des rubis, son nez à un arc d'ivoire, et ses joues à des opales...

Bonaparte aimait aussi à entreprendre hors des Tuileries, qu'il appelait en plaisantant *sa grande cage*, des excursions dans la capitale ; et, quand la nuit était tiède, quand le ciel était étoilé, il traversait le jardin, accompagné d'un ou deux de ses familiers, franchissait la grille du Pont-Tournant et se trouvait sur la place de la Con-

corde, pour laquelle il ne cessait de rêver des embellissements.

Un soir il s'arrêta au milieu de cette place et se retournant vers Duroc et Bourrienne, qui l'avaient accompagné :

« — Il faut que je purifie ce lieu, dit-il, « il faut que je fasse venir là (et il désignait « du doigt l'endroit où l'échafaud de Louis « XVI avait été dressé) la colonne de Pom- « pée ou l'aiguille de Cléopâtre. A droite et « à gauche je ferai bâtir deux fontaines « dans le genre de celles de la place Navone « à Rome, dont je n'ai vu que les modè- « les [1]. Il faut que cette belle place soit ré- « habilitée aux yeux de la France et du « monde et qu'elle ne contriste plus les re- « gards de ceux qui occuperont les Tuile- « ries au nom du peuple et de la liberté [2]. »

[1] Il est à remarquer que Rome est la seule des villes capitales de l'Europe où Napoléon ne soit jamais allé.

[2] Ces paroles de Napoléon viennent encore à l'appui de ce que nous avons répété si souvent : que dans ces embellissements dont on a doté la capitale depuis dix ans surtout, on n'a fait que suivre à la lettre les pro-

Bonaparte se plaisait aussi, à l'exemple du calife Aaroun-Al-Raschid, qu'on nous pardonne cette allusion, à se délasser des affaires du gouvernement par des pérégrinations nocturnes. Parfois ces promenades étaient variées par des épisodes singuliers ; nous en citerons un.

Il se promenait une après-dînée dans une des avenues des Champs-Élysées avec le général Duroc lorsqu'il fut brusquement accosté par un petit Savoyard qui, portant un singe dans ses bras, lui demanda un *péqui* sou. Napoléon, comme le grand Condé, avait les singes en horreur, et il ne pouvait s'empêcher de manifester une vive répugnance à la vue d'un de ces animaux. Pour faire s'éloigner le mendiant, il le toucha légèrement du bout de la cravache qu'il tenait à la main en lui disant d'une voix rude :

— Au lieu de mendier et de tourmenter les passants, tu ferais bien mieux de travailler.

jets et les plans qu'il avait indiqués lui-même longtemps auparavant.

— Hélas ! mon bon citoyen, répliqua l'enfant, je voudrais bien travailler, mais l'été on ne trouve pas de cheminées à ramoner, et nous sommes bien obligés, moi et mon singe, de demander la charité.

— Alors, pourquoi ne retournes-tu pas dans ton pays? reprit Bonaparte.

— Ma mère est si pauvre qu'elle ne pourrait me nourrir : je suis l'aîné de sept enfants.

— Et ton père ! est-ce donc un paresseux comme toi ?

— Mon père, M. le citoyen, répliqua le petit Savoyard en fixant ses grands yeux sur Napoléon, dont le visage était sévère, mon père est mort.

— Ah ! c'est différent. Et comment est-il mort, ton père ? Est-ce qu'il était soldat ?

— Non, il était guide dans nos montagnes ; mais pourtant il a été tué comme un soldat.

— Comme un soldat? interrompit Napoléon.

— Oui, comme un soldat, répéta le petit Savoyard.

— Alors, tiens bien ton singe et raconte-moi cela, si tu le sais ; je te donnerai quelque chose, à la condition cependant que tu ne mentiras pas.

— C'est quand l'armée française est arrivée en Savoie, dit l'enfant ; mon père fut mis en réquisition pour conduire des troupes de la république. Un soir il passait par les défilés du mont Pacôme, à la tête d'un détachement de grenadiers, lorsqu'il s'aperçut qu'il était tombé dans un poste autrichien. Mon père marchait à cent pas du détachement ; il eut le temps de crier aux Français : « N'avancez pas ! » Mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'il tomba percé par les balles autrichiennes. Alors les soldats républicains avancèrent encore plus vite et chassèrent les Autrichiens ; mais notre pauvre père ne se releva pas, lui : il était mort ! Du moins c'est ainsi que ma mère le raconte à tout le monde, et que moi-même je le lui ai entendu dire bien des fois.

— Et..., dit le consul, que ce simple récit avait ému, l'officier français qui conduisait

ces soldats ne donna-t-il rien à ta mère pour reconnaître ce trait de courage et l'indemniser un peu de la perte de son mari?

— Rien du tout, reprit l'enfant. Au contraire, lorsque les soldats arrivèrent dans notre chaumière, ils brisèrent tout; puis, avant de partir, ils prirent la chèvre que notre grand'mère avait donnée à maman, qu'ils battirent parce qu'elle n'était pas contente.

— Tu mens! s'écria Napoléon.

— Je dis la vérité, M. le citoyen, répondit en tremblant le petit bonhomme, car le consul avait fait, avec sa cravache, un geste qui l'avait effrayé.

— Et je te dis que c'est impossible! répliqua Napoléon; au surplus, je le saurai...

A ces mots, Duroc, craignant que le consul ne vînt à trahir son incognito, lui pressa doucement le bras en lui disant à voix basse :

— Prenez garde, général, j'aperçois autour de nous des gens qui semblent nous observer. Il importe que vous ne soyez pas reconnu.

Mais Napoléon, trop impressionné par le

récit du jeune Savoyard pour s'arrêter aux observations de son aide de camp, continuait de répéter :

— Je vous dis qu'il ment ! Je vous assure, Duroc, que la chose n'est pas possible ! Ce serait une infamie !

Puis, comme le petit mendiant semblait cloué à sa place, attendant sans doute qu'on lui fît une aumône, Napoléon, devenu plus calme, le regarda d'un œil moins irrité.

— Un *péqui* sou, M. le citoyen, fit alors le petit Savoyard.

—Voyons, lui dit le consul d'un ton plus doux et en lui faisant signe de le suivre dans une autre allée, tu prétends qu'on n'a rien donné à ta mère ?

— Elle est si pauvre qu'elle est obligée de demander la charité pour nourrir mes petits frères.

— Eh bien ! comment t'appelles-tu ? demanda d'une voix si douce Napoléon au petit bonhomme que celui-ci le regarda d'un air tout ébahi.

— Jérôme Survet, M. le citoyen.

— Duroc, poursuivit Bonaparte, écrivez :

Une pension de six cents francs à la femme Survet, veuve d'un guide de l'armée des Alpes; envoi immédiat d'une année d'arrérages.

L'aide de camp tira son portefeuille et prit note sur-le-champ des ordres du consul.

— Quant à toi, reprit Napoléon, tu viendras demain aux Tuileries trouver ce monsieur-là (il désignait Duroc); tu demanderas à parler à l'aide de camp de service, entends-tu bien?

— Mais, mon bon citoyen, on ne me laissera pas entrer avec mon singe, et je ne quitte jamais Jacquot.

— Ton singe et toi vous entrerez sans difficulté. En attendant, prends ceci; c'est pour ton souper et celui de ton compagnon.

Et Napoléon avait donné un écu de six francs au petit Savoyard en ajoutant :

— N'oublie pas de venir demain.

Puis il avait passé son bras sous celui de Duroc et tous deux s'étaient éloignés.

En entrant dans le salon de Joséphine, Napoléon lui raconta, ainsi qu'aux personnes qui se trouvaient présentes, son aven-

ture de la soirée. Cambacérès lui dit alors :

— Général, la fortune vous favorise de toutes les façons, car les bonnes actions ne vous coûtent pas plus à faire que les grandes victoires à remporter.

On voit que la flatterie, et la flatterie délicate, commençait à renaître dans l'ancien palais de Louis XIV.

Le lendemain le petit Savoyard se présentait avec son singe au guichet du Pont-Royal et demandait à parler au citoyen Duroc. Le concierge, qui avait reçu ses instructions, fit conduire l'enfant au logement de Duroc, qui, selon les intentions du consul, le fit entrer quelques jours après à l'école des élèves trompettes établie à Versailles. Jérôme apprit avec une vive reconnaissance le bienfait dont sa mère avait été l'objet. Mais son bonheur fut complet lorsqu'au moment de quitter l'aide de camp celui-ci lui annonça que désormais son singe ne manquerait de rien, et que des ordres avaient été donnés pour qu'il fût placé à la ménagerie de la Malmaison parmi ceux qui y étaient déjà.

— A la bonne heure, M. le citoyen, dit Jérôme, car il m'en coûterait trop, lorsque je dînerai et souperai bien, de savoir que mon pauvre Jacquot, qui m'a donné tant de fois le moyen d'acheter du pain, n'a rien lui-même à mettre sous sa dent.

Le singe et son ancien maître firent leur chemin chacun à sa manière. En 1805, Jérôme sortit de l'école des trompettes pour entrer dans un régiment de hussards, et fut tué à la bataille d'Austerlitz. Jacquot étant mort d'une indigestion, quinze jours après son arrivée à la Malmaison, fut envoyé au cabinet d'histoire naturelle, où on l'empailla immédiatement et où on le voit encore exposé aux regards des curieux dans une des montres destinées aux quadrumanes.

L'affaire de la rue Saint-Nicaise donna une nouvelle physionomie au château des Tuileries; le gouvernement acheva de démolir les maisons ébranlées par l'explosion de la machine infernale, et le consul ordonna la soudure des Tuileries au Louvre. C'était le rêve de Louis XIV, et ce rêve eût été réalisé complétement par Napoléon; mais si

à l'extérieur de cette résidence royale de grands changements s'opéraient par la volonté du premier consul, à l'intérieur elle n'était pas moins féconde en splendides métamorphoses.

Le soin et l'empressement que mit Napoléon à adopter pour sa cour de si fraîche date tout ce qu'il put emprunter d'usages à l'ancien régime, n'eurent pas leur principe dans une puérile vanité. C'était chez lui le résultat d'un système bon ou mauvais, mais qui en tout cas peut être accusé d'exagération. Du reste, il prêcha d'exemple en cela comme en toute autre chose, et ce qui peut étonner, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle les manières et les discours d'un soldat qui n'avait fait pour ainsi dire qu'un bond de la tente du général républicain sur le trône, se trouvèrent tout à coup en harmonie avec les règles et les convenances qui avaient régné dans l'ancienne cour, la plus polie la plus élégante, la plus raffinée, pour ainsi dire, en même temps que la plus digne de toutes les cours du monde.

Dès qu'il fut empereur, Napoléon s'occupa donc avec une minutieuse sollicitude du *protocole* ou *formulaire* qu'il voulait adopter pour son cabinet. Son secrétaire intime, M. de Meneval, qui depuis deux ans avait remplacé Bourrienne, fut chargé par lui de rechercher dans les archives et dans les ouvrages héraldiques les traditions nécessaires. Une fois en possession de ces éclaircissements, Napoléon rédigea lui-même le code de l'étiquette impériale, dont il ne permit jamais à personne de s'écarter, « car, disait-il, le trône ne se compose que de quatre morceaux de bois dorés, recouverts de velours; il n'emprunte son prestige qu'à la dignité dont on sait l'entourer. »

Quelques mois avant son couronnement, il avait fait appeler à l'heure de son déjeuner l'administrateur de la bibliothèque nationale.

— M. Capperonnier, lui avait-il dit, vous devez avoir des manuscrits du huitième et du neuvième siècle?

— Oui, sire, grâce à Votre Majesté.

— En auriez-vous quelques-uns qui trai-

lassent spécialement des usages de la cour de Charlemagne et de ses successeurs ?

—Sire, nous en avons beaucoup ; et en première ligne je citerai à Votre Majesté les ouvrages d'Alcuin, la vie de Charlemagne par Éginhard, secrétaire de ce prince, les remarques d'Adélard sur les capitulaires de son règne, les faits et gestes de monseigneur le roi Louis XI, le journal de Henri III, les mémoires de...

— Il y en a bien assez comme cela, interrompit Napoléon ; je vous prierai donc de mettre dès demain tous ces ouvrages à la disposition de M. de Fontanes, et de l'aider dans les recherches qu'il pourrait avoir à faire au sujet d'un travail dont il est chargé.

Le lendemain, on transportait de la bibliothèque chez le futur grand maître de l'université une cinquantaine de volumes qui n'avaient point été ouverts depuis bien des années. Le dépouillement de ces vénérables chroniques fut confié à un homme de lettres patient et laborieux, M. Aignan. Quinze jours après, les extraits demandés

par M. de Fontanes étaient faits, et lui-même présentait à Napoléon le travail de M. Aignan, qui embrassait non-seulement les usages et coutumes de la cour de Charlemagne, mais encore un précis raisonné des particularités domestiques les plus remarquables du règne de ce roi et de ses successeurs jusqu'à Louis XVI.

L'empereur lut avec attention ce long mémoire; il en fut satisfait, et le jour suivant il dit à M. de Fontanes :

— Le littérateur ou plutôt le savant qui a compulsé les divers ouvrages indiqués par M. Capperonnier est un homme de talent. Je suis content de son travail, qui mérite salaire, ajouta-t-il en souriant; aussi ai-je donné l'ordre au ministre de l'intérieur de lui faire compter six mille francs qui seront ordonnancés sur les fonds destinés à encourager les arts et les sciences; en outre, annoncez-lui de ma part qu'à la première vacance je le ferai entrer à l'Institut.

Napoléon tint parole. Quelque temps après, les portes de l'Institut (section de grammaire et de littérature, aujourd'hui Acadé-

mie française) s'ouvraient pour l'auteur d'une des meilleures histoires d'Italie que nous ayons. Napoléon sut toujours user largement d'une des plus belles prérogatives de la couronne, celle de récompenser le mérite modeste et ignoré.

Le travail sur le *Cérémonial des cours de France* servit de base à celui que quelques personnages initiés aux usages de l'ancienne cour faisaient en même temps sous les yeux de l'empereur dans une pièce des appartements de Joséphine, où, chaque soir, se tenait une espèce de conciliabule à ce sujet. Napoléon allait quelquefois siéger dans ce collége héraldique, discutait, commentait et écoutait les observations qui lui étaient faites avec une admirable bonhomie. Un soir qu'il soutenait contre le vieux marquis de Cramayel, ancien introducteur des ambassadeurs sous Louis XVI, nous ne savons quelle thèse hétérodoxe en fait d'étiquette, le marquis, qui joignait à beaucoup d'instruction un peu de vivacité, lui répondit :

— Sire, Votre Majesté n'y comprend rien. *Ne sutor ultrà crepidam.*

— C'est-à-dire en bon français, repartit Napoléon en riant de la comparaison, que le cordonnier ne doit point s'élever au-dessus de la semelle? Vous avez raison, M. le marquis, je reconnais mon ignorance et j'avoue que j'ai tort.

Le vieux marquis, confus de son emportement, essaya de s'excuser.

— Eh! mon Dieu, lui répondit Napoléon en lui frappant familièrement sur l'épaule, je ne puis vous en vouloir de ce que vous en savez plus long que moi sur une matière que je n'ai jamais étudiée. Continuez, continuez; et si je commets encore quelques hérésies semblables, renvoyez-moi, non pas à mes semelles, mais à mes canons. Sur un champ de bataille, je pourrais être votre maître; ici, vous êtes le mien.

Quoi qu'il en soit, toutes les dénominations de l'ancienne cour furent changées ou à peu près; puis on créa des aumôniers grands et petits, des chambellans, des écuyers, des pages, des trésoriers, des veneurs, etc. [1]. M. de Cramayel insistait for-

[1] De Beausset, Mémoire sur l'intérieur du palais.

tement pour que les charges de connétable, de grand échanson et de grand panetier fussent rétablies.

— Je vous accorderais volontiers la résurrection du grand échanson et du grand panetier, dit Napoléon, quoique ces charges entraînent après elles des légions de serviteurs dont je ne veux pas embarrasser ma maison ; mais je rejette le titre de connétable, parce que celui qui est revêtu de cette dignité a un pied sur le trône et fait ombre au monarque.

Et comme on lui représentait que Duguesclin, Olivier Clisson et Anne de Montmorency avaient soutenu la couronne, loin de chercher à la détruire, Napoléon repartit avec cet à-propos historique dont il était doué plus que personne :

— Turenne a fait autant pour la France que tous les connétables réunis, et cependant Louis XIV ne lui a jamais décerné l'épée de connétable.

Puis, après une pause, il s'écria :

— Il n'y aura pas dans mon empire de

dignité militaire au-dessus de celle de maréchal [1].

On ne parla plus de connétable, mais plus tard Napoléon donna son assentiment à la création d'un vice-connétable, d'un vice-grand amiral et d'un vice-grand électeur, dignités inoffensives dont il para la vanité de ses frères et beaux-frères.

Napoléon repoussa également le titre de grand maître de la garde-robe, comme trop entaché de servilisme.

— Pourquoi, demanda-t-il à M. de Cramayel, ne me proposez-vous pas aussi le rétablissement des maires du palais? Ils ont disparu à l'avénement de Charlemagne, ils ne peuvent pas au bout de mille ans renaître de leurs cendres comme le phénix. Le trône doit être un sanctuaire. Nul ne doit avoir une puissance qui puisse grandir et le dominer. Des satellites qui gravitent autour de l'astre, tant qu'on en voudra, mais point de soleil contre le soleil.

[1] Il y eut dix-huit maréchaux lors de la création, en comptant les quatre qui avaient été choisis parmi les sénateurs.

On se contenta de créer un grand maréchal du palais et des préfets du palais. Ces dignités diverses, ainsi que celles des maîtres de cérémonies, furent confiées presque exclusivement à des membres de l'ancienne noblesse qui avaient échappé au cataclysme révolutionnaire. Ainsi, tandis que le nouvel empereur donnait au peuple un sénat et un tribunat comme à Rome; il se donnait, à lui, une cour calquée sur celle du chef de la seconde race. Napoléon s'était institué le légataire universel de César et de Charlemagne, et il voulait fondre d'un seul jet sa couronne tout à la fois avec les feuilles de laurier du bandeau consulaire et avec les fleurons du diadème carlovingien.

La discussion sur le symbole nouveau que l'empire adopterait pour ses armes eut lieu aux Tuileries en présence de l'empereur, dans un conseil privé où furent appelées toutes les sommités du gouvernement. Ces débats donnèrent lieu à des scènes plus ou moins comiques. Les vieux républicains qui faisaient partie de l'assemblée, tenaient naturellement au coq et vantaient le double

sens du mot *gallus*, qui signifie tout à la fois coq et Gaulois.

— Ne me parlez pas de votre coq, répondit Napoléon ; depuis l'invasion des Romains il a perdu ses titres de noblesse. César l'a fait passer sous les Fourches Caudines, et cela est si vrai, que lorsque le brave et malheureux Vercingétorix voulut faire secouer à la nation le joug insupportable de la domination romaine, il se garda bien de replacer le coq sur ses enseignes : il lui substitua un dragon ailé.

— Sire, dit avec raison Merlin de Douai (le rédacteur de la loi des suspects à la Convention), si le coq gaulois a subi des défaites, depuis il a su prendre sa revanche : à Lodi, à Arcole, à Marengo, le premier consul lui a rendu son antique auréole! Sire, le coq a reconquis sa gloire!

— Monsieur, reprit Napoléon, rien ne doit prêter à la plaisanterie dans un gouvernement nouveau. Il se peut que depuis quelques années le coq en question ait rattrapé un peu de sa vieille renommée ; mais un coq est un coq, c'est un oiseau de basse-

cour, et je n'en veux point; j'aimerais tout autant cette poignée de foin que les premiers peuples mirent au bout d'une pique pour leur servir d'étendard. Voyons, messieurs, cherchons un symbole digne de la France.

— Cependant, sire, dit à son tour Cambacérès avec non moins de justesse que l'avait fait Merlin, les premières victoires de Jemmapes et de Valmy, si chères au souvenir du peuple, ont été remportées sous cet emblème qui rappelle Brennus. Peut-être alors serait-il impolitique de bannir...

— Oh! oh! fit Napoléon en riant, si Cambacérès n'avait pas pris la défense des coqs, cela m'eût bien étonné.

— Chacun prêche ici pour son saint, dit un des assistants en raillant.

— Messieurs, reprit Napoléon en s'adressant plus particulièrement à Cambacérès, il y a quelque chose de plus respectable encore aux souvenirs du peuple que votre coq de Jemmapes et de Valmy, c'est la poule au pot tant promise par Henri IV et qu'avec l'aide de Dieu, la vôtre et celle de mon gou-

vernement, j'espère pouvoir lui donner. Allons, M. le naturaliste, ajouta-t-il en s'adressant à M. de Lacepède, voilà une question politique qui rentre dans vos connaissances spéciales ; trouvez-nous autre chose que le coq de Cambacérès et de Merlin.

Lacepède proposa l'abeille comme le symbole le plus éloquent du travail, du courage et de l'application du chef de l'État.

— Lacepède, je retiens vos abeilles, dit Napoléon avec vivacité; mais il me faut quelque chose de plus gros et qui ressemble moins à un hanneton pour mettre sur mes drapeaux. Allons, messieurs, voyons, cherchons !

Les uns proposèrent un dragon ailé, les autres un phénix, ceux-ci un tigre, ceux-là un lion; il y en eut qui proposèrent une salamandre ou même une licorne; enfin, quand chacun des membres de ce docte conseil eut dit son avis, Napoléon, qui avait souri plus d'une fois, prit la parole et dit :

— Nous ne pouvons, nous ne devons ressembler à personne. Le dragon ailé rappellerait le Bas-Empire, époque de corrup-

tion et d'esclavage ; point de dragon. Le phénix est par trop fabuleux ; point de phénix. La salamandre me conviendrait assez si elle ne rappellait l'un des rois les plus dissolus, les moins populaires et les plus dépensiers qu'ait eus la France. La salamandre ne servait-elle pas de guidon aux troupes de François Ier dans les guerres de religion ? Je ne veux point réveiller de pénibles souvenirs ; point de salamandre. Quant au tigre, au léopard et au lion, ces honorables quadrupèdes sont les tenants des armes d'Angleterre, de Portugal et de Danemark ; il ne faut rien emprunter à nos voisins. Je ne parle pas de la licorne, c'est un emblème par trop... marin ; et, tout bien considéré, je choisis l'aigle pour les drapeaux de la France et pour les armes de l'empire.

Un conseiller fit respectueusement observer à Napoléon que l'Autriche, la Prusse et la Russie possédaient à la cime de leurs drapeaux des aigles à deux têtes.

— Parbleu ! j'en sais quelque chose, reprit vivement l'empereur ; mais notre aigle,

à nous, aura une tête de moins et des foudres de plus. L'aigle française sera celle du Capitole, et son aire sera la France.

Le conseil tout entier applaudit à la décision de son chef, et l'aigle fut déclarée l'insigne du nouvel empire. Les partisans du coq gaulois ne firent plus entendre d'objection, et le gigantesque oiseau de Jupiter fut dès lors traité avec autant de sollicitude et de tendresse par les nouveaux grands dignitaires, qu'autrefois le perroquet Vert-Vert l'avait été par les Visitandines.

Napoléon décida en outre que les abeilles remplaceraient les vieux emblèmes monarchiques (qui déjà n'existaient plus depuis longtemps) sur le fond d'azur des armes de France.

Toute cette cour si jeune, tous ces hommes si inexpérimentés dans les coquettes manœuvres, dans les strictes observances d'une étiquette minutieuse, se disciplinèrent admirablement à la voix de leur général devenu leur empereur. Ils lui obéirent dans les salons des Tuileries comme sur le champ de bataille, et ils portèrent les riches

manteaux de velours, les bâtons brodés d'abeilles, les chapeaux à plumes ondoyantes, avec une gaucherie martiale qui ne manquait pas d'originalité, quoiqu'elle allât jusqu'au ridicule chez quelques-uns de ces hommes qne la république avait faits héros et que le rétablissement d'une monarchie faisait barons, comtes, ducs, princes, rois. Napoléon lui-même, dans un de ses moments d'expansion, dit à son frère au moment de se rendre à Notre-Dame, en lui montrant l'étincelant costume impérial dont il était revêtu le jour de son sacre :

— Joseph, si notre père nous voyait [1] !

Paroles sublimes d'orgueil, de simplicité et de tendresse filiale.

L'empereur, du reste, montra plus d'une fois qu'il avait l'instinct de la grandeur et de la dignité en matière de pompe et de représentation. Louis XIV avait tracé à Molière une scène tout entière de sa comédie des *Fâcheux;* Napoléon voulut indiquer à Talma

[1] Le baron de Meneval, Souvenirs histor., tome I, introd., page 148 de l'édition de Bruxelles, Meline, Cans et Comp.

les erreurs qu'il commettait dans l'un de ses rôles favoris, celui de Néron dans *Britannicus*, et il lui dit, le lendemain d'une représentation de cette tragédie :

— Vous faites un horrible contre-sens dans ces deux vers :

N'en doutez point, Burrhus; malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices,

que prononce Néron et que vous récitez à voix basse ; Néron ne pense pas un mot de ce qu'il dit ; il doit parler haut et désirer au contraire qu'on entende sa conversation avec Burrhus.

Talma reconnut l'excellence du conseil et en profita ; mais ce ne fut pas le seul emprunt que le grand tragédien fit au grand empereur. Dans cette tragédie de *Britannicus*, Talma, dès son entrée en scène, à l'exemple de Lekain, paraissait le premier et se faisait suivre par la foule des courtisans. Talma vit l'empereur entrer dans la salle des Maréchaux les jours de réception et changea dès ce moment son entrée. Ef-

fectivement, à l'annonce faite par l'huissier de service : « Messieurs, l'empereur ! » à cette annonce, disons-nous, toute cette foule de pages, de chambellans et d'officiers du palais se précipitait à travers les deux battants ouverts, et l'empereur seul apparaissait quelques secondes après cette troupe dorée. Talma se régla sur ce cérémonial. Il se fit précéder par les licteurs, les centurions, les affranchis et les figurants de toute sorte ; en un mot l'entrée de Néron dans le palais de Britannicus fut calquée sur celle de Napoléon dans la salle des Maréchaux, aux Tuileries.

Cet exemple vient à l'appui de ce que nous avons dit jadis, que bien loin de prendre des leçons de Talma, comme quelques écrivains royalistes l'ont prétendu dans un but de dénigrement, c'était Napoléon au contraire qui en donnait au tragédien, et ce dernier s'en trouvait bien, comme il s'est plu lui-même à l'avouer [1].

[1] Moreau, Notice sur la vie et la mort de Talma, pag. 154.

En 1810, lorsque Napoléon se fut uni à la fille des Césars, l'étiquette instituée en 1804, et qui avait nécessairement fléchi sous le laisser aller et les gracieuses boutades de l'impératrice Joséphine, reprit une nouvelle vigueur. L'empereur n'avait point oublié tout ce que le relâchement de cette étiquette avait valu de tribulations et d'amères calomnies à la tante de sa jeune épouse, l'infortunée Marie-Antoinette ; il fortifia encore les digues qui séparaient la souveraine de ceux qui hantaient habituellement les Tuileries. Il voulut mettre la nouvelle impératrice à l'abri des influences antifrançaises. Ces mesures, qui eussent réussi avec une Marie-Thérèse, ne portèrent point d'heureux fruits avec Marie-Louise, indolente et fière. L'étiquette de la cour des Tuileries ne servit malheureument qu'à élever une barrière de plus entre la régente et les patriotes qui voulaient sauver la France.

XII

L'Élysée-Bourbon.

L'élégant palais de l'Élysée-Bourbon fut bâti vers le milieu du siècle dernier par le financier Beaujonc, justement célèbre par ses richesses, sa magnificence, et, chose rare chez un financier, par sa charité. Surnommé le *Médicis* français, M. Beaujonc ne cessa d'accorder des encouragements aux arts et aux lettres, et si son opulence éleva des palais, ses vertus fondèrent

des hôpitaux. Contrairement aux financiers de nos jours, M. Beaujonc ne faisait point parade de ses libéralités. Les temps sont bien changés ! Aujourd'hui pour le plus mince traitant, la question est de donner le moins possible, en faisant le plus de bruit qu'il peut, et il est rare que pour la plus mince aumône sa modestie ne fasse pas la presse entière sa confidente.

La beauté du palais de l'Élysée nouvellement construit occupa toute l'attention de la cour et de la ville. On ne parlait à Versailles et à Paris que des splendides salons et des précieuses galeries de ce petit palais; les bosquets du jardin avaient été tracés sur les dessins de l'Anglais Smithson ; M. Beaujonc avait ménagé dans ce jardin, que le poëte Boufflers comparait aux jardins d'Armide, un immense parterre où s'épanouissaient toutes les variétés de roses connues. Il offrait galamment aux dames de la cour qui venaient visiter *sa grande folie* (c'est ainsi qu'il appelait l'Élysée) un bouquet de ces roses sans pareilles. Heureuse celle qui pouvait dire à Versailles, au lever de la

reine : « *Beaujonc m'a offert un bouquet.* » C'était le *nec-plus-ultrà* de la fashion de l'époque.

A la mort de M. Beaujonc l'Élysée fut vendu et passa entre les mains de la jeune duchesse de Bourbon, qui, récemment séparée de son mari, dut fixer sa résidence dans une habitation presque royale. Sous ce point de vue, cette habitation réunissait toutes les conditions désirables : la finesse de l'architecture, le grandiose de la distribution des appartements, le bon goût des ornements et la splendeur en quelque sorte féerique de ce magnifique salon à vingt-quatre fenêtres qui faisait alors l'admiration, le rendaient digne à tous égards de la préférence que la jeune duchesse lui avait donnée. Aussi, à compter de ce moment, l'hôtel de M. Beaujonc prit le nom d'*Élysée-Bourbon*, titre qu'il a toujours gardé.

Abandonné pendant la Convention, l'Élysée, sous le Directoire, fut destiné au logement des ambassadeurs étrangers. Les ambassadeurs d'Espagne, de Danemark et de la Porte l'habitèrent successivement et ra-

vivèrent cette charmante oasis dont les élégants portiques et le jardin, digne des rois de Grenade, commençaient à se couvrir de cette mousse et de ces lichens parasites qui sont aux demeures royales ce que les rides sont au visage des reines.

Sous le consulat et sous l'empire l'Élysée-Bourbon redevint une résidence princière. La fameuse reine d'Étrurie, pendant le court séjour qu'elle fit à Paris en 1801, s'y installa avec son mari. Deux sœurs de Napoléon l'habitèrent tour à tour et y attirèrent la plus aimable société de la capitale. L'Élysée pendant l'espace de dix ans fut la métropole des plaisirs; mais il semble que les monuments, comme les hommes, subissent les fantasques alternatives de la fortune; après avoir été le séjour des grandeurs et des félicités de l'empire, l'Élysée fut le séjour de ses douleurs et de sa décadence, et cette métamorphose s'opéra dès 1810, époque où la fille des Césars vint remplacer aux Tuileries la veuve d'un gentilhomme français.

L'impératrice Joséphine répudiée alla

verser les dernières larmes de son abandon sous les mystérieux ombrages de l'Élysée, naguère témoins de ses joies glorieuses [1]. Peu de gens vinrent la visiter dans cette retraite qui était une halte entre les Tuileries et la Malmaison ; les courtisans, si empressés tout à l'heure, la méconnurent dès que la double couronne de France et de Lombardie ne rayonna plus sur son front ; mais quelques visiteurs fidèles, quelques amis à l'épreuve de la disgrâce et de l'exil vinrent se grouper autour d'elle dans cet asile d'où elle put entendre les préparatifs de la fête nuptiale qui retentissaient aux Tuileries.

En 1815 l'Élysée-Bourbon reçut Napoléon après le désastre de Waterloo. Ce fut dans ce palais que le plus grand homme des temps modernes commença cette agonie politique qui devait se terminer à Sainte-Hélène.

A l'Élysée, en effet, les vieilles rancunes

[1] Le baron de Meneval, Souvenirs historiques, t. I, p. 253, de l'édit. de Bruxelles, Meline, Cans et comp.,

révolutionnaires se liguèrent pour l'assaillir. Ces prétendus républicains, qui s'étaient courbés pendant quinze ans sous le joug de ses victoires, vinrent aussitôt après sa défaite parader insolemment dans son palais désenchanté et insulter le lion devenu faible. En revanche, deux républicains sincères, deux hommes de cœur et de conviction devaient consoler le souverain déchu qu'ils avaient osé combattre au temps de sa puissance : Lucien et Carnot. Adversaires infatigables de Napoléon dans ses temps de prospérité, ils se rangèrent à ses côtés aux jours des désastres. Honneur à ces deux nobles caractères !

Napoléon ne goûta pas une heure de repos à l'Élysée ; sans cesse traqué par de mercenaires conseillers, par des flatteurs devenus zoïles à l'heure de la mauvaise fortune, il n'eut ni paix ni trêve. Assis sous les vieux marronniers de la terrasse qui fait face au carré Marigny, tantôt il lui semblait voir les ombres sanglantes de ses guerriers tombés dans les champs de la Belgique défiler devant lui et lui demander de

venger leur glorieuse défaite ; tantôt l'image de son fils venait arracher des larmes à ses yeux éteints par la fatigue et les veilles. Et puis, que de souvenirs réveillait ce riant Élysée où il avait signé des traités, distribué des couronnes, fait mouvoir des armées! Ce fut alors que ces fières paroles de Joséphine délaissée [1] résonnèrent à ses oreilles : « Sire, je pleure sur mon sort, mais je « pleure encore plus sur le vôtre. Vous « croyez assurer par une alliance autri- « chienne l'existence de votre dynastie : ou- « bliez-vous donc que vous ne serez jamais « qu'un parvenu dans le collége des rois, « et qu'aucun ne vous pardonnera d'avoir « voulu mêler votre sang à celui de la mai- « son de Hapsbourg ? Sire, le divorce et la « répudiation n'ont jamais fondé la pro- « spérité des races souveraines [2].

Excédé par les supplications dont il était l'objet, fatigué des remontrances et des

[1] L'impératrice Joséphine mourut à la Malmaison le 29 mai 1814.

[2] Correspondance de l'impératrice citée en 1816 par le *Morning Chronicle*.

conseils que le dernier courtisan se croyait en droit de lui donner, Napoléon signa à l'Élysée cette noble et magnanime déclaration au peuple français, qui restera éternellement comme un monument de son amour pour la France. Puis, sans se laisser attendrir par les prières du petit nombre d'amis qui lui étaient restés fidèles et qui le suppliaient de tenter un nouveau dix-huit brumaire, sans se préoccuper des acclamations d'un peuple qui le conjurait de se remettre à la tête de l'armée pour refouler l'ennemi qui marchait sur la capitale, il reprit sa sérénité accoutumée et pensa aux apprêts de son départ.

Mais les agents de l'étranger ne voyaient pas Napoléon sans crainte au milieu de Paris; l'empereur n'existait plus; car une seconde abdication venait d'être solennellement proclamée; mais l'épée du général brillait encore entre les mains du grand capitaine qui avait pardonné à tant de rois, mais auquel les rois ne pouvaient pardonner sa puissance et sa gloire. On usa de tous les moyens pour décider Napoléon à quitter

l'Élysée-Bourbon et à aller s'établir à la Malmaison. Ce dernier sacrifice l'affecta péniblement. Mais il voulut l'accomplir avec la même grandeur d'âme que tous ceux qu'il avait déjà faits. Les hommes qui pressaient son départ de l'Élysée parlaient au nom de la tranquillité publique, de la paix de la capitale : Napoléon pouvait-il rester sourd à une prière qui avait pour prétexte le salut de Paris ?

En quittant l'Élysée pour se rendre à la Malmaison, Napoléon s'arrêta sur le perron par lequel on descendait au jardin pour jeter un dernier regard sur la délicieuse villa qu'il ne devait plus revoir. En ce moment Carnot, cédant à l'excès de son émotion, se précipita dans les bras de l'empereur en appuyant sa tête sur son épaule pour cacher les pleurs qui inondaient son visage. Non moins ému que lui, Napoléon l'embrassa avec effusion et lui dit ces mots, qui furent les derniers que le grand capitaine adressa au grand citoyen :

— Adieu, Carnot; adieu, *mon ami.*

Cette scène, touchante par sa simplicité

même, fut la dernière dont l'Élysée-Bourbon devait être témoin.

Nous voici arrivé au terme de notre tâche. Nous avons suivi Napoléon depuis l'école militaire de Paris jusqu'à l'Élysée-Bourbon ; nous avons traversé avec lui les lieux intermédiaires qui ont séparé la modeste cellule du cadet gentilhomme de la splendide chambre à coucher de Louis XIV. Chacun de ces lieux, visités par nous avec un pieux recueillement, nous a fourni l'occasion de révéler des faits, de rappeler des événements qui, bien que du domaine de l'histoire, se sont effacés peut-être de la mémoire de ceux qui en ont été les témoins. Nous n'avons pas suivi le grand homme sur le rocher de Sainte-Hélène, parce que nous nous étions circonscrit, dès notre début, dans l'enceinte de Paris ; mais la gloire que Napoléon a accumulée dans cet étroit espace suffirait à défrayer le règne de vingt rois. Peut-être parlerons-nous plus tard des *habitations napoléoniennes* hors Paris ; cette seconde étude n'aura pas même l'Europe pour limite.

Aujourd'hui que la dépouille mortelle du héros repose sous le dôme des Invalides, que Louis XIV semble avoir jeté dans les airs comme un temple funèbre dédié au plus digne de ses successeurs, si le pauvre minime qui montrait, il y a soixante ans, aux jeunes élèves de Brienne l'école militaire et l'hôtel des Invalides, en leur disant : « Voici le berceau, voici la tombe ! » si, disons-nous, ce vénérable prêtre pouvait revenir sur cette terre, de quelle sainte surprise ne serait-il pas saisi en voyant couché sous ce catafalque étincelant de lumières l'obscur enfant dont il avait dirigé les premiers pas dans la *moderne Babylone !* Et quand on lui dirait que cet enfant devint un grand général, un sage législateur, un puissant monarque, il ne pourrait que s'incliner et s'écrier avec Bossuet : « Les desseins de Dieu sont impénétrables, et les « hommes qu'il dote de son esprit restent « inconnus jusqu'au jour de la manifestation. »

FIN.



